

Le Brigand de la Cornouailles,  
chronique bretonne sous la  
Ligue, par Louis Moreau

Moreau, Louis-Guillaume. Auteur du texte. Le Brigand de la Cornouailles, chronique bretonne sous la Ligue, par Louis Moreau. 1860.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

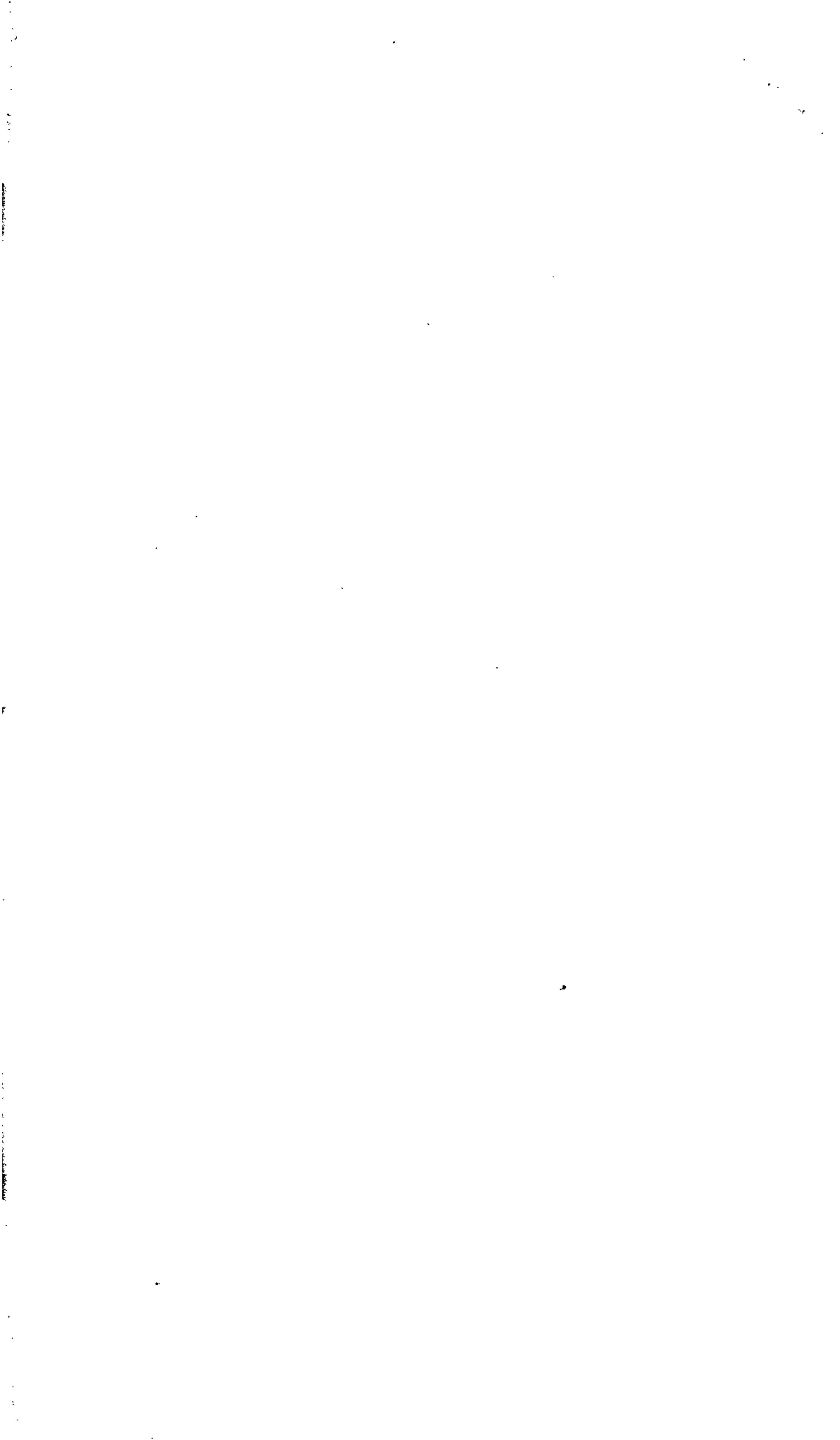
**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

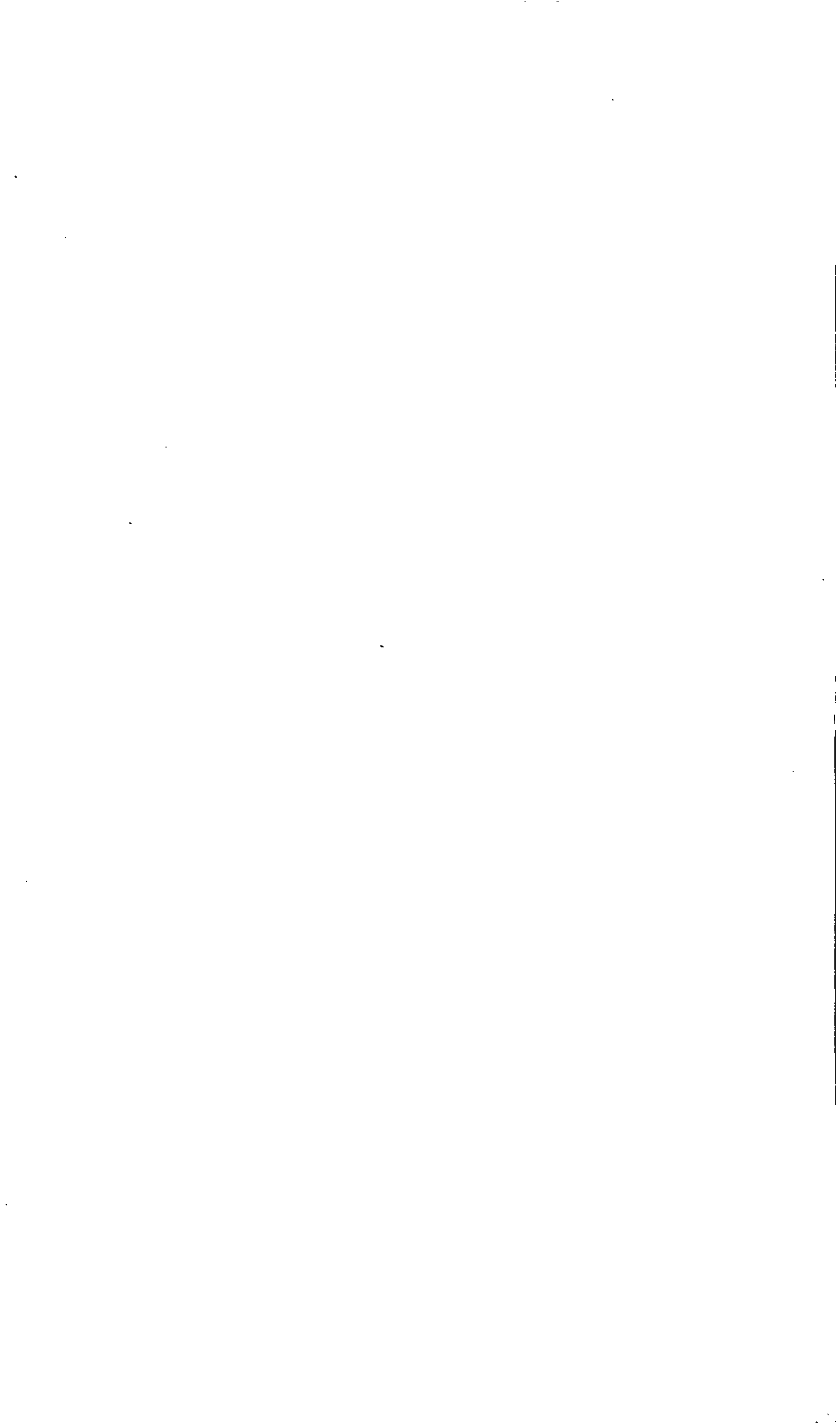
**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

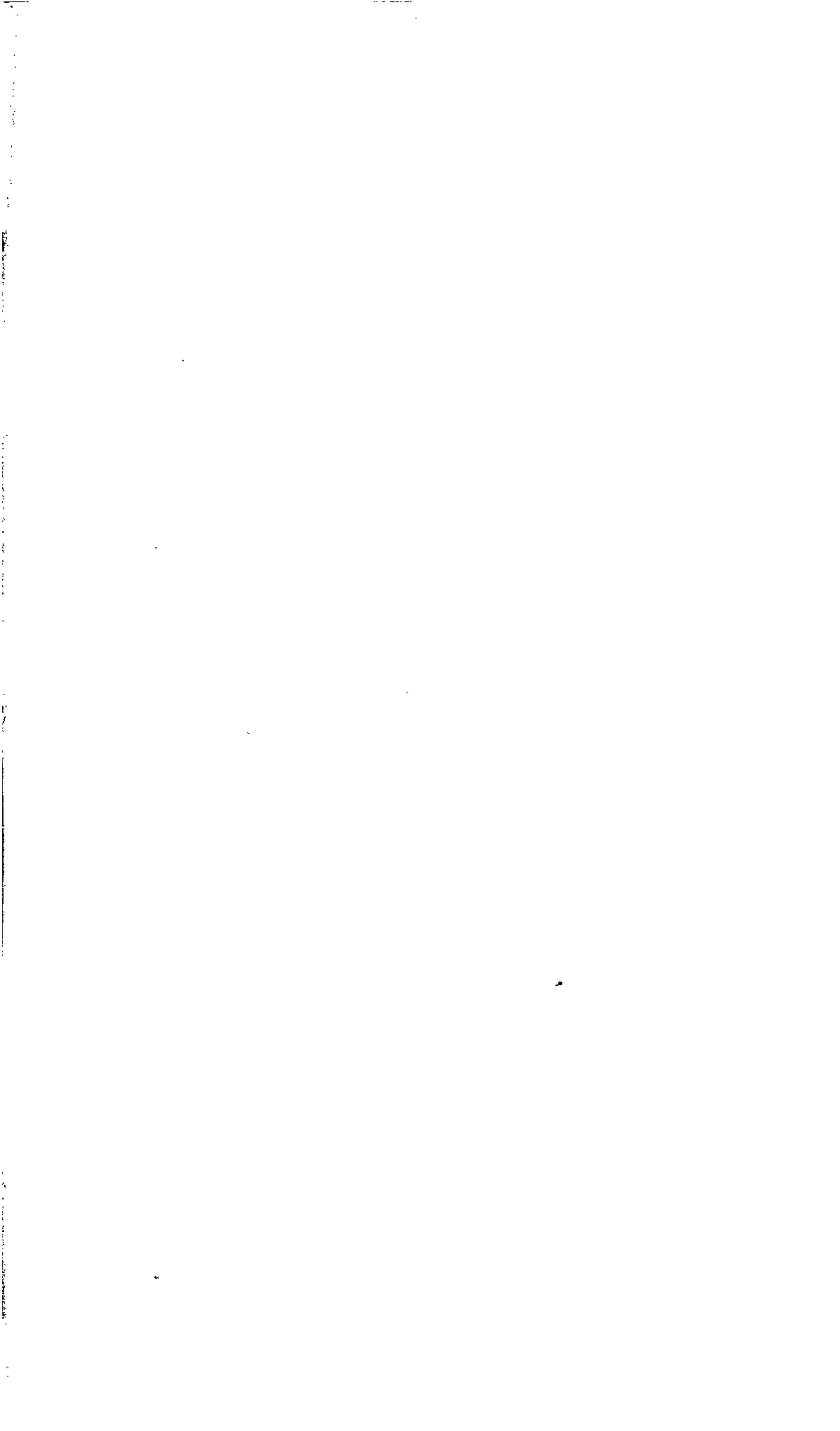
**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

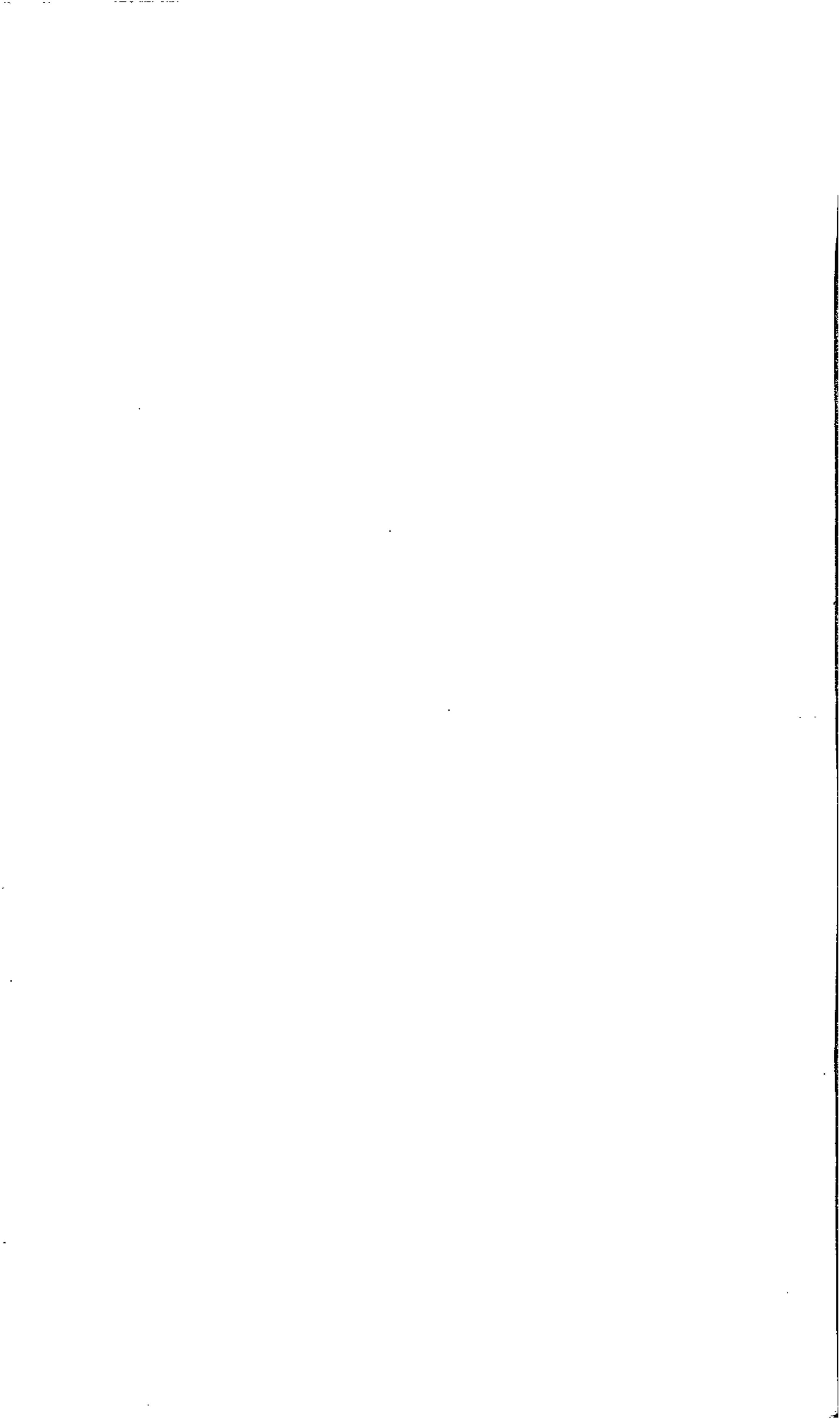
MPO 1970











LE  
**BRIGAND**

DE LA  
**CORNOUAILLE**

**CHRONIQUE BRETONNE SOUS LA LIGUE**

PAR

**LOUIS MOREAU**

*Auteur du Routier et la Juive.*

---

**TOME PREMIER.**

---

**PARIS**

**ARNAULD DE VRESSE,**

LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue de Rivoli, n° 55.

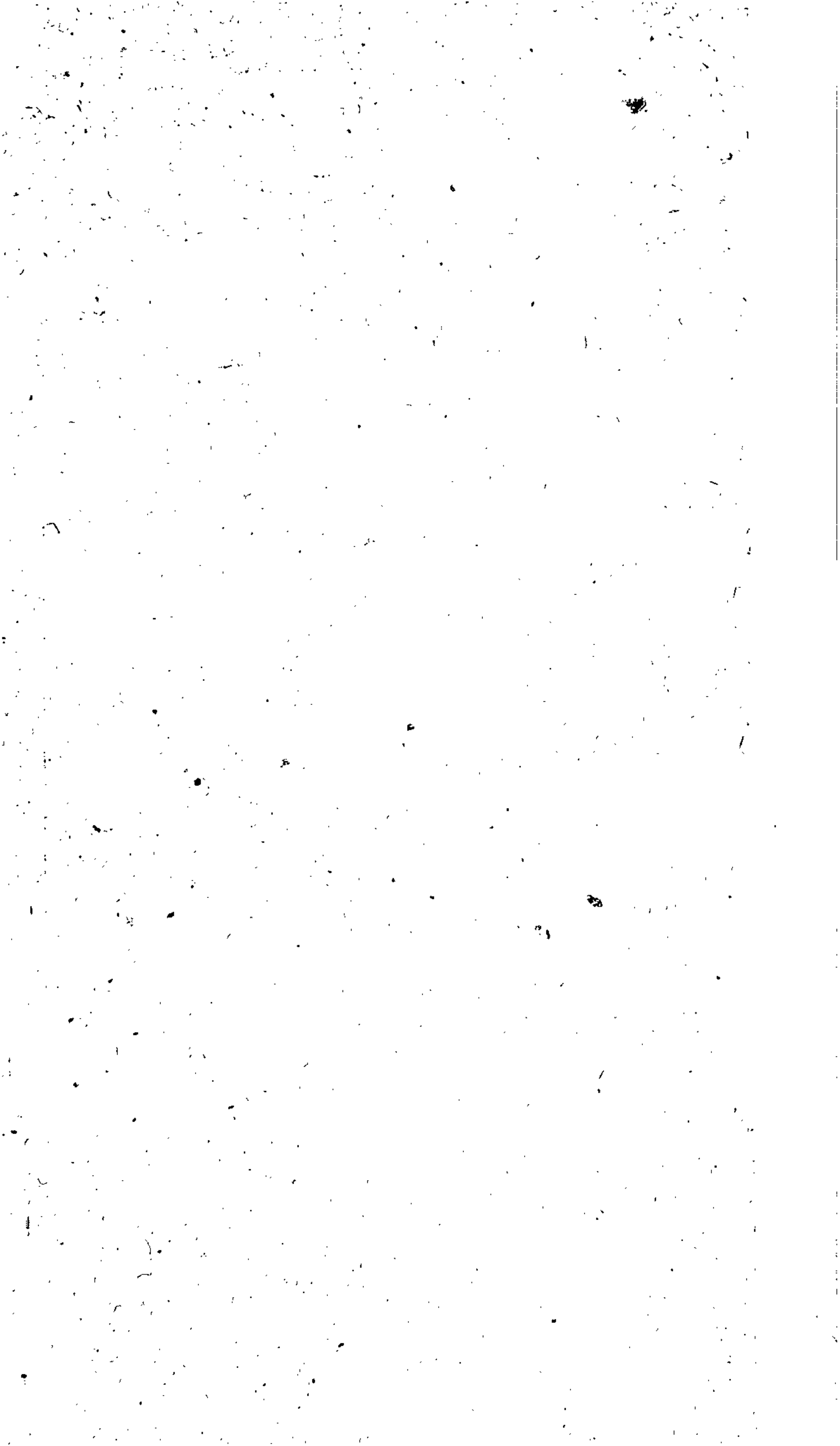
**BREST**

**J. B. et A. LEFOURNIER,**

LIBRAIRES-ÉDIT.,

Grand'Rue, n° 86.

1860.



# LE BRIGAND

DE

LA CORNOUAILLE.

150

Y-2

55-199



---

BREST, IMP. DE J. B. LEFOURNIER AÎNÉ.

LE  
**BRIGAND**

DE LA  
**CORNOUAILLE**

**Chronique Bretonne sous la Ligue,**

PAR  
**LOUIS MOREAU**

Auteur du **ROUTIER ET LA JOIVE.**



—  
**Tome Premier.**  
—

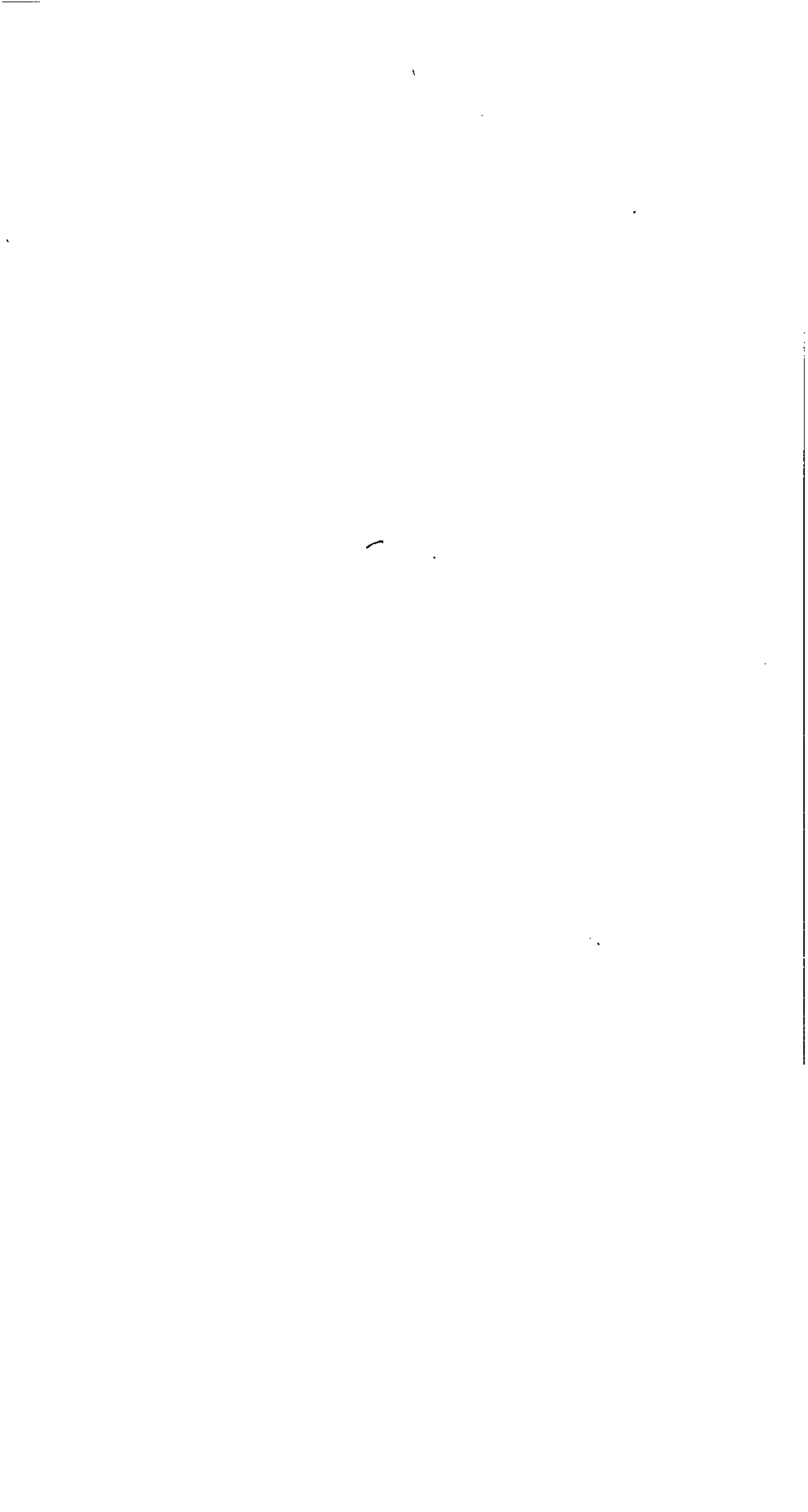
**PARIS**  
**ARNAULD DE VRESSE,**  
LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
Rue de Rivoli, n° 53.

**BREST**  
**J. B. et A. LEFOURNIER,**  
LIBRAIRES-ÉDIT.,  
Grand'Rue, n° 86.

1860.  
1859







## AVANT-PROPOS.

---

Dans l'histoire de la Ligue en Bretagne, si féconde en événements dramatiques de tous genres, entre les personnages qui ont paru sur la scène politique de cette époque, se dessine une figure à la fois grande, étrange, terrible, implacable, infernale : c'est celle de Guy-Eder de Beaumanoir, autrement dit La Fontenelle.

L'histoire de cet homme est autre chose que celle d'un brigand vulgaire. Malgré ses crimes, malgré les atrocités dont il s'est rendu coupable, et dont rien ne peut le justifier, La Fontenelle fut populaire, et eut même de chauds partisans.

C'est un fait que toutes les traditions ne permettent pas de révoquer en doute.

Choisir ce cruel gentilhomme pour héros, c'est, il faut l'avouer, une véritable témérité ; car, il y a péril pour un auteur de vouloir raconter les méfaits sans nombre d'un scélérat qui n'eut que de détestables instincts, et pas un seul bon sentiment dont puisse s'emparer le romancier.

Je le demande, est-il possible d'intéresser, de captiver le lecteur en ne mettant toujours sous ses yeux que des scènes d'horreur et de carnage ?

Aussi, ce n'est qu'après de longues hésitations, que je me suis décidé à entreprendre ce travail ingrat ; j'ai éprouvé une espèce de répulsion et de dégoût en peignant les actes inouïs de cette nature perverse.

Il eût été peut-être préférable de prendre une page de la vie de La Fontenelle et d'en composer un roman tout d'imagination ; mais j'ai mieux aimé raconter son existence

entière, en suivant respectueusement l'histoire.

Ce qu'il y a de bien singulier et de regrettable, c'est que les écrivains qui ont recueilli avec beaucoup de soin tout ce qui a rapport à ce partisan, l'aient abandonné tout-à-fait après la pacification, et cependant quatre ans se sont écoulés depuis cette époque jusqu'à sa mort.

Le chanoine Moreau lui-même, l'historien de la Ligue, qui fut son contemporain, omet de raconter sa fin tragique, après l'avoir promis au commencement de ses Mémoires.

De Thou, Sully, l'Etoile, parlent seulement de son supplice en place de Grève, en 1602.

Voulant appeler l'attention sur les derniers instants peu connus de la vie de ce capitaine, j'ai pris sur lui toutes les notes que j'ai pu réunir, et, après avoir parcouru et visité les lieux et les châteaux qu'il a habités, j'ai composé ce livre.

Ce n'est point un roman, mais bien une

simple chronique écrite sous le ciel gris et brumeux de la Bretagne.

J'aurai atteint mon but, si, en racontant les scènes terribles qui ont désolé la Cornouaille, je suis parvenu à exciter la curiosité du lecteur.

---

## LA BRETAGNE SOUS LA LIGUE.

---

Depuis quatre ans , le roi Henri III avait succombé sous le couteau du fanatique Jacques Clément , laissant la couronne à Henri de Navarre.

La guerre civile , allumée partout en France , était alors dans toute sa force , et rien ne faisait pressentir la fin des désordres intérieurs.

La Ligue , comme on le sait , forma son premier pacte en France en 1577 , mais la Bretagne était demeurée entièrement étrangère à tout événement jusqu'en 1589.

Ce ne fut qu'à cette époque que la Sainte-Union prit naissance dans cette province.

Depuis l'année 1582 , Henri III avait

donné le gouvernement de Bretagne à son beau-frère , le duc de Mercœur.

Ce prince avait épousé Marie de Luxembourg, duchesse de Penthièvre, qui descendait de Charles de Châtillon et de Jeanne de Bretagne.

Mercœur, plein d'idées ambitieuses, s'appuyant sur la parenté de sa femme, conçut la pensée de faire valoir plus tard ses droits sur un duché dont il espérait devenir un jour le chef souverain.

Il n'ignorait pas que les Bretons , fatigués de la guerre , ne seraient pas fâchés de retomber sous la domination d'un duc particulier , et qu'ils faisaient de la Ligue une question toute nationale.

Plus tard, Henri III, en voyant chanceler la fidélité de Mercœur, eut lieu de se repentir de lui avoir confié un poste aussi éminent.

Après avoir inutilement épuisé toutes les voies de la douceur pour ramener son beau-frère dans le devoir, il se décida enfin à réprimer ses vues ambitieuses ; et , à cet

effet, il envoya pour le remplacer le comte de Soissons comme gouverneur. Mais Mercœur, averti à temps, surprit celui-ci, s'empara de sa personne, et le mena prisonnier à Nantes.

Sur ces entrefaites, le roi fut assassiné à Saint-Cloud.

Quelque temps avant sa mort, l'infortuné Henri III avait nommé le prince de Dombes pour succéder au comte de Soissons.

L'ingrat Mercœur, joyeux de n'avoir plus rien à craindre du côté de Henri de Valois, redoubla d'activité, et résolut de conquérir toute la province pour lui-même.

La population bretonne, fidèle à la foi de ses pères, était pour le duc, car elle voulait conserver la religion catholique, et repoussait avec horreur les doctrines de Calvin.

D'un autre côté, l'assassinat des Guise avait rendu ligueurs la plupart des Bretons et accru considérablement le pouvoir et l'orgueil de Mercœur.

Enfin la religion de Henri de Navarre, que



le roi en mourant avait désigné pour son successeur, avait encore jeté dans le parti de la Ligue presque tout le clergé et une foule de catholiques.

En général, les paysans, les ecclésiastiques et la haute noblesse avaient embrassé le parti de la Sainte-Union ; mais la bourgeoisie, le parlement et la petite noblesse étaient pour le Béarnais.

Si la France voulait empêcher celui-ci de monter sur le trône, la Bretagne, elle aussi, avait résolu de combattre de toutes ses forces ses prétentions, sous prétexte qu'il était hérétique.

Ses adversaires préférèrent se créer un fantôme de roi, dans la personne du vieux cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X ; et telle fut leur folie, que même après la mort de ce prélat, les ligueurs furent sur le point de donner par élection un autre monarque à la France.

Cependant Mercœur, malgré son ambition, n'avait pas encore osé prendre le titre

de duc de Bretagne ; il attendait une occasion favorable pour jeter le masque qui le cachait aux yeux de ses partisans.

Il était plein d'espérance parce qu'il savait que presque toute la province le regardait comme son seul chef, et qu'en outre, il possédait déjà presque toutes les places fortes de la contrée, à l'exception de Brest et de quelques autres châteaux qui tenaient pour Henri IV.

Le parlement de Bretagne seul, en apprenant que le Béarnais avait promis de se faire catholique, crut devoir donner l'exemple, et le reconnut roi de France.

Mercœur, profitant de la faiblesse du prince de Dombes, arrivé depuis peu en Bretagne, commença par s'emparer de Châteauneuf et de plusieurs autres places importantes.

Enfin, depuis l'année 1589 jusqu'en 1593, époque où commence notre histoire, le duc et le prince de Dombes se disputèrent avec acharnement presque toutes les villes fortifiées du pays, l'une après l'autre.

La ville de Quimper, qui était restée fidèle au roi, se déclara tout-à-coup pour la Ligue.

Alors eurent lieu successivement les sièges de Quimperlé, de Kérouséré, de Lamballe, de Hennebont, de Guingamp et de Blain, ainsi que la célèbre bataille de Craon, gagnée par Mercœur sur les royaux et les Anglais venus à leur secours.

Dans toutes ces guerres, Mercœur fut soutenu par les Espagnols, dont il avait eu l'imprudence de solliciter l'appui.

Depuis que ces étrangers étaient débarqués en Bretagne, ils prétendaient que ce duché appartenait à leur infante Isabelle; ainsi donc, ils devinrent bientôt les rivaux du duc leur allié.

A la vérité, dans le principe, ils s'étaient montrés dévoués à sa cause; mais, dans la suite, ils ne songèrent qu'à leurs intérêts et voulurent s'étendre plus avant dans le pays.

Le Blavet, lieu de leur débarquement, ne leur suffisait plus.

Cette conduite causa entre eux et Mer-

cœur une mésintelligence qui fut nuisible aux projets des uns et des autres.

A la nouvelle des défaites du prince de Dombes, Henri IV s'était empressé d'envoyer en Bretagne, pour l'assister, le maréchal d'Aumont et Saint-Luc, son lieutenant général.

En cette même année 1593, eut lieu aussi la conversion du roi au catholicisme.

Son abjuration détruisit les projets de Merceœur et des Espagnols, et porta en même temps un coup mortel à la Ligue.

Ceux qui avaient embrassé ce parti par zèle pour la religion catholique, et dans la crainte que leur culte ne fût en danger sous la domination d'un monarque hérétique, voyant l'obstacle levé de sa part, par son retour à l'Eglise, se rangèrent peu à peu sous son obéissance.

Au milieu de ces événements, d'Aumont reçut du roi des dépêches qui lui faisaient savoir que les espérances de paix étaient évanouies ; qu'en conséquence, il eût à

prendre ses mesures pour recommencer la guerre à l'expiration de la trêve.

Ce fut alors que les moins clairvoyants purent s'apercevoir des desseins de Mercœur ; en effet, le duc n'avait plus la religion du roi à donner pour prétexte, et cependant son obstination était la même : il ne songeait nullement à se soumettre.

Il voulait tromper la population bretonne et la laisser dans l'erreur où elle était à son égard.

On le vit donc employer le ministère des prédicateurs de Nantes , afin d'insinuer que la conversion du Béarnais n'était que simulée, et qu'il était calviniste au fond du cœur.

Le peuple crédule se laissa prendre par ces fourberies , et lui demeura fidèle encore longtemps.

Tels sont à peu près les événements survenus en Bretagne depuis le commencement de la Ligue. Nous avons cru nécessaire de les retracer ici en peu de mots , avant de commencer notre récit.

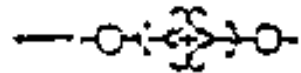
# LE BRIGAND

DE

LA CORNOUAILLE.



**PREMIÈRE PARTIE.**



CHAPITRE 1<sup>er</sup>.

LE CHATEAU DE BEAUMANOIR-ÉDER.

On était dans les premiers jours de Juillet de l'année 1593.

Cinq heures venaient de sonner à la petite chapelle du château de Beaumanoir-Eder, situé dans la commune du vieux bourg de Quintin, en la trève du Leslay.

La journée avait été magnifique, et, malgré l'heure avancée, le soleil avait encore presque toute sa force.

Ce château, bâti comme la plupart des habitations seigneuriales de ce temps, appartenait au baron Amaury de Beaumanoir, l'un des gentilshommes les plus justement estimés de la Bretagne, tant par sa vieille noblesse qu'à cause de sa loyauté et de ses vertus.

Une grande et belle avenue de chênes gigantesques conduisait devant son grand portail extérieur soutenu par deux colonnes en granit d'un travail plein de délicatesse.

Situé au sommet d'une colline, ce manoir était entouré de taillis impénétrables. Ses murs étaient pour ainsi dire baignés par les eaux de quatre étangs, dont l'un seulement portait le nom de Leslay ; les trois autres s'appelaient Beaumanoir, du nom du château.

Au fond d'une cour immense, était le principal corps-de-logis, devant lequel on remarquait un élégant perron conduisant aux appartements intérieurs, dont les chambres irrégulières avaient une grande élé-



vation. Les fenêtres pratiquées dans la façade étaient carrées et à croisées de pierres, comme presque toutes celles de cette époque.

A droite et à gauche du portail existait une meurtrière destinée à placer des fauconneaux en cas d'attaque.

Au-dessus de la porte d'entrée du manoir était placé l'écusson armorié de la famille des Beaumanoir-Eder (1).

Aux quatre coins de l'enclos s'élevaient quatre tourelles garnies de créneaux et de mâchicoulis. Tout près des édifices, se dessinait la chapelle, construction légère et modèle d'architecture en ce genre.

Derrière était un grand jardin planté de superbes arbres à fruits et d'agrément.

Des fenêtres de ce château, toutes chargées d'écussons et de bas-reliefs, on avait une vue magnifique; on apercevait de vastes champs couverts de riches moissons, des genêts, des landes et des vertes prairies émaillées de fleurs.

(1) Ces armes étaient de gueules à une face d'argent accompagnée de trois quinte-feuilles de même.



Au loin, quelques clochers aigus surgissaient à l'horizon.

Au premier étage, dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, se tenait le baron Amaury de Beaumanoir.

C'était un homme d'environ quarante ans.

Sa taille était élevée et bien prise, et le costume qu'il portait était d'une grande simplicité. Il consistait en un justaucorps semi-guerrier, brodé en soie, qu'alors un gentilhomme pensait ne devoir pas quitter.

Les traits de son visage étaient beaux, mais ils semblaient altérés par quelque profonde tristesse.

En ce moment il paraissait plongé dans un abîme de sombres réflexions qui donnaient à sa figure une expression de souffrance bien réelle.

A ses côtés se tenait une jeune fille d'une beauté remarquable, à la taille svelte et élégante, au maintien noble et imposant.

Elle était vêtue d'une robe d'étoffe violette traînant jusqu'à terre.

Autour de ses bras scintillaient des bracelets enrichis de pierreries, et sa tête était couverte d'une sorte de bonnet de soie

bleue, posé avec beaucoup d'art et de goût.

Cette coiffure ne dérobaît à la vue qu'une partie des boucles noires de ses cheveux, qui tombaient le long de son visage où rayonnaient la bonté et une sénérité parfaite.

Cette gracieuse enfant étoit Clara de Loquevel, fille du baron de ce nom, tué au siège de Hennebont, et l'un des meilleurs officiers de Mercœur.

Après ce malheur, la pauvre orpheline avoit été accueillie par son parrain, le baron de Beaumanoir, le compagnon d'enfance de son père.

Depuis quatre ans environ, elle avoit quitté le château paternel, situé près de Tréguier, et s'étoit empressée d'accepter, avec la plus vive reconnaissance, l'asile qui lui étoit offert.

Clara possédaît une fortune considérable qui, à l'âge de dix-huit ans, la rendoit entièrement indépendante; elle auroit donc pu demeurer chez elle, libre et maîtresse de ses actions; mais elle avoit besoin d'af-

fection après le terrible coup qui était venu la frapper.

Son âme aimante eût trop souffert de la solitude ; aussi comprit-elle qu'elle ne devait repousser ni l'appui, ni les consolations du baron de Beaumanoir.

Depuis deux ans , celui-ci , après un mariage de quelques mois, avait eu le malheur de perdre sa femme qu'il aimait à l'adoration. A son tour , Clara s'était efforcée de consoler son malheureux ami et de calmer ses chagrins. Elle aurait sans doute réussi , si Amaury n'avait pas eu d'autres sujets de tristesse ; mais , hélas ! son affliction était grande , car depuis longtemps il gémissait sur la conduite de son frère cadet , lequel , au lieu d'écouter ses conseils et ses représentations , se livrait à tous ses mauvais penchants , et s'était déjà fait connaître à tout le pays , comme le plus grand pillard des partisans de l'époque.

Son nom était Guy-Eder.

Le baron de Beaumanoir l'avait envoyé fort jeune à Paris , au collège de Boncourt , où , par sa turbulence et sa méchanceté , il montra ce qu'il serait plus tard. Là , au lieu

d'étudier et d'employer sagement son temps, il se laissa aller à toute la fougue de son caractère.

Il ne se passait pas de jour qu'il ne cherchât querelle et ne se battît avec ses compagnons.

Bientôt, ennuyé de sa vie d'écolier, il vendit sa robe et ses livres, et avec l'argent qu'il en retira, il acheta une épée et un poignard, et se sauva du collège.

Il voulait absolument être soldat, et il lui tardait de se mesurer avec l'ennemi, quel qu'il fût.

Aussi, dans l'année 1589, plein d'impatience, prit-il le chemin d'Orléans pour aller trouver le duc de Mayenne qui commandait alors l'armée de la Ligue.

Mais dans sa route, ayant été dévalisé par des routiers qui lui enlevèrent tout ce qu'il possédait, il se vit forcé de retourner au collège de Boncourt.

Il ne fit pas un long séjour à Paris, et reprenant bientôt le chemin de la Bretagne, il y arriva au moment où cette province, tout émue de la mort des Guise, commençait à s'agiter de toutes parts.

Les paysans , croyant leur religion menacée , se levaient en masse pour combattre.

Guy-Eder , quoique âgé à peine de seize ans , se joignit aux mécontents , et comme il était plein d'audace et d'une famille illustre , il réussit à se faire nommer capitaine de cette troupe indisciplinée.

Il prit le nom de La Fontenelle , d'une maison noble de son patrimoine , et se donna le titre de baron.

Il se fit suivre de plusieurs domestiques de son frère , et sut entraîner avec lui quelques-uns de ses amis , qu'il savait capables de le seconder par leur témérité et leur bravoure.

Il commença ses courses dans les environs de Quintin , où le pays , extrêmement couvert , était favorable à ses rapines.

Son frère aîné , indigné de cette conduite , essaya en vain de le rappeler à ses devoirs , en lui montrant l'abîme ouvert devant lui ; mais La Fontenelle demeura sourd à sa voix , et rien ne put l'arracher à la vie de brigand qu'il commençait si jeune.

L'insensé avait oublié le nom qu'il por-

tait , et se souciait fort peu de l'honneur de sa famille.

Quand il vit sa troupe assez nombreuse pour entreprendre les excursions qu'il projetait , il se mit à piller les bourgs et les châteaux du voisinage.

Plein d'ardeur , il étendit ses ravages jusque dans les évêchés de Tréguier et de Saint-Brieuc, et essaya par toutes sortes de moyens et de ruses de se rendre maître de la ville de Guingamp ; mais ayant été repoussé, il se jeta sur le château de Coëtfrec, qu'il surprit et fortifia pour en faire sa principale résidence.

De là, après avoir pillé Lannion, Paimpol et Landerneau , il arriva dans le Bas-Léon , où il s'arrêta , par crainte des troupes de Sourdéac , gouverneur de Brest.

Irritée de tous ces brigandages , la garnison de Tréguier vint l'attaquer à Coëtfrec, d'où il fut forcé de sortir , après avoir capitulé.

Furieux de cet échec , Guy-Eder marcha sur Carhaix , et prit possession de l'église de Saint-Trémeur.

Mais ne jugeant ce lieu ni assez sûr , ni

assez fortifié , il parvint à s'emparer par ruse du superbe château du Granec , où il établit sa demeure définitive.

Ce manoir appartenait au comte de Pratomaria , l'un des gentilshommes les plus estimés de la Bretagne.

Voilà où en étaient les affaires de La Fontenelle au moment où nous commençons cette histoire.

Sa réputation était faite, et son nom seul répandait la terreur dans la Cornouaille.

Cette existence de partisan désolait le baron Amaury , car il ne trouvait aucun remède aux maux et aux excès qu'avait commis son frère , et il n'entrevoyait point le terme de cette vie criminelle.

Aussi , était-ce en vain qu'il cherchait à chasser de sa pensée ces fâcheux souvenirs, il ne pouvait y parvenir. Tous les actes répréhensibles de La Fontenelle venaient sans cesse se dresser devant lui, comme ces spectres hideux enfantés par notre imagination , alors que nous sommes en proie au délire de la fièvre ; seulement , ceux-ci disparaissent au réveil, au lieu que rien n'était



capable d'effacer les sinistres tableaux entrevus par le baron, puisqu'ils étaient réels.

L'année précédente, Amaury trembla pour la vie de son frère, qui faillit être condamné à mort par le duc de Mercœur.

Les Etats, qui s'étaient réunis dans la ville de Vannes, sous la présidence du duc, reçurent les plaintes des députés de Châteauneuf-du-Faou et de plusieurs autres villes de la Cornouaille. Ceux-ci accusaient La Fontenelle d'avoir osé, à main armée, ravager leur territoire, et d'avoir tué un grand nombre des leurs, bien qu'ils fussent, comme lui, du parti de la Ligue.

Guy-Eder, qui avait eu la hardiesse de se rendre aux Etats, fut interrogé et jeté en prison. C'en était fait de lui, et il eût été bien certainement condamné à avoir la tête tranchée sans les prières des autres chefs bretons qui se trouvaient à Vannes.

Leur intercession ayant fait réfléchir Mercœur, qui avait besoin de secours, et qui recherchait partout l'appui des gens de guerre, La Fontenelle fut mis en liberté, et obtint son pardon, à condition qu'avec sa compagnie il assisterait le duc sous les



murs de Craon , ville alors attaquée par le prince de Dombes et les Anglais.

Le partisan fut fidèle à sa promesse. Il se rendit au rendez-vous , et dans ce siège mémorable, où Mercœur remporta une victoire signalée sur les royaux , il donna des preuves de ses talents et de ses connaissances militaires.

## CHAPITRE II.

---

GUY - ÉDER.

---

Depuis longtemps le silence le plus complet régnait entre le baron et sa filleule. Tous deux se regardaient par moments, échangeant des regards dont l'expression mélancolique indiquait la tristesse de leurs cœurs.

Enfin Clara désignant du doigt un point de l'horizon, que depuis quelque temps elle regardait attentivement, le fit remarquer au baron.

— Ne vous semble-t-il pas, dit-elle, monsieur de Beaumanoir, apercevoir quelque chose de ce côté ?

— Oui, Clara, répondit le baron, après avoir regardé l'endroit indiqué. Je crois que c'est un nuage de poussière soulevé par

les pieds des chevaux de quelques cavaliers en campagne.

— Qui pensez-vous qu'ils puissent être ?

— Je l'ignore comme vous, ma chère Clara, et ne puis à cet égard que former des suppositions, mais si je ne me trompe, ces gens me semblent s'acheminer vers ce château.

— O ciel ! que dites-vous ? Si c'étaient des pillards ou des soldats du maréchal d'Aumont (1). Si nous allions être attaqués ?

— Eh bien ! Clara, qu'ils viennent ! S'ils nous attaquent, nous sommes prêts à les recevoir bravement, quels qu'ils soient, et à leur montrer que le nom des Beaumanoir n'a pas encore dégénéré. En un mot, s'ils sont protestants, nous chercherons à les repousser loin d'ici, comme les ennemis de la Sainte-Ligue.

— Mais si c'étaient, comme je vous le disais, des pillards, des routiers ou des soldats qui n'ont aucune bannière ?

Ces dernières paroles semblèrent affecter profondément le baron ; sa physionomie

(1) Le maréchal d'Aumont commandait alors pour le roi en Bretagne.

se contracta , et une expression de douleur se peignit sur tous ses traits.

— Des pillards ! des soldats sans bannière ! s'écria-t-il avec amertume ; oh ! ne m'en parlez jamais, Clara, car, à ces noms, ma pensée se reporte toujours vers mon frère que j'aime tant, et dont la vie d'aventurier m'effraie et m'épouvante !

— Je partage à cet égard toutes vos peines ; mais , je vous l'ai dit , je pense que vous avez tort de vous désoler comme vous le faites. La Fontenelle est bien jeune encore.... il se corrigera , j'en suis sûre , et s'amendera prochainement. Mais pourquoi faut-il que le Béarnais , à l'heure qu'il est , soit huguenot et n'ait pas abjuré sa religion ? Alors la Bretagne entière le reconnaîtrait avec bonheur ; Mercœur ferait sa soumission immédiate , et votre frère lui-même , qu'entraîne la fougue de son caractère, renoncerait à son existence de partisan (1).

— Il y a beaucoup de vrai dans vos paroles, Clara , dit tristement le baron ; mais , hélas ! je crains bien que si le Béarnais se

(1) Henri IV ne fit son abjuration qu'à la fin du mois de juillet 1593.

faisait catholique, La Fontenelle ne continuât ses courses comme par le passé, car je tremble que son cœur ne soit gangrené!..

Clara ne répliqua rien.

Depuis quatre ans qu'elle habitait au château de Beaumanoir, elle avait eu occasion de vivre pendant assez longtemps dans la société de Guy-Eder, car c'était du manoir de son frère qu'il avait commencé ses premières excursions.

Si, bien souvent depuis, elle avait gémi de sa coupable conduite, bien souvent aussi elle avait eu peine à croire à tous les crimes qu'on lui reprochait:

Aussi avait-elle souffert doublement des tristes événements dans lesquels il avait trempé, et où il avait joué le rôle d'un soldat cruel et implacable; d'abord à cause du baron dont les chagrins l'impressionnaient vivement; puis ensuite elle avait déploré l'égarement d'un gentilhomme qu'elle eût aimé à voir suivre le sentier de l'honneur et de la vertu.

D'un autre côté, son cœur s'était laissé prendre aux avantages physiques de La Fontenelle, et, intérieurement, elle s'était

étonnée d'aimer un homme aussi peu digne de son affection.

C'est que celui-ci, pendant son séjour chez son frère, s'était toujours montré assidu et empressé auprès d'elle, et qu'il s'était fait voir au logis sous l'aspect le plus favorable à ses intérêts.

Aimable et plein de prévenances au manoir, il était dur et impitoyable au dehors.

Toutefois, n'ayant pas été sans s'apercevoir des bonnes dispositions de M<sup>lle</sup> de Loquevel pour lui, il avait résolu plus tard, si l'occasion s'en présentait, de mettre à profit ses remarques.

La Fontenelle, pour qui Clara avait éprouvé comme une sorte d'amour, n'était pas le seul qui eût fait battre son cœur de jeune fille.

Amie d'enfance du jeune Vincent Du Granec, fils du comte de Pratmaria, avec lequel elle avait été élevée, elle avait senti grandir ce premier amour au fond de son âme, et, bien que depuis plusieurs années elle ne l'eût pas revu, elle n'avait pu l'oublier.

De son côté aussi, Du Granec aimait

passionnément M<sup>lle</sup> de Loquevel , et il avait formé le projet de la demander en mariage au baron de Beaumanoir , quand l'occasion serait favorable.

Tout-à-coup celui-ci , qui avait toujours les yeux dirigés vers la campagne , rompit le silence.

— Tenez , Clara , reprit-il , cette troupe s'avance et gagne du terrain. Bien qu'on ne distingue encore rien au milieu de ce tourbillon de poussière qui s'élève sur le chemin conduisant à l'avenue de ce château, cependant il est facile de juger que ces cavaliers vont fondre sur Beaumanoir, et qu'avant un quart d'heure ils seront ici.

— En effet , dit Clara avec effroi, ils approchent.

— Si c'était mon frère ? Mais , non.... que viendrait-il faire chez moi ? D'ailleurs, maintenant, il doit être occupé à faire fortifier le Granec. Et puis , Guy-Eder aurait-il pu oublier les derniers reproches que je lui ai adressés ? Il est vrai que déjà il y a deux ans de cela. Vous devez vous souvenir, Clara, que le jour où il partit, je lui défendis l'entrée de ce manoir, en lui disant que je



ne voulais point qu'il lui servît ni d'asile ni de retraite après ses courses et ses brigandages. Mais, hélas ! depuis cette séparation, la Cornouaille a retenti de ses actes de fureur, et les communes effrayées tremblent au seul bruit de son nom.

Cette conversation se prolongea encore quelque temps.

Elle fut interrompue par l'approche de la troupe, qu'alors on distinguait parfaitement et qui s'avançait au grand trot.

En ce moment elle était parvenue à l'extrémité de l'avenue ; soudain le son du cor se fit entendre et les sentinelles donnèrent l'alarme.

Sur-le-champ, le baron fut rejoindre ses hommes d'armes.

Clara, tout émue, resta seule à la fenêtre, observant avec inquiétude ce qui allait se passer.

Ces soldats, qui étaient devant le portail extérieur, pouvaient être au nombre de soixante. Tous étaient à cheval et parfaitement bien équipés.

Un seul cavalier marchait à leur tête, c'était La Fontenelle.



Clara le reconnut aussitôt à son fier panache qui s'agitait au haut de son casque et à ses armes brillantes.

Cette vue la fit tressaillir, et elle se sentit chanceler sous le poids de sa violente émotion.

Le jeune ligueur montait un superbe cheval noir, à l'allure fière et indomptable.

Il avait alors la visière levée et laissait voir à nu les traits de son visage. Un air de distinction vraiment remarquable régnait dans toute sa personne.

Il pouvait avoir vingt ans accomplis.

Ses yeux, aussi vifs et aussi perçants que ceux de l'aigle ou du vautour, flamboyèrent et avaient un éclat difficile à soutenir.

Il avait le nez aquilin ; sa bouche petite et admirablement bien faite était ornée de dents plus blanches que l'ivoire.

Une moustache blonde et touffue se faisait remarquer à sa lèvre supérieure, et le casque, dont sa tête était couverte, empêchait de voir sa belle chevelure.

La Fontenelle était d'une taille élevée et bien proportionnée, et, en regardant l'or-

ganisation de ses membres et le développement de ses épaules, il était facile de juger de la grande vigueur dont la nature l'avait doué.

Son habillement consistait en un justaucorps de buffle orné d'élégantes broderies, lequel recouvrait un corselet d'acier poli et doré.

Une ceinture de cuir soutenait sa large et pesante épée, et de magnifiques éperons brillaient à de longues bottes de couleur fauve.

Malgré son jeune âge, sa présence commandait le respect et l'obéissance, et sa bouche sérieuse et menaçante était faite pour commander.

La Fontenelle était beau, mais de cette beauté qui se dissipe par les passions violentes et disparaît par la contraction des lignes et des muscles du visage.

Quand la colère s'emparait de lui, il n'était plus possible de reconnaître le gentilhomme dont nous avons essayé d'esquisser les traits; alors ses yeux étincelaient et sa voix devenait tonnante.

Il n'y avait plus rien de l'homme chez lui;

c'était le tigre se laissant aller à tous ses instincts de férocité et prêt à déchirer sa proie.

Les sentinelles du château, depuis longtemps au service du baron, avaient aussitôt reconnu La Fontenelle ; sur-le-champ elles firent donc savoir à leur maître l'arrivée de son frère. L'émotion qu'éprouva le châtelain en apprenant cette nouvelle fut extrêmement vive. — Un instant il hésita s'il ne lui refuserait pas l'entrée de son manoir, et, dans son indignation, il fut sur le point de lui faire donner l'ordre de s'éloigner ; mais, après réflexion, il changea d'idée en pensant que s'il le repoussait ainsi, il ne ferait que l'exaspérer, et qu'après cette rigueur, La Fontenelle, n'ayant plus rien à ménager, se livrerait à des actes plus blâmables encore que ceux qu'il avait commis précédemment.

Il songea aussi que son frère venait peut-être à lui pour solliciter son pardon et pour lui annoncer qu'enfin il renonçait à sa vie de brigand.

Et puis, malgré son mécontentement, malgré sa dignité blessée, lui, le gentil-

homme au cœur loyal, il se sentait faiblir, car il aimait tant cet enfant qu'il avait élevé comme son fils et dont il avait guidé les premiers pas !

Il fit donc ouvrir la porte du château et baisser le pont-levis.

La Fontenelle lança aussitôt son cheval et entra le premier dans la cour.

Les soldats suivirent les traces de leur capitaine et se rangèrent sur trois rangs, attendant les ordres qu'il allait leur donner.

Presque tous ces cavaliers étaient vêtus comme leur chef.

Leur costume était aussi uniforme que possible, c'est-à-dire qu'ils avaient un justaucorps de buffle, des cuirasses, des gantelets, des épaulières et de grandes bottes.

La plupart étaient armés d'arquebuses et de pistolets, et à leurs ceintures pendaient de longues rapières.

Leur physionomie était dure et féroce, et il était facile de voir que ces soudards ne connaissaient pas la pitié.

Pendant ce temps, le baron Amaury était demeuré sur le perron de son manoir, cher-

chant à maîtriser son émotion, et se demandant comment il allait recevoir son frère.

Guy-Eder, après avoir fait rompre les rangs à ses gens, descendit de cheval et s'avança résolûment vers son aîné. Sans la moindre contrainte, il monta les degrés qui le séparaient du baron et lui tendit la main en souriant.

Amaury, malgré sa résolution de paraître sévère, ne put rester à sa place ; il descendit quelques marches et serra avec effusion la main du partisan. Leurs démonstrations d'amitié n'allèrent pas au-delà ; ils ne se donnèrent pas l'accolade fraternelle.

Le baron, quoiqu'attendri, comprima intérieurement ses sentiments affectueux, et La Fontenelle, se souvenant des reproches qui lui avaient été faits si souvent, n'osa pas s'avancer pour le serrer dans ses bras, comme il en avait eu l'intention.

Les deux frères pénétrèrent alors dans la grande salle basse du château, où étaient rangés les portraits de leurs ancêtres. Cette pièce, qui était vaste et d'une élévation singulière, servait de salle à manger.

Déjà le couvert était mis pour trois personnes , car le souper allait être servi.

Tous les soirs le baron , Clara et sa gouvernante , Ursule Mescoat , s'y réunissaient.

En ce moment, ces deux dernières étaient absentes.

La Fontenelle se trouvait donc seul avec son frère.

## CHAPITRE III.

---

GUY - ÉDER (Suite).

---

— Eh bien ! Amaury , dit La Fontenelle , après avoir retiré son casque et s'être assis dans un vaste fauteuil en face du baron , que s'est-il donc passé au château de Beaumanoir depuis deux ans que j'en suis parti ?

— Rien , répondit le baron , Dieu merci ! Depuis ton départ le repos n'a pas été troublé ici.

— Allons, mon frère, encore des reproches !... Est-ce donc ainsi que vous voulez fêter ma venue dans le château paternel ? Comment , quand , ne pouvant résister au désir de vous voir, je...

— Injuste enfant ! interrompit Amaury , n'avais-tu pas bien mérité les réprimandes



que je te fis autrefois ? Et maintenant , n'ai-je pas le droit de t'en adresser d'autres plus sévères encore , pour la conduite que tu as tenue depuis les deux années qui viennent de s'écouler ?

— Eh ! mon Dieu, qu'ai-je donc fait de si extraordinaire ? J'ai agi comme tant d'autres soldats, j'ai mené la vie de partisan, et, en travaillant pour moi, j'ai toujours soutenu le parti de la Ligue, que je servirai tant que le cœur me battra dans la poitrine!... Seulement, je l'avoue, sans m'occuper beaucoup des moyens, j'ai été un peu vite en besogne. En un mot, j'ai cherché à arriver de suite au but, ce à quoi j'ai parfaitement réussi, puisque, à mon âge, je commande déjà à douze cents hommes répartis dans plusieurs châteaux-forts qui m'appartiennent. Le duc de Mercœur, depuis qu'il m'a vu sur le champ de bataille à Craon, commence à me connaître et à m'estimer beaucoup plus qu'il ne le faisait dans le principe.

— Eh bien ! Guy-Eder, j'aurais voulu que tous ces succès qui t'enivrent, se changeassent pour toi en revers et en malheurs, car alors tu serais revenu près de moi, et



je ne serais pas seul au château de Beaumanoir.

— Comment , Amaury , la charmante demoiselle de Loquevel vous aurait-elle donc quitté pour retourner vivre dans ses terres ? Si elle l'a fait , je le regrette beaucoup , et vous plains sincèrement , car la solitude tue , et ne vaut rien à personne !

— Non , Clara est encore ici ; ma filleule ne songe nullement à s'en aller ; elle m'a promis de ne point abandonner de sitôt le meilleur ami de son père.

— Je la connais ; c'est une noble jeune fille douée d'un cœur excellent , et il me tarde de la voir pour lui exprimer à cet égard tous mes remerciements. Hélas ! vous le savez , cher frère , malgré la tendre amitié que j'ai pour vous , il m'est impossible de rester dans ce château vous tenir compagnie ; mon caractère aventureux s'y oppose. Je suis l'insecte entraîné par le fleuve ; en vain j'essaierais de résister au courant rapide qui m'emporte , il doit me conduire à la fortune ou m'engloutir dans ses eaux.

Le baron allait répliquer , quand son frère se leva tout-à-coup.

— Veuillez me permettre, dit-il, mon cher Amaury, d'aller un instant rejoindre mes soldats; il faut que je veille à leur installation.

— Non, reste Guy-Eder, car j'ai donné des ordres à cet effet. Sois donc tranquille, ici rien ne leur manquera. Je ne réclame d'eux que de demeurer paisibles.

— Oh ! ne craignez rien, frère, tant que mes gens seront chez vous pas un n'osera enfreindre la sévère discipline à laquelle je les ai accoutumés.

Ils sauront tous, j'en suis certain, respecter les lois de l'hospitalité.

Pendant cette conversation, Clara entra dans la salle, accompagnée de sa gouvernante.

A la vue de la noble demoiselle, La Fontenelle, qui s'était rassis, se leva, et la saluant avec beaucoup de courtoisie :

— Bonjour mademoiselle Clara, s'écria-t-il, mon premier devoir, après ma longue absence, serait de m'informer de l'état de votre santé, si le brillant coloris qui se remarque sur votre visage ne me rassurait pas entièrement à cet égard.

— Merci de votre attention, monsieur de La Fontenelle, répondit Clara en rougissant.

Votre arrivée imprévue ici est tout un accident, car vos visites sont maintenant bien rares à Beaumanoir-Eder.

La conversation s'engagea alors entre le baron, La Fontenelle et Clara.

Amaury et son frère évitèrent autant que possible de parler de la guerre et de la Ligue.

Clara, à peu près remise de l'émotion qu'elle avait éprouvée à la vue de La Fontenelle, prenait plaisir à l'entendre faire le récit des divers événements de sa vie d'écolier, alors qu'il étudiait au collège de Boncourt. C'est que celui-ci, en racontant avec beaucoup de charme ses promenades dans Paris et ses parties joyeuses au Pré-aux-Clers, passait en revue toutes les curiosités que renfermait la capitale.

Clara, qui avait été plusieurs fois dans la grande ville, l'écoutait avec attention ; elle ne pouvait s'empêcher de rire en lui entendant rapporter les singulières excentricités du roi Henri III et de sa cour.

— Laissons ce malheureux monarque,

interrompit le baron, car la tombe s'est fermée sur lui. Mais, s'il eut des défauts et des faiblesses, il se montra brave à Jarnac et à Moncontour, et il le fut encore dans les derniers moments de sa vie.

— La plus grande faute qu'il ait commise, suivant moi, répliqua La Fontenelle, c'est d'avoir choisi le Béarnais pour son successeur. Mais le Huguenot ne tient pas encore sa couronne... Si la France résiste comme la Bretagne, je ne doute pas qu'il ne soit forcé de se retirer dans son petit royaume de Navarre, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

— En cela, je partage ton opinion, reprit le baron. Jamais je n'obéirai à un roi de la religion protestante, je ne connais que le culte de mes pères!...

— Et les Bretons sauront bravement le défendre, ajouta Clara avec enthousiasme. Le protestantisme ne peut subsister sur cette terre de franchise et de loyauté. Ceux qui dans ce pays l'ont embrassé, rougiront un jour de leur erreur et de leur manque de foi!...

En cet instant, on entendit au-dehors le

son de la cloche, qui annonçait que le souper allait être servi.

Un quatrième couvert avait été mis pour La Fontenelle entre le baron et Clara ; celui d'Ursule , la gouvernante , avait été placé au bas de la table.

L'ancienne et massive argenterie de la famille couvrait un antique buffet merveilleusement sculpté.

Cette vaste salle était tapissée de laine et de cuir doré , suivant la mode de l'époque ; les meubles qui la décoraient, quoique lourds en général, ne manquaient pas d'élégance. Les lambris , d'un beau travail , étaient en chêne de couleur noire.

On se mit à table.

Deux domestiques , précédés par le vieil intendant du château , se retirèrent après avoir posé symétriquement les plats sur la nappe.

Le repas commença, et bientôt la figure des convives s'anima peu à peu.

Le baron, dont les yeux étaient sans cesse fixés sur son frère, semblait un instant avoir oublié sa tristesse.

Guy-Eder usait avec Clara de toutes les

politesses alors en usage avec le beau sexe, et prenait plaisir à lui rendre tous les petits services dont un homme bien élevé peut être capable en cette occasion.

Les yeux charmants de l'orpheline brillaient du plus vif éclat.

Elle regardait La Fontenelle avec intérêt, et avait peine à croire que ce gentilhomme, qui se montrait pour elle aussi galant et aussi empressé, fût ce terrible partisan qui venait de s'emparer si traîtreusement du château de Pratmaria.

Pendant ce temps, Ursule examinait La Fontenelle avec une sorte d'effroi, et quand les yeux du capitaine venaient à s'attacher sur les siens, elle ne pouvait s'empêcher de détourner la tête, comme si elle eût eu devant elle quelque horrible épouvantail.

Ursule Mescoat, qui avait suivi Clara au château de Beaumanoir, était au service de la famille de Loquevel depuis plus de trente ans. Cette demoiselle aimait Clara comme son enfant, et elle avait juré de ne la quitter qu'avec la vie.

Elle avait passé la soixantaine, et si, sur son visage couvert de rides, on ne pouvait



découvrir quelques traces de beauté, au moins il était facile, au premier coup-d'œil, de deviner la bonté de son âme.

La Fontenelle qui, d'abord, ne l'avait pas remarquée, la reconnut bientôt comme une de ses anciennes connaissances, et profitant d'un moment où la conversation languissait :

— Et comment vous portez-vous, demoiselle Ursule ? lui demanda-t-il ; pardonnez-moi, je vous prie, de ne m'être pas plus tôt informé de votre santé qui, du reste, me fait l'effet d'être aussi bonne qu'autrefois.

— Merci, monsieur Guy-Eder ; oui, grâce à Dieu, ma santé se soutient toujours assez bien, répondit Ursule en baissant les yeux sous le regard perçant et railleur du partisan.

— Mais qu'avez-vous donc ainsi à détourner la vue ? reprit celui-ci en souriant. Auriez-vous encore peur de moi ? et comme par le passé, irez-vous vous cacher dans votre chambre au seul bruit de mon approche ? Oh ! je n'ai pas oublié l'épouvante que je vous causais alors, et j'ai appris depuis, qu'un jour votre erreur fut telle, que vous essayâtes de faire partir de Beaumanoir,

mademoiselle Clara. Heureusement que votre charmante maîtresse résista à vos prières, ajouta-t-il en regardant galamment l'orpheline, ce dont je la remercie, d'abord pour mon frère, et puis ensuite pour moi-même.

— Croyez bien, monsieur, dit Ursule tout émue, que si, à cette époque, j'engageai ma maîtresse à quitter ce château, ce ne fut jamais à cause de vous, mais.....

— Il est inutile de vous excuser à ce sujet, demoiselle Ursule, interrompit La Fontenelle, je vous pardonne mille fois la répugnance que vous éprouviez à habiter sous le même toit que moi... et je puis vous donner l'assurance que, cette fois, vos terreurs ne seront pas de longue durée, car mon séjour ici sera extrêmement court.

La vieille gouvernante voulut répondre, mais elle ne fit que balbutier quelques mots inintelligibles.

La Fontenelle, sans y faire attention, s'adressa à son frère qui ne pouvait s'empêcher de sourire de l'air effrayé d'Ursule.

— Oui, mon cher Amaury, comme je le disais tout-à-l'heure, je resterai fort peu de



temps chez vous ; mais je compte désormais venir plus souvent vous visiter, car je le sens, deux ans sont trop longs à passer, et je ne puis plus vivre ainsi sans vous voir ; aussi suis-je accouru aujourd'hui pour vous serrer la main, et pour me reposer un peu au château où s'est passée mon enfance.

Les paroles que venait de prononcer Guy-Eder étaient vraies.

Ses souvenirs d'enfance ne s'étaient jamais effacés de sa pensée.

Au milieu de sa vie aventureuse, il aimait à songer au château de ses pères, et il ne pouvait oublier son frère si bon pour lui.

Malgré sa cruauté et sa dureté impitoyable, il l'aimait d'un véritable amour fraternel, mais, il faut le dire, c'était la seule créature qu'il affectionnât sur la terre. Tout le reste n'était rien pour lui.

Il avait eu le malheur de perdre sa mère quand il était encore au berceau.

Quant à son père, il s'en souvenait à peine, car celui-ci avait succombé peu de temps après madame de Beaumanoir.

## CHAPITRE IV.

---

### LE MESSAGER.

---

Bien que toute l'affection dont Guy-Eder était capable se fût reportée sur son frère aîné, cependant il était toujours bien décidé à n'agir qu'à sa guise et à donner un libre cours à la violence de ses passions.

Seulement il tenait à ménager le baron et à ne pas s'aliéner entièrement son cœur. Voilà pourquoi, craignant qu'Amaury ne lui gardât rancune à cause de sa coupable conduite, il avait songé à venir le voir, espérant par cette attention calmer un peu sa colère. Et puis, il convoitait ardemment son superbe héritage qu'il espérait posséder un jour.

Le souper touchait à sa fin, et on allait se lever de table, quand un des domestiques introduisit dans la salle un messager tout couvert de sueur et de poussière.

C'était un des soldats de La Fontenelle.

Il arrivait de route et venait de descendre de cheval.

— Seigneur capitaine, dit-il, après s'être incliné respectueusement, j'arrive de votre château du Granec. Monsieur de Romar, notre lieutenant, qui vous savait à Beaumanoir, m'envoie vous annoncer que le Granec est investi de toutes parts par les paysans des environs. En vain avons-nous fait plusieurs sorties pour les déloger, tous nos efforts ont été inutiles; nos ennemis tiennent ferme, espérant sans doute que les vivres ne tarderont pas à nous manquer. Monsieur de Romar désire votre retour sur les lieux pour qu'il sache au juste vos intentions. Quant à lui, il est décidé à s'ensevelir sous les ruines du château plutôt que de se rendre.

— C'est bien, répondit La Fontenelle, sans qu'aucune émotion parût sur son visage; maintenant laissez-nous, et allez rejoindre vos compagnons.

Le soldat, après avoir fait son salut militaire, sortit de la salle.

— Mais d'où viens-tu, Guy-Eder? lui demanda alors le baron avec étonnement. Tu n'arrives donc pas du Granec?

— Non, frère, je viens du côté de Morlaix, où j'étais allé pour relever un peu les esprits abattus des catholiques; car il faut le dire, tout tend au protestantisme dans ce malheureux pays, depuis l'arrivée de d'Aumont. Il est certain que si l'on ne soutient pas la Ligue, si l'on ne s'occupe pas de ses intérêts, de nombreuses défections surviendront; notre parti s'affaiblira peu à peu, et les vides qui se feront dans nos rangs ne seront causés que par notre coupable indifférence.

Cette réponse était fausse; mais La Fontenelle ne voulait pas que son frère connût le motif véritable de son voyage.

Il était allé à Morlaix dans le but d'observer un rocher nommé Primel, situé à l'embouchure de la rivière, dont il désirait s'emparer depuis longtemps (1).

Une fois Primel en son pouvoir, il avait l'intention de le fortifier, et, de cet endroit, dominer tout le pays d'alentour.

Mais la difficulté de cette entreprise le fit

(1) Plus tard La Fontenelle s'empara de Primel.

changer de résolution pour le moment ; il remit à plus tard le jour de l'attaque.

— Et maintenant , Guy-Eder , que prétends-tu faire ? reprit le baron.

Avant de répondre , La Fontenelle réfléchit un instant.

Il résolut de dissimuler et de cacher entièrement ses projets , afin d'éviter toute discussion.

— Je rentrerai au Granec , répondit-il , et je chasserai les paysans qui l'assiègent , bien loin de ses murailles.

— Et que feras-tu de ce château une fois qu'il sera en ton pouvoir ? N'auras-tu pas pitié alors du comte de Pratmaria , son propriétaire ? Tu le sais , Guy-Eder , il est l'ami de notre famille... Allons , frère , continua le baron en s'échauffant tout-à-coup , montre-toi tel que tu dois être. Si tu as dépouillé traîtreusement ce noble gentleman du patrimoine de ses pères , remets-le lui bientôt entre les mains. C'est le seul moyen de réparer ta faute. En agissant ainsi , tu te concilieras l'estime de toute la noblesse bretonne ; tu feras oublier tes actes passés et tu deviendras pour moi cet enfant

chéri qui n'eût jamais dû changer. Oui, suis mon conseil , et je serai heureux de te pardonner.

En disant ces mots , le baron, croyant remarquer une sorte d'attendrissement chez La Fontenelle , lui tendit les bras.

Celui-ci, trop adroit pour ne pas aller au-devant de cet élan fraternel, se jeta au cou d'Amaury, et les deux frères restèrent ainsi enlacés pendant quelque temps.

A cette vue , Clara se sentit attendrie ; elle ne put s'empêcher de porter ses beaux yeux sur La Fontenelle , et elle oublia entièrement les méfaits et les atrocités qui lui étaient reprochés. Elle ne vit devant elle que deux nobles gentilshommes dignes en tous points de leurs ancêtres.

La vieille Ursule s'aperçut aussitôt de l'émotion de sa maîtresse ; mais elle ne dit rien.

Seulement, elle hocha la tête d'un air de doute et d'incrédulité; le tableau qu'elle avait sous les yeux était sans effet, et ses idées n'avaient pas changé. En un mot, elle avait deviné La Fontenelle.

Quelque chose lui disait que ce jeune



homme, déjà bien coupable, deviendrait la terreur et le fléau de la Cornouaille, et que sa mémoire serait un jour en exécration dans tout le pays.

Enfin les deux frères se dégagèrent des bras l'un de l'autre.

Des larmes d'attendrissement sillonnaient les joues du baron, et une émotion évidente se faisait remarquer sur le visage de son frère.

— Eh bien, Amaury', repartit celui-ci hypocritement, puisque vous le désirez, je rendrai le Granec au comte de Pratmaria, mais, sachez-le bien, si je consens à le rétablir dans son château, ce ne sera pas par crainte de Mercœur qui, je le sais, a été outré de cette prise de possession.

— N'avait-il pas le droit de l'être ? Le comte n'appartenait-il pas, comme nous, au parti de la Ligue ?

— C'est juste... et j'avoue mes torts... mais, frère, voici la nuit qui arrive, permettez-moi de me retirer et d'aller prendre un peu de repos, car demain, avant le jour, je dois partir d'ici afin de tâcher d'atteindre le Granec le plus tôt possible.

Ayant dit ces mots , La Fontenelle , après avoir serré la main du baron et avoir fait ses adieux à Clara , se retira dans la même chambre où il habitait aux jours de son enfance.

Il semblait calme alors, mais la fureur dont il avait été saisi en apprenant l'attaque du Granec ne demandait qu'à éclater. Il se coucha dans la plus vive agitation , après avoir donné à sa troupe l'ordre de se tenir prête à partir au point du jour. Il ne dormit que quelques heures.

Il lui tardait de fondre sur les paysans, et de les exterminer tous jusqu'au dernier.

A la première clarté de l'aube , on put voir Guy-Eder et ses soldats sortir de Beau-manoir-Eder.

A une petite distance de ce château, deux hommes , après s'être serré la main et embrassés plusieurs fois , se séparèrent.

C'étaient Amaury et la Fontenelle.

Le baron reprit tristement le chemin de son manoir.

Guy-Eder, d'une voix éclatante, donna le signal du départ à ses cavaliers.



## CHAPITRE V.

---

### LE CHATEAU DU GRANEC.

---

C'était un superbe château que le Granec, situé entre les bourgs de Collorec et de Landelleau, non loin de la petite ville de Châteauneuf-du-Faou.

Ce manoir, qui était regardé comme très-important en temps de guerre, avait appartenu, comme nous l'avons dit, au comte de Pratmaria. Celui-ci, craignant quelque surprise, l'avait fait fortifier de manière qu'il pût soutenir un siège en cas d'attaque. Il l'avait fait flanquer de quatre tourelles aux quatre coins de son enclos.

L'édifice principal se composait d'un grand corps de maisons ayant à chacune de ses extrémités une grosse tour de pierre crénelée.

Plus loin, s'élevait une espèce de donjon, au sommet duquel on avait placé six canons de fonte verte d'une très-grande portée. Le devant du Granec était garni de machicoulis et de meurtrières, et toutes ses croisées étaient défendues par des barreaux de fer.

La Fontenelle, qui cherchait à occuper une place forte dans un pays où la guerre n'avait pas encore fait sentir ses ravages, avait jeté les yeux sur ce château; mais, sachant bien qu'il serait très-difficile de s'en emparer à force ouverte, il eut recours à la ruse, et voici quel stratagème il avait employé pour s'en rendre maître :

Depuis longtemps, il tenait de source certaine que Pratmaria devait être attaqué prochainement par les royaux, et, connaissant l'étroite liaison de celui-ci avec Rosampoul, gouverneur de Morlaix, il avait résolu de se servir de leur intimité pour faire réussir ses perfides desseins.

Sur-le-champ, il choisit parmi ses gens dix de ses plus vaillants soldats qu'il dirigea sur le Granec.

Ceux-ci, étant arrivés devant le manoir, dirent au comte de Pratmaria que leur

chef, le sieur de Rosampoul, — sur les avis certains qu'il avait reçus que le Granec devait être investi dans deux jours — les avait envoyés pour concourir à sa défense.

Pratmaria qui, en effet, s'attendait à être assiégé, donna facilement dans ce piège, et crut à l'attention du gouverneur de Morlaix.

Aussitôt donc, enchanté du renfort qui lui arrivait si à-propos, il donna l'ordre de baisser le Pont-Levis et d'introduire ses prétendus alliés.

Ces traîtres, qui étaient commandés par La Boulle, un des plus déterminés lieutenants de La Fontenelle, entrèrent avec leurs arquebuses amorcées et la mèche allumée (1).

La garnison, prenant les nouveaux venus pour des amis, eut l'imprudence de quitter ses armes et de les déposer sur la table du corps-de-garde où ceux-ci se trouvaient en ce moment.

(1) La Fontenelle avait plusieurs lieutenants. Parmi eux, se faisait remarquer principalement le sieur La Boulle, ancien cordonnier, homme d'une grande férocité.

Dès que les soldats de La Fontenelle s'aperçurent de cette faute, sans perdre de temps ils couchèrent en joue les gens de Pratmaria, en criant que si quelqu'un du château avait le malheur de bouger, il était tué sur place. Personne n'osant résister, La Boule déclara alors qu'il avait agi pour le baron de La Fontenelle, auquel appartenait maintenant le Granec.

Après ces paroles, sur un signe qu'il fit à ses soldats, ceux-ci s'élançèrent sur le comte de Pratmaria qu'ils lièrent avec ses serviteurs, et les renfermèrent ensuite dans une des tours du manoir.

Quelques jours après cette perfidie, Guy-Eder ayant appris le succès de sa ruse arrivait au Granec.

Sans aucun égard pour la vieille amitié qui liait la famille de Pratmaria à la sienne, il chassa ce vieillard de son domaine, lui défendant de rien emporter de tout ce qui lui appartenait.

Au moment où le Granec était assiégé par les communes, les paysans de la Cornouaille étaient devenus presque tous soldats.

En effet, au moindre danger, tous les hommes des paroisses en état de prendre les armes se réunissaient, et malgré leur entière ignorance des premières règles de la guerre, non-seulement ils attendaient leurs ennemis de pied ferme, mais encore, le plus souvent, ils devenaient les agresseurs.

A chaque instant, sous différents prétextes, ils se levaient en masse et se montraient terribles dans leurs cruautés.

Ainsi ils se ruaient sur les manoirs, les pillaient et y mettaient le feu, après avoir massacré toutes les personnes qui s'y trouvaient.

Ces succès, qui demeuraient souvent impunis, les enhardissaient au point qu'ils se jetaient avec furie sur tous les châteaux des nobles dont ils avaient eu à se plaindre.

Aussi, à la nouvelle de la prise du Granec, les paysans frémirent-ils de rage, car ils voyaient leur plus cruel ennemi maître d'un château formidable, et ils prévoyaient tout le mal qu'il pouvait leur faire dans la suite.

Ils formèrent donc le projet de déloger La Fontenelle de cette dangereuse retraite; mais ils remirent leur attaque à plus tard.

Connaissant la force du Granec, ils tremblaient d'en commencer le siège pendant qu'y séjournerait le capitaine ligueur.

Ils préféreraient, pour l'investir, profiter d'un moment où il serait absent.

Malheureusement, à leur grand dépit, depuis un mois que le château lui appartenait, Guy-Eder n'était pas encore sorti de ses murs, ou, s'il avait fait quelques courses dans les environs, ses absences avaient toujours été fort courtes; s'il lui arrivait de partir le matin, ordinairement il revenait le soir.

Un jour enfin, les communes apprirent par des espions que La Fontenelle, accompagné d'une assez forte escorte, était sorti du Granec, et ils surent de bonne source que, cette fois, son voyage serait de longue durée.

En peu de temps le bruit de cette importante nouvelle se répandit dans tout le pays, et le lendemain, à la pointe du jour, le tocsin sonna à toutes les églises des paroisses voisines. Comme ce signal était convenu entre eux depuis longtemps pour opérer leur réunion, on vit bientôt tous ces soldats impro-



visés accourir de toutes parts, et commencer immédiatement le siège du Granec. Sachant bien que sa garnison était faible, ils résolurent de ne s'en éloigner qu'après l'avoir pris par famine.

Ils se mirent donc à élever des retranchements sur tous les chemins des environs.

Ils aimaient et regrettaient le comte de Pratmaria, parce qu'il était très-riche et qu'il faisait du bien dans le pays, en y répandant beaucoup d'argent.

On remarquait, parmi les assiégeants, les paysans de Landelleau, de Collorec, de Cléden, de Spézet, de Loqueffret, de Lennon et de plusieurs autres bourgs.

En tout, ils formaient un corps d'environ mille hommes.

Il y avait, comme nous l'avons dit, huit jours que le Granec était serré de près par cette multitude, quand le lieutenant De Romar, qui commandait alors dans la place, jugea à propos d'envoyer un messenger au château de Beaumanoir pour faire connaître à son capitaine la situation critique où il se trouvait.

Jean De Romar, sieur de Murion, était un

des principaux officiers de La Fontenelle ; il était à la fois son ami, son homme de confiance et son principal mandataire (1).

Le soir du jour où nous avons vu Guy-Eder partir du château de son frère, De Romar, qui n'avait encore reçu aucune nouvelle, était en proie à une vive inquiétude, car il craignait que son messenger ne fût arrivé trop tard, ou bien que son capitaine ne fût encore retenu du côté de Morlaix.

C'est pourquoi, quelques heures avant le coucher du soleil, plein d'agitation, il monta au haut de la tour la plus élevée du château, et de là se mit à regarder à travers les plaines immenses qui se déroulaient de tous côtés à ses regards, s'il n'apercevrait pas quelques secours venir au loin.

Ses inquiétudes n'étaient pas sans fondement, puisqu'il était certain que les vivres ne tarderaient pas à lui manquer : il savait qu'il lui était impossible de tenir au-delà de quatre à cinq jours.

Comme sa garnison était faible, De

(1) Il existe aux archives de Saint-Brieuc des pièces qui prouvent que De Romar fut en effet le principal officier de confiance de La Fontenelle.



Romar évitait de faire des sorties dans lesquelles il perdait toujours quelques hommes.

La Fontenelle, il est vrai, avait sous ses ordres un grand nombre de soldats ; mais ceux-ci se trouvaient répartis dans différents châteaux éloignés les uns des autres, de sorte qu'ils ne pouvaient que bien rarement s'entre-secourir.

Du reste, le terrible partisan était partout, et agissait avec une grande vigueur sur tous les points où il avait des forces.

Après quelques minutes d'inspection, les traits farouches de Jean De Romar se contractèrent singulièrement.

Le mécontentement et la colère se peignirent en même temps sur sa physionomie, car il n'aperçut dans la campagne que les blés presque mûrs ondulant au vent du soir, et il n'entendit d'autre bruit que les rumeurs que faisaient les paysans dans la plaine.

De Romar, qui appartenait à une noble famille de Bretagne, pouvait avoir une quarantaine d'années. C'était un homme d'une taille gigantesque, doué d'une force

de corps prodigieuse. Il était laid de visage, avait les épaules larges, et une tête d'un volume énorme où la férocité se devinait à la première vue.

Mais la nature l'avait doué d'une remarquable intelligence, et l'éducation qu'il avait reçue était de beaucoup supérieure à celle des hommes d'armes de cette époque. Longtemps avant d'être au service de La Fontenelle, il avait donné des preuves de son audace, et avait commandé plusieurs compagnies de Routiers. Après la bataille de Coutras, où il avait servi sous le duc de Joyeuse, il était revenu en Bretagne, espérant, à l'aide des troubles qui menaçaient d'éclater dans cette province, pouvoir y continuer la vie de partisan.

Quelque temps après son arrivée, assistant aux Etats de Vannes, il se lia avec La Fontenelle et devint un de ses principaux lieutenants.

Ces deux hommes s'étaient devinés. De Romar avait trouvé le chef hardi et aventureux qu'il cherchait, et Guy-Éder avait rencontré un auxiliaire tout-à-fait digne de lui. L'union de ces deux soldats, aussi cruels

l'un que l'autre, fut, dans la suite, cause de bien des crimes et de bien des malheurs.

— Je ne vois rien, se dit De Romar plein de dépit. La Fontenelle serait-il demeuré à Morlaix ? Aurait-il osé, malgré sa faible escorte, tenter quelque chose ? Alors, mon messenger serait encore à l'attendre au château de Beaumanoir.... Si ma supposition est juste, si notre capitaine n'est pas averti de notre détresse, il ne me reste plus qu'à sortir d'ici avec les quatre-vingts soldats que je commande, et à fondre sur les rustres qui nous assiègent ; mais il faut tâcher de les surprendre, car ils sont trop nombreux pour que je puisse espérer les mettre en déroute, retranchés comme ils le sont derrière leurs palissades. Sans les défenses qu'ils ont élevées, il y a longtemps que je les aurais délogés de ces parages, et que j'eusse orné les tours du Granec de leurs têtes, afin de dégoûter leurs parents et leurs amis de s'approcher à l'avenir de ces murailles.

De Romar resta ainsi pendant une heure en vedette, jusqu'à ce que, surpris par la nuit, il fût forcé de descendre de la tour.

Avant de se retirer, il doubla les sentinelles et donna ordre de l'avertir à la moindre alerte, se gardant bien d'avouer à sa garnison qu'il n'avait plus que pour quatre jours de vivres.

---

## CHAPITRE VI.

---

### LE COMBAT.

---

Cependant La Fontenelle faisait du chemin, et malgré la fatigue d'une journée entière de marche, il pressait vivement ses cavaliers, car il voulait arriver au Granec au milieu de la nuit pour surprendre les Communes à l'improviste et les épouvanter par une attaque subite et impétueuse.

Comme il connaissait toutes les routes qui menaient au château de Pratmaria, bientôt il aperçut les tours du manoir aux premières clartés du jour.

De loin, il vit la fumée de plusieurs feux que les paysans avaient allumés, et découvrit avec surprise leurs nombreux retranchements.

Après un court examen des lieux, son parti fut aussitôt pris.

— Mes amis, s'écria-t-il, après avoir réuni sa troupe un peu reposée, voyez-vous là-bas fumer ces feux à demi-éteints ? Eh bien, pour moi, ils ne décèlent aucunement la vigilance de nos ennemis. Bien au contraire, je suis certain que ces paresseux villageois, au lieu de nous supposer à cette heure si près d'eux, sont dans la plus parfaite sécurité et dorment sans inquiétude, comme s'ils étaient dans leurs chaumières, bercés par les plus doux songes. A l'instant même, nous allons fondre sur ces manants et les charger sans leur donner le temps de se reconnaître. Il faut absolument rabaisser l'orgueil et l'insolence de cette maudite *Paysantaille* !

Ces seules paroles enflammèrent tous ces féroces soudards qui, oubliant les fatigues de la route, brûlaient de commencer l'attaque.

— En avant, soldats de l'Union ! leur cria La Fontenelle en enfonçant ses éperons dans les flancs de son magnifique cheval.

Les deux cents pas qui les séparaient des paysans furent bientôt franchis.

Comme l'avait pensé Guy-Eder, les as-

siégeants, se croyant en sécurité, se livraient alors aux douceurs du sommeil.

Ainsi surpris, leurs retranchements, qui étaient mal gardés, furent forcés à l'instant même.

Qu'on juge de l'effroi et de la confusion de ces infortunés, attaqués au moment où ils croyaient La Fontenelle à une grande distance du Granec !

La plupart d'entre eux passèrent des bras du sommeil dans ceux de la mort !

De tous côtés on n'entendait que cris et lamentations.

C'était le massacre qui commençait.

La Fontenelle, semblable à un tigre altéré de sang, se multipliait.

Du haut de son coursier, il frappait sans relâche tous ceux qu'il pouvait atteindre.

Rien n'était capable d'arrêter sa furie. Il avait juré d'exterminer jusqu'au dernier les assiégeants, et de prolonger le carnage aussi longtemps que possible.

Quelques paysans armés à la hâte cherchaient à se défendre ; mais tout-à-coup le courage venait à leur manquer en présence de ces cavaliers tout bardés de fer. Ces mal-



heureux étaient encore épouvantés par d'horribles clameurs. D'un côté, c'était la voix de leurs amis qui tombaient sous les coups des soldats ; de l'autre, ils entendaient retentir ces mots terribles : La Fontenelle ! La Fontenelle !

Ce seul nom leur donnait le vertige et les glaçait d'effroi.

Un moment ils se crurent les jouets d'un songe, et doutèrent de l'affreuse réalité ; mais bientôt ils purent s'assurer, par leurs yeux, de l'arrivée de l'implacable ligueur, car ils l'aperçurent venir avec son fier panache se balançant sur son casque.

En voyant leur plus cruel ennemi si près d'eux, ils se sentaient comme anéantis, leur sang se glaçait dans leurs veines. Il leur semblait apercevoir la mort, elle-même, prête à trancher le fil de leurs jours, et brandissant sa redoutable faux qui tue sans pitié et n'épargne personne.

Le bruit des arquebuses et des pistolets ne tarda pas à réveiller ceux des paysans qui dormaient encore.

Bientôt on les vit, armés de fourches, de bâtons, de piques et de mauvais mousquets,



chercher à se mettre en défense ; mais en ce moment De Romar, devinant au bruit des arquebusades ce qui se passait au dehors, sortit du Granec à la tête d'une partie de sa garnison, et se mit à charger les Communes avec furie.

On ne peut avoir une idée de l'exaspération de ces soldats assiégés depuis une semaine entière. Tous étaient parfaitement équipés ; aussi un seul d'entre eux valait-il dix des paysans qui n'avaient ni cuirasses ni défenses.

— Allons, taillez tous ces Rustiques ! criait De Romar à ses gens ; il faut qu'aujourd'hui ils sachent ce qu'on gagne à assiéger des châteaux, et qu'ils apprennent ce qu'il en coûte à des rustres quand ils veulent jouer le rôle de soldats.

En cet instant, La Fontenelle qui, la joie au cœur, avait reconnu son lieutenant et sa garnison, poussa son cheval vers De Romar.

— Eh bien ! lieutenant, vous voyez si je me fais attendre ? s'écria-t-il en prenant la main de celui-ci. Ne faisons pas les choses à demi. Il faut, qu'en ce jour, tous ces

paysans tombent sous nos coups, et que les chemins, les bois, les bruyères et les champs d'alentour soient jonchés de leurs cadavres !

En prononçant ces paroles, la figure de Guy-Eder prit une expression de férocité difficile à décrire.

Son sourire cruel était affreux ; il ressemblait à une divinité infernale complotant la perte de l'espèce humaine et souriant de ses détestables pensées !

Aussitôt, piquant son cheval, il se jeta dans la mêlée. Il devint alors le point de mire de toutes les arquebuses et de tous les mousquets ; mais les balles pleuvaient autour de lui sans l'atteindre.

D'ailleurs les paysans, pour la plupart superstitieux, le considéraient comme un homme doué par le démon de moyens surnaturels de défense, ce qui était cause que leurs coups étaient mal assurés ; et puis, la frayeur qu'inspirait La Fontenelle était si grande, qu'à peine osaient-ils le regarder pour le coucher en joue.

Bientôt leur terreur fut à son comble et leur confusion devint épouvantable, quand

ils s'aperçurent de la sortie faite par De Romar.

Tous prenaient la fuite, espérant se sauver par la vitesse de leur course et échapper au massacre à la faveur des bois et des taillis.

La Fontenelle, tout couvert de sang, foulait sous les pieds de son cheval ce champ de carnage, dirigeant ses soldats de manière à cerner ses ennemis. Le capitaine et le lieutenant étaient partout ; ils voulaient accomplir jusqu'au bout leur vengeance, et effrayer les Communes, au point qu'elles n'osassent plus se lever et sortir de leurs chaumières.

— Allons, vite ! qu'on en finisse avec ces misérables ! s'écria Guy-Eder, en donnant aux siens des ordres sûrs et rapides pour l'extermination des fuyards ; il faut que pas un de ces rustres ne retourne chez lui aujourd'hui.

Sa voix vibrante et terrible excitait les ligueurs et les rendait cruels et impitoyables. Leur férocité ne connaissait plus de bornes, et ils faisaient couler autour d'eux des torrents de sang.

Les paysans qui, en fuyant, passaient trop près du Granec, étaient tués par les arquebusades des soldats placés sur les murs de ce château.

Le Granec était alors environné d'un épais nuage de fumée qui, parfois, en dérobaît la vue à ceux qui combattaient au dehors.

Le combat ou plutôt le massacre cessa faute de combattants ; et l'on peut dire que si les épées des soldats de La Fontenelle cessèrent de frapper, c'est que les victimes manquèrent à leurs coups et à leur fureur.

Quoique l'action parût entièrement terminée, cependant, à quelque distance, on entendait encore les cris des mourants et des détonations d'armes à feu.

C'était Guy-Eder qui n'avait point remis son épée au fourreau, et qui, à la tête de quelques-uns des siens, continuait son œuvre de destruction, taillant en pièces tous ceux qu'il pouvait atteindre.

Enfin, au bout d'une heure, il revint au Granec.

En cet instant, il était hideux à voir ; son

visage, couvert de sueur et tout noirci de poudre, était méconnaissable.

Les pieds et le poitrail de son cheval étaient rouges de sang humain qui tombait sur le sol en pluie sanglante. De Romar, qui alors se trouvait sous les murs du château, s'empressa d'aller à sa rencontre.

— Eh bien ! capitaine, s'écria-t-il, allez-vous donc enfin vous reposer ? et votre bras n'est-il pas las de frapper ces pauvres Rustiques ?

— Non, De Romar, répondit La Fontenelle en sautant à bas de son cheval : Je ne suis pas las de frapper, bien qu'il soit maintenant une heure de l'après-midi, et que le massacre ait commencé au point du jour. Jamais mon bras ne s'est levé avec moins de fatigue, et si ces campagnes n'eussent été aussi couvertes, tous nos ennemis seraient demeurés sur place.

— Les Communes se souviendront du Granec, dit De Romar, et les événements de cette journée ne s'effaceront jamais de la lourde tête de ceux qui ont survécu à ce massacre.

— En agissant comme je l'ai fait, De

Romar, je n'ai d'autre but que d'effrayer les paysans et de les empêcher désormais de reprendre les armes. Pour les glacer d'épouvante et demeurer maître de tout le pays environnant, j'ai résolu de laisser leurs cadavres pourrir sur le sol tels que la mort les y a mis. Je veux qu'ainsi abandonnés, ils deviennent la pâture des chiens et des oiseaux de proie, et que ces débris humains engraisent les champs et les garennes. Je ferai en sorte que mon dessein s'accomplisse et que personne ne puisse y apporter opposition !

La Fontenelle, après avoir donné l'ordre de compter les morts, rentra avec son lieutenant dans l'intérieur du Granec.

Le soir, on lui apprit que huit cents paysans gisaient étendus autour du château.

A l'instant même, il fit mettre des sentinelles de distance en distance, et leur commanda d'arquebuser tous ceux qu'ils surprendraient à enlever les morts.

## CHAPITRE VII.

---

### LE COMTE DE PRAT-MARIA AU GRANEC.

---

Quelques jours s'étaient écoulés depuis l'affreux massacre que nous avons essayé de décrire.

La Fontenelle était toujours resté au Granec, qu'il s'occupait à faire refortifier par de nouveaux ouvrages.

Il faisait aussi donner plus de largeur et de profondeur aux douves, car il avait résolu de faire de cette place sa principale résidence.

Le pays était riche et n'avait pas encore été ruiné par la guerre civile, comme une partie de la Cornouaille.

La longue paix dont avait joui les Communes de ces parages, disent les auteurs qui ont écrit sur la Ligue, les avait rendues riches en meubles et en argent. Il y avait peu de familles chez lesquelles on ne trou-



vât pas de la vaisselle de prix et une certaine quantité de hanaps d'argent. L'aisance des paysans était telle, que la plupart étaient plus opulents et beaucoup mieux logés que bien des nobles du voisinage.

Un soir que Guy-Eder était occupé à élever des plates-formes sur lesquelles il avait dessein de mettre du canon, le concierge vint l'avertir que deux cavaliers demandaient la permission de pénétrer dans le château. Il affirma que ces étrangers paraissaient être des gens de qualité, et qu'ils étaient seuls et sans escorte.

La Fontenelle, qui craignait toujours quelque surprise, étant monté aussitôt sur les murailles, reconnut facilement les deux visiteurs.

C'étaient le comte de Pratmaria et son fils, Vincent Du Granec.

— Que me demandent-ils encore ? pensa le partisan indécis : voudraient-ils reprendre ce château par ruse, et, dans cette intention, n'auraient-ils pas caché dans les taillis des environs des soldats tout prêts, au premier signal, à venir investir le Granec ?

Après s'être fait cette question et avoir



réfléchi quelque temps, il repoussa cette idée et donna l'ordre d'introduire en sa présence le comte et son fils.

— D'ailleurs, ajouta-t-il : auraient-ils des soldats derrière eux, que, renfermé dans ces murs, je redouterais fort peu leurs attaques, et puis, qu'ai-je à craindre ? J'aurais le père et le fils en otage.

Tout en se parlant ainsi à lui-même, il rentra dans la principale salle basse du rez-de-chaussée, où, étendu dans un vaste et magnifique fauteuil, il attendit que les anciens possesseurs de ce domaine fussent introduits devant lui.

Quelques minutes après, le pont-levis fut baissé et le comte de Pratmaria et Du Granec entrèrent dans l'appartement.

C'était un beau et respectable vieillard que monsieur Bellanger de Pratmaria ! Il paraissait être âgé de plus de soixante-dix ans. Illustre par sa naissance et ses faits d'armes, son nom était respecté et honoré dans toute la Cornouaille. Il avait assisté à presque tous les combats qui avaient été livrés aux protestants en Bretagne, et s'était distingué à une foule de sièges mémorables.

Ce fut lui qui, en 1576, à la tête de plusieurs gentilshommes, reprit la petite ville de Concarneau, laquelle avait été surprise par les calvinistes. Le comte se comporta en cette occasion avec beaucoup de courage et montra l'habileté d'un grand capitaine.

Sa taille imposante, son air martial et ses traits vénérables commandaient le respect.

Son vêtement consistait en un justaucorps galonné et brodé, sur lequel tombait une riche chaîne d'or massive, qui soutenait un de ces médaillons comme on en portait sous ce règne. Une toque de velours couvrait sa tête blanche et ses pieds étaient chaussés d'élégantes bottes de voyage.

Quant à Du Granec, son fils, il paraissait avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans.

C'était un élégant cavalier, à la taille svelte, à la tournure distinguée, au regard vif et pénétrant. Ses traits agréables et réguliers portaient une expression de grande franchise.

Bien qu'il fût maigre de corps et qu'il parût d'une constitution délicate, il suppor-

tait facilement les fatigues de la guerre, et ces apparences de faiblesse qu'on remarquait en lui, étaient tout-à-fait trompeuses.

Comme son père, il était en costume de voyage et vêtu à peu près de la même manière; seulement son manteau était d'une coupe plus moderne.

Du Granec avait servi quelque temps sous les ordres de Mercœur, qui en faisait un grand cas, car dans plusieurs affaires il avait eu l'occasion de remarquer la valeur de ce jeune officier.

A l'époque où La Fontenelle s'empara du château de Pratmaria, Du Granec était à l'armée.

Plein d'indignation à la nouvelle du malheur survenu à sa famille, il s'était empressé de venir rejoindre son père, retiré dans son manoir du Laz, près Châteauneuf.

La Fontenelle s'inclina à peine devant les deux gentilshommes.

D'un geste, il leur fit signe de s'asseoir.

Le père et le fils obéirent à cette invitation.

Le visage du vieillard était froid et

sévère. Il paraissait ému et indigné de se voir réduit à une position aussi humiliante, dans ce même manoir où jadis il commandait en maître. Dans la contenance de Du Granec, il y avait un embarras évident, mais il était facile de voir qu'il n'était produit ni par la peur ni par la crainte ; c'était de la fureur concentrée, et cette colère bien légitime ne demandait qu'une occasion pour éclater.

Cependant il n'avait pas oublié les recommandations que lui avait faites son père avant d'entrer ; aussi cherchait-il à se maîtriser le plus possible. Pour éviter de rencontrer les regards de La Fontenelle, il tenait ses yeux fixés à terre, se mordant les lèvres de rage en se voyant contraint de jouer un rôle si nouveau pour lui en face d'un pareil scélérat.

Quant au comte, malgré l'indignation qui s'était emparée de lui en présence de tous les objets qui frappaient sa vue et dont il avait été si indignement dépouillé, il ne pouvait s'empêcher de considérer avec une sorte d'étonnement l'étrange jeune homme devant lequel il se trouvait. Qui lui eût dit

autrefois, quand il venait à Beaumanoir, que ce bel enfant, qu'il prenait alors sur ses genoux et avec lequel il aimait à jouer, le chasserait un jour du château de ses pères ? Un moment il se crut sous l'empire d'un rêve ; mais la voix vibrante de La Fontenelle vint bientôt le rappeler à la réalité.

— Eh bien ! comte de Pratmaria, s'écria celui-ci, que puis-je faire aujourd'hui pour vous ? et quel motif me procure l'honneur de votre visite ?

— Après le malheur que nous avons éprouvé, monsieur La Fontenelle, nous venons vous demander, mon fils et moi, au nom de l'ancienne amitié qui lie notre famille à la vôtre, que vous nous rendiez le Granec.

— Moi, vous rendre le Granec ! répondit La Fontenelle en éclatant de rire, y pensez-vous bien, mon cher comte ? Oh ! ne comptez jamais sur cette restitution de ma part !... Je trouve le lieu trop à ma convenance pour cela. Depuis longtemps je cherchais un château-fort où je pusse établir ma résidence définitive et braver mes nombreux ennemis ; je l'ai trouvé en

m'emparant de votre château. J'y demeurerai donc jusqu'à ce que l'on m'en chasse. Seulement, croyez-le bien, je suis désolé que le Granec vous ait appartenu, et j'ai déploré la nécessité qui m'a forcé d'agir comme je l'ai fait avec vous.

— Je ne crains pas de le dire devant vous, monsieur, votre conduite à mon égard a été tout-à-fait déloyale, et la ruse dont vous vous êtes servi pour m'enlever mon manoir est infâme.

— C'est une ruse de guerre, comte de Pratmaria.

— Donnez-lui ce nom, si vous le voulez, mais je vous ferai cette question : Etions-nous donc en guerre, quand, à l'aide de votre indigne stratagème, vous vous emparâtes du Granec, et qu'après m'avoir pris tout ce que je possédais, vous ne me fîtes sortir de prison que pour me jeter à la porte de chez moi comme un misérable.

— Allons, je le vois, vous n'admettez pas les ruses de guerre ?

— Je vous l'ai dit, répondit le comte en s'échauffant, je ne saurais admettre des moyens semblables qu'avec des ennemis,



mais je les repousse de toutes les forces de mon âme quand on les emploie avec ses amis comme vous l'avez fait avec moi. J'eusse compris votre fourberie si je n'avais pas été ligueur comme vous et si je n'eusse pas été le meilleur ami des Beaumanoir !...

— De grâce, laissons de côté mes procédés, comte. Je suis fâché qu'ils ne soient pas de votre goût ; mais enfin , ce qui est fait est fait. C'était à vous, en votre qualité de vieux capitaine et de soldat expérimenté, à ne pas accueillir aussi étourdiment mes gens. En un mot, il fallait vous assurer, avant d'ouvrir vos portes, si c'étaient bien réellement les soldats de Rosampoul ; mais non, en cette occasion, vous n'avez montré aucune prudence : vous avez donc, par votre étourderie impardonnable, mérité le malheur que vous avez éprouvé.

— Monsieur de La Fontenelle , s'écria impétueusement Du Granec, rouge de fureur, je ne souffrirai pas plus longtemps que vous parliez ainsi à mon père. Sachez qu'il ne doit encourir le blâme de personne et le vôtre moins que tout autre. Dans toute sa vie militaire, le comte de Pratmaria a tou-

jours agi loyalement, et jamais il n'avait encore trouvé sur sa route des traîtres aussi habiles et aussi perfides que vous l'êtes !...

— Monsieur Du Granec, repartit le partisan d'un air sombre, je respecte le motif de votre indignation ; sans quoi les paroles que vous venez de m'appliquer vous eussent coûté cher ; votre titre d'ancien possesseur de ce château et d'ami de ma famille ne vous eût point sauvé de ma colère.

— Je la brave ainsi que vous-même, et si vous n'aviez pas ici la force de votre côté, il y a longtemps que je vous eusse puni de votre odieuse conduite. Alors la Cornouaille entière aurait applaudi à cet acte de justice.

En parlant ainsi, Du Granec, au comble de l'exaspération, s'était levé et menaçait du geste La Fontenelle ; mais le vieux comte, craignant les suites de cet emportement, se jeta au-devant de son fils et le força à se rasseoir.



## CHAPITRE VIII.

### LE REFUS.

Pendant cette scène, Guy-Eder était demeuré sur son siège.

Impassible en apparence, il semblait déjà étranger à ce qui venait de se passer, seulement un sourire cruel se montrait sur ses lèvres et ses yeux brillaient d'un éclat terrible.

— Monsieur Du Granec, reprit-il, je ne redoute point vos menaces et vous crains encore moins personnellement. Je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de garder le silence et de ne pas oublier, à l'avenir, que je commande ici ! Du reste, n'ayant affaire qu'à votre père, je n'ai rien à démêler avec vous. En définitive, ajouta-t-il avec le ton de la plus exquise politesse, que voulez-vous de moi, monsieur le comte ?

— Je vous le répète, répondit le vieux

gentilhomme, je vous demande à rentrer en possession de mon château ; mais je m'explique : comme il vous appartient et que je suis forcé de subir vos lois, je vous prie de me fixer la somme que vous voudrez pour ce rachat. Demain elle vous sera versée. Vous n'ignorez pas que la fortune que je possède encore me met à même de vous satisfaire pleinement à ce sujet ?

— Si le Granec était un château ordinaire, vous pouvez être certain, monsieur le comte, que j'accepterais votre proposition avec plaisir ; d'abord, je m'empresserais de le faire par égard pour la vieille amitié qui unit nos familles, et puis aussi parce qu'avec la vie que je mène et avec les soldats que j'ai à ma solde, l'argent que vous m'offrez tomberait fort à propos dans ma caisse ; mais je suis forcé de vous refuser, car pour moi rien ne peut remplacer le Granec. Il ne m'était plus possible de tenir dans l'église de Saint-Trémeur que j'occupais à Carhaix. Vous voyez donc que, malheureusement, je ne puis vous satisfaire ; je garderai votre château et ne le rendrai à quelque prix que ce soit.

— Et si le duc de Mercœur vous obligeait à me le rendre , résisteriez-vous à ses ordres ?

Le duc serait impuissant dans une semblable affaire ; je ne lui dois rien, et n'ai d'ordres à recevoir de lui que quand ils ont rapport à la cause de la Ligue que nous servons ensemble.

— Et pourquoi donc alors, monsieur, faites-vous la guerre aux serviteurs de la Sainte-Union, et, au mépris des lois, vous emparez-vous de leurs biens ?

— Parce que je crois faire un meilleur usage de ces biens qu'eux-mêmes ; aussi, je vous le jure, si j'en prends possession, ce n'est que dans l'intérêt de la Ligue.

— Singulière raison pour faire passer et excuser vos attentats à la propriété.

— J'ajouterai, monsieur le comte, que vous n'êtes ligueur que de nom, et qu'à cet égard la noblesse et le clergé sont fixés sur votre compte (1). Pour moi, il est bien évident que vous n'avez pas d'opinion ar-

(1) Le comte de Pratmaria était en effet accusé d'une coupable indifférence, et de ne rien faire alors pour la Ligue.

rétée, et que le château du Granec, entre vos mains, ne pouvait pas profiter aux catholiques. En effet, pendant que vous l'occupiez, au lieu de nous être utile, vous êtes resté dans la plus coupable apathie ; conduite qui a fait dire que votre demeure avait servi plus d'une fois de retraite aux Huguenots et aux officiers du Roi.

En ce moment Du Granec était arrivé au comble de la fureur ; il fut sur le point de s'élançer sur la Fontenelle et de l'insulter encore plus violemment que la première fois ; mais son père, qui s'en aperçut, l'arrêta du regard et reprit avec dignité :

— Votre justification est bien triste et bien misérable, monsieur de La Fontenelle. Assurément, si votre frère, le baron de Beaumanoir, était présent, il en gémirait et s'indignerait en entendant à chaque instant l'injure et la calomnie sortir de votre bouche.

— Monsieur le comte, vous vous méprenez singulièrement sur mes intentions ; sachez que je n'insulte jamais au malheur ! Je ne fais que répéter les bruits qui courent. Partout on dit : « Le comte de Pratmaria, » qui veut se faire passer pour ligueur,

» n'est d'aucun parti ; lui-même s'en est  
» vanté hautement en diverses occasions. »

— Assez là - dessus , s'écria le comte piqué au vif ; j'ai pour moi ma conscience à opposer à toutes ces faussetés et ne dois compte de mes opinions à personne.

Pendant cette conversation, Du Granec regardait avec une attention pleine de tristesse cette vaste salle où il avait passé son enfance, et mille souvenirs lui revenaient en foule à l'esprit. Ses yeux, remplis de larmes et rougis par la colère, se portaient sur les portraits de ses ancêtres qui ornaient les lambris de l'appartement, et il frémissait d'indignation en pensant que désormais ce séjour allait être profané par la présence de La Fontenelle et de ses infâmes soldats. Ses souffrances étaient atroces, car il réfléchissait à son impuissance et il voyait devant lui son vieux père presque aux genoux de son spoliateur.

Malgré les relations d'amitié qui existaient depuis longtemps entre les Pratmaria et les Beaumanoir, cependant Du Granec connaissait fort peu La Fontenelle avec lequel il ne s'était rencontré que très-rarement. D'ail-

leurs, depuis les actes coupables du partisan, il eût rougi de lui presser la main en quelque lieu qu'il l'eût trouvé. Dans la rage qui l'animait, Du Granec aurait désiré pouvoir croiser le fer avec Guy-Eder et le punir de ses perfidies, en le frappant d'un coup mortel; mais après de mûres réflexions, il résolut de concentrer pour le moment sa fureur. Il tremblait pour la vie de son père qui, alors, était au pouvoir d'un homme capable de tous les crimes. En bon fils, il avait fait tous ses efforts pour empêcher le vieux gentilhomme d'aller trouver La Fontenelle; mais il n'avait pu le faire renoncer à ses projets.

Pendant ce temps, la nuit était venue, et déjà les lampes et les flambeaux avaient été allumés par les serviteurs. Tout-à-coup La Fontenelle se leva :

— Messieurs, dit-il, voici l'heure du souper; vous plairait-il de me faire l'honneur de vous asseoir à ma table, ou préférez-vous être servis dans votre appartement?

Le comte aurait bien désiré partir sur-le-champ, et ne pas rester davantage dans ce château dont l'aspect lui faisait tant de





mal; mais il était trop tard pour se mettre en route.

Non-seulement, de nuit, les chemins étaient presque impraticables autour du Granec, mais alors la pluie tombait par torrents, et il était fort dangereux de voyager, à cause des malfaiteurs et des soldats du maréchal d'Aumont qui remplissaient la campagne.

Le père et le fils furent donc forcés d'accepter un gîte dans leur ancien château et de remercier La Fontenelle de son invitation à souper.

— Puisque vous voulez bien nous offrir un logement pour cette nuit, dit le comte, permettez, monsieur, que dans la position où nous nous trouvons, mon fils et moi, à votre égard, nous prenions notre repas dans notre chambre.

— Là-dessus, comte, répondit Guy-Eder, je vous laisse libre d'agir à votre guise.

En prononçant ces paroles, il sortit après avoir ordonné à ses valets de conduire ses hôtes dans l'appartement qui leur avait été préparé.

Pratmaria et Du Granec, à cause de la grande agitation où ils étaient, ne dormirent

que très-peu; ils ne parvinrent à goûter quelque repos qu'aux approches du jour. Avant de se lever, le comte conseilla à son fils la modération.

— Crois-moi, mon fils, dissimule avec La Fontenelle et cesse à l'avenir de l'irriter par de nouvelles provocations, car il est à peu près certain qu'il ne nous rendra jamais notre château. Maintenant, quoiqu'il paraisse fort peu s'inquiéter de Mercœur, j'ai l'intention d'aller trouver ce duc, et, si je parviens à m'en faire écouter favorablement, j'espère rentrer en possession de mon manoir.

Du Granec approuva la résolution de son père et lui promit de suivre ses conseils.

Lorsqu'ils furent habillés, ils descendirent tous deux dans la cour, où ils trouvèrent La Fontenelle occupé à surveiller ses soldats, qui travaillaient à élever de nouveaux retranchements.

Celui-ci, en les apercevant, alla à leur rencontre avec courtoisie.

— Eh bien! mes chers hôtes, j'espère, leur dit-il, que vous avez bien reposé cette nuit?

— Parfaitement, monsieur, répondit le



comte, et en vous remerciant de votre hospitalité, nous allons prendre congé de vous et partir sur-le-champ.

— Oh ! s'écria Guy-Eder, je ne souffrirai pas, messieurs, que vous vous mettiez en route à jeun. Je vous prie donc de vouloir bien rester à déjeuner avec moi.

Cette invitation fut acceptée.

Le comte et son fils dissimulèrent pendant tout le repas, et il ne fut plus question du rachat du château.

La Fontenelle fut poli comme il savait l'être quand il le voulait, et sembla avoir oublié entièrement les conversations de la veille.

On se leva de table, et le nouveau châtelain ne voulut jamais laisser partir ses hôtes sans aller leur faire la conduite.

Il désira les accompagner jusqu'au bout de la grande avenue de hêtres, qui s'étendait devant le portail du Granec.

Le comte de Pratmaria, monté sur son cheval, s'entretenait avec La Fontenelle.

Quant à son fils, il ne disait rien ; il écoutait et regardait avec attention les sentinelles et les travailleurs dont l'allée qu'ils traversaient était remplie.

En ce moment, ils étaient arrivés au milieu de l'avenue.

En cet endroit, une grande quantité de cadavres étaient couchés sur le sol.

L'odeur de putréfaction qui s'exhalait de ces corps dont la campagne environnante était couverte était insupportable, et il était impossible de s'en approcher sans dégoût et sans horreur.

La plupart de ces malheureux paysans étaient tout à fait défigurés.

On voyait çà et là des membres, des ossements à moitié dévorés par les loups et les chiens, et l'on rencontrait à chaque pas des lambeaux hideux de chair humaine.

De tous côtés voltigeaient des troupes d'oiseaux de proie et de corbeaux qui venaient s'abattre sur ces corps morts déchiquetés.

A cette vue, le comte de Pratmaria fut saisi d'horreur, et s'adressant à La Fontenelle qui semblait regarder ce spectacle avec complaisance, il lui dit :

— Comment donc, monsieur de La Fontenelle, pouvez-vous supporter la puanteur de ces cadavres en pourriture?

— L'odeur des ennemis tués, monsieur le Comte, est pour moi douce et suave, répondit La Fontenelle avec une expression de cruauté difficile à décrire. Pas un de ces misérables ne sera enlevé du sol où il est couché, et tous les corps qui échapperont aux loups pourriront sur place. Il est nécessaire que les Communes se souviennent du siège de ce château !

Cette horrible réponse révolta le comte de Pratmaria ; il songea aussitôt aux paroles prononcées par Vitellius, après la bataille de Bédriac.

Sans attendre plus longtemps, le vieux gentilhomme, après avoir prié La Fontenelle de ne pas venir plus loin, et l'avoir salué, piqua des deux, suivi de son fils.

Au bout de quelques minutes de marche, le comte et Du Granec saisis de dégoût, détournèrent la tête ; ils virent le cadet des Beaumanoir se promenant sur ce champ funéraire, et paraissant se repaître avec plaisir de cet épouvantable spectacle.

Son visage exprimait la joie féroce d'une vengeance satisfaite.

## CHAPITRE IX.

---

### LE DUC DE MERCŒUR.

---

Pendant toute la fin de l'année 1593, La Fontenelle demeura au Granec, dont il fit sa principale demeure. Il exerça ses ravages sur presque toutes les Communes des environs et attaqua Châteauneuf, Châteaulin, Locrenan ; il n'en resta pas là, il étendit ses courses jusqu'à Vannes, Tréguier, Quintin, et se jeta sur Roscoff, qu'il pilla entièrement.

Après avoir ainsi ravagé le Haut-Pays, il ambitionnait un établissement dans la Basse-Cornouaille, pour en faire un port de mer ; mais ses projets furent heureusement découverts. Les habitants rompirent les ponts de la rivière de Châteaulin et firent garder tous les gués avec tant de vigilance, qu'il fût obligé de renoncer à ses desseins et de jeter ses vues sur d'autres lieux.

Par tous ces faits, il est facile de voir que la trêve était bien mal observée.

Mercœur seul, qui, depuis quelque temps, était resté dans l'inaction, semblait la respecter davantage. Retiré dans la ville de Nantes, il y avait créé une sorte de Parlement pour résister à celui qui existait à Rennes, lequel lui était tout-à-fait contraire.

Sur ces entrefaites, le maréchal d'Aumont reçut des lettres du roi, qui lui annonçaient que la guerre allait se rallumer, et que Mayenne avait refusé de se soumettre. Il lui était donc enjoint, à la fin de la trêve, de prendre ses mesures pour enlever à Mercœur toutes les places fortes qu'il possédait en Bretagne.

Le Béarnais était alors extrêmement irrité contre ce Duc qui, malgré son abjuration récente, refusait obstinément de le reconnaître. Rien n'avait pu vaincre son obstination, et plus tard, quand Paris et plusieurs autres villes firent leur soumission, Mercœur seul osa résister, disant pour justifier sa conduite, qu'il ne cesserait la guerre que lorsque le Pape approuverait l'abjuration du monarque.

Plein d'idées ambitieuses , le Duc , à l'expiration de la trêve, ayant appris que d'Aumont venait d'assiéger Morlaix, et que cette ville, manquant d'hommes et de vivres, était sur le point de succomber , se mit aussitôt en route, résolu d'en faire lever le siège.

Ses forces étaient assez imposantes. Il avait avec lui toute son infanterie française et cinq mille Espagnols commandés par Don Juan d'Aquila.

Mercœur comprit plus tard quelle faute il avait commise en appelant des étrangers à son secours et en leur donnant le Blavet pour lieu de résidence.

L'armée des Ligueurs prit le chemin de La Feuillée et du Huelgoat ; puis , passant par le Rellec, elle arriva sur une grande plaine aux environs de Morlaix, où elle campa. Mercœur rassembla alors ses capitaines et leur exposa son plan d'attaque. Tous y applaudirent et s'écrièrent qu'ils étaient prêts à mourir sur la brèche ; mais Don Juan d'Aquila, qui se défiait du Duc, répondit que ses soldats n'étaient pas disposés à donner tête baissée comme les



Français et les Bretons ; que lui et les siens n'allaient au combat que *piano* (1).

Ce fut en vain que Mercœur fit les plus grands efforts pour faire revenir le général Castillan à d'autres idées, jamais il ne put y réussir. Il vit avec douleur qu'il lui faudrait retourner sur ses pas et abandonner les Morlaisiens.

Les choses en étaient là, quand le comte de Pratmaria qui, en ce moment, se trouvait chez un de ses amis dont le château était situé dans les montagnes d'Arhès, résolut d'aller visiter Mercœur à son camp. Au bruit de la marche du Duc, il monta donc à cheval avec son fils, et avec les indications que lui donnèrent les paysans il découvrit facilement le lieu où était campée l'armée de la Ligue.

Heureusement lorsque le comte arriva, Mercœur n'avait pas rassemblé son conseil, et Don Juan ne s'était pas encore refusé à secourir Morlaix ; sans cela, le vieux gentilhomme eût été forcé de se retirer sans audience.

Les deux voyageurs se firent conduire

(1) Historique.

par les sentinelles jusque dans la tente du chef de la Ligue, où ce prince, assis devant une table, était occupé à dresser le plan d'attaque qu'il avait dessein de mettre à exécution contre le maréchal d'Aumont.

En voyant entrer ces deux étrangers, Mercœur sembla d'abord mécontent et vivement contrarié; mais aussitôt qu'il reconnut Pratmaria, son visage prit une expression de bienveillance et de courtoisie qui lui était naturelle, et charmé de revoir Du Granec, qu'il aimait beaucoup à cause de ses bons services, il se leva de son siège et alla au-devant du père et du fils, comme s'il eût reçu ses meilleurs amis ou ses égaux.

C'était un brave seigneur que Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, beau-frère d'Henri III et gouverneur de Bretagne. Tout était distingué chez lui, son costume comme ses manières. Quant aux traits de son visage, ils étaient mâles et majestueux, et avaient une grande ressemblance avec ceux du Béarnais.

Il portait les cheveux courts et la barbe en pointe avec de longues moustaches re-



troussées en croc, qui remontaient jusqu'aux pommettes de ses joues.

Son front était large et plein d'intelligence, ses yeux vifs et étincelants. Il avait la taille svelte et élevée ; mais il était robuste , quoique maigre de corps , et médiocrement large des épaules.

Ce prince, versé dans les sciences et dans la politique, joignait l'éloquence à toutes ces éminentes qualités. Peu d'hommes dans le danger étaient aussi intrépides que lui. Sa bienveillance et sa bonté ne s'étaient jamais démenties à l'égard de personne ; mais l'éclat de ses vertus était terni par une ambition démesurée.

A l'époque où nous trouvons Mercœur dans cette histoire , il pouvait être âgé d'environ trente-six ans.

Le comte de Pratmaria et son fils s'inclinèrent profondément devant le gouverneur de Bretagne.

— Quels motifs vous amènent vers moi, messieurs ? leur demanda Mercœur.

— Deux seulement, Monseigneur, répondit le Comte : d'abord, me trouvant pour le moment dans le château de l'un de mes

amis, situé dans les montagnes, j'aurais cru manquer à mes devoirs et au respect qui vous est dû, si je ne fusse venu jusqu'ici saluer Votre Altesse.

— Merci de votre aimable attention, Comte, interrompit le Duc ; mais voyons maintenant votre second motif.

— Le voici, Monseigneur, mais celui-là, je l'avoue, est un peu intéressé.

— N'importe, parlez avec confiance.

— Vous avez sans doute entendu raconter de quelle manière j'ai été dépouillé de mon château du Granec par Guy-Eder ?

— Oui, Comte, et cette nouvelle m'a profondément affligé !

— Eh bien ! Monseigneur, quelque temps après ce malheur, je suis allé trouver mon spoliateur ; je l'ai supplié de me rendre mon manoir, en lui offrant, pour son rachat, le prix qu'il voudrait bien me fixer. Je croyais que La Fontenelle, cupide comme il l'est, accepterait ma proposition ; mais tous mes efforts ont été inutiles ; il m'a répondu que, pour quelque prix qu'on lui offrît, jamais il ne céderait le Granec à personne.

— N'êtes-vous pas son parent, monsieur le Comte ?

— Non, Monseigneur, mais l'ami de sa famille depuis bien longtemps.

— Son refus ne m'étonne point ; c'est un diable incarné, capable de tout, inaccessible à la crainte et méconnaissant même jusqu'à mon autorité ! Depuis les plaintes qui m'ont été portées sur son compte aux Etats de Vannes, chaque jour, j'en reçois de nouvelles des Communes et des gentilshommes de la Cornouaille dont il pille et dévaste les propriétés sans relâche. La Bretagne entière retentit du bruit de ses cruautés et de ses brigandages, et telle est sa puissance, que personne ne peut arrêter les violences auxquelles il se livre. Croyez bien, Comte, que je déplore vivement qu'il se soit emparé du Granec : d'abord parce que cette place importante vous appartenait, et puis ensuite parce qu'à l'abri de ses murs et de ses fortifications il brave impunément les attaques de ses nombreux ennemis.

— Cependant, Monseigneur, ne pensez-vous pas qu'il céderait, si, vous présentant devant le Granec et le menaçant de votre colère, vous exigiez qu'à l'instant-même il vous remît les clés du château ?

— Lui, se dessaisir d'une place qui est si fort à sa convenance! Oh! non, je le connais, jamais il ne le fera..... il se rirait de mes menaces, prendrait mille détours et se laisserait assiéger plutôt que de me restituer votre domaine.

— Quoi! vous croyez que votre puissance et votre titre de chef de la Ligue ne réussiraient pas à ébranler son âme et qu'il serait assez audacieux pour oser vous résister?

— Si je n'étais pas certain d'échouer, soyez persuadé, comte de Pratmaria, que bientôt je serais aux portes du Granec; mais je connais La Fontenelle : il est artificieux, de la plus insigne mauvaise foi, et inébranlable dans ses résolutions : mon intervention dans cette affaire serait absolument inutile. Comme il vous l'a dit, il ne sortira de ce repaire que par la force des armes. D'ailleurs, malheureusement, je suis forcé de le ménager, car il a vaillamment soutenu ma cause au siège de Craon; et qui sait si je n'aurai pas encore besoin des secours de cet homme dont la puissance s'accroît chaque jour? A l'heure qu'il est, deux mille soldats marchent sous sa ban-

nière. Du reste, ma position devient de plus en plus critique depuis l'arrivée du maréchal d'Aumont et de Saint-Luc. Tous deux me pressent vigoureusement et font leurs efforts pour m'enlever une à une toutes mes places fortes. Je ne sais trop si je parviendrai à leur faire lever le siège de Morlaix qu'ils attaquent en ce moment. Vous voyez donc, Monsieur le Comte, que je suis contraint de ne point agir avec La Fontenelle comme je le désirerais.

— Je comprends parfaitement la situation difficile de Votre Altesse, et n'insiste pas davantage auprès d'elle.

— Ne désespérons pas, comte de Pratzmaria; plus tard, si les circonstances le permettent, croyez bien que je ne vous oublierai point et que je saurai reconnaître les services de votre fils.

En entendant ces paroles si flatteuses pour lui, Du Granec, qui était demeuré simple auditeur, salua le Duc profondément et le remercia de ses bontés pour lui. Il assura Mercœur que, dans ce moment, il regrettait de n'être pas dans ses rangs pour voler au secours de Morlaix; mais qu'il se

croyait obligé de rester près de son père, qui l'avait prié de ne pas le laisser seul après son malheur.

Le Duc approuva hautement la conduite de Du Granec, et lui dit encore mille choses flatteuses. Ensuite il serra affectueusement la main du comte de Pratmaria.

Celui-ci, après avoir salué Mercœur et l'avoir remercié de l'intérêt qu'il voulait bien lui porter, sortit de la tente et remonta à cheval.

Bientôt on vit le père et le fils partir au galop et se diriger vers les montagnes d'Arhès.

A peine s'étaient-ils éloignés que Mercœur assembla son Conseil.

Nous avons vu quelle fut la déception du prince en cette occasion, et de quelle manière sa proposition fut accueillie par Don Juan d'Aquila.

L'indignation de Mercœur fut telle, que, sur-le-champ, il donna ordre de lever le camp. Il prit avec ses soldats le chemin de Quimper, et le général espagnol se dirigea sur Quimperlé.



## CHAPITRE X.

---

### INCENDIE DU CHATEAU DU GRANEC.

---

Pendant la route, Mercœur, furieux de ce qui venait de lui arriver avec les Espagnols, et sans songer à la conversation qu'il avait eue avec le comte De Pratmaria, résolut de se venger sur le Granec, et d'y mettre le feu.

Ayant appris par plusieurs espions qu'il avait envoyés en avant, que, pour le moment, La Fontenelle en était absent, il fit aussitôt prendre la direction de ce château à ses troupes. Il réfléchit que s'il rendait le Granec au Comte, cette restitution, pourrait être dangereuse, car il était presque certain, ou que ce manoir serait repris par La Fontenelle, ou bien qu'il tomberait au pouvoir de d'Aumont.



Le Duc, prévoyant le mal que pourraient lui faire les Royaux s'ils parvenaient à se nicher dans cette place, ne balança pas à mettre ses desseins à exécution.

Ce jour-là, c'était De Romar qui y commandait en l'absence de son capitaine. Le lieutenant n'osa pas en refuser l'entrée au duc de Mercœur; il fit donner l'ordre de baisser le pont-levis sur-le-champ, car il était bien loin de s'attendre à quelque hostilité de la part du chef de la Ligue.

Pendant le dîner que De Romar offrit au prince, les soldats de celui-ci, armés de brandons, s'élançèrent dans l'intérieur des bâtiments, et, dans l'espace de moins d'une heure, le château était la proie des flammes. A cette vue, le lieutenant de La Fontenelle, au comble de l'étonnement et de l'exaspération, voulut arrêter l'incendie; mais il en fut empêché par Mercœur qui le fit prisonnier avec tous les siens.

La garnison du manoir ne se composait que de soixante hommes.

Le lendemain, le Granec fumait encore, quand le Duc, après avoir mis De Romar en liberté, se dirigea sur Quimper, qu'il ne fit

pour ainsi dire que traverser , et d'où il partit précipitamment à l'approche des troupes royales.

Peu de jours après , la ville de Morlaix privée des secours qu'elle attendait , fut forcée de capituler et de se rendre à d'Aumont.

Alors La Fontenelle, sachant quelle terreur son nom inspirait , avait cru pouvoir s'éloigner du Granec sans avoir aucune attaque à redouter de personne. A la tête d'une grande partie des siens, il avait marché sur Corlay, et s'en était emparé.

D'Aumont, en quittant Morlaix, s'était dirigé sur Quimper qui, après une vive résistance, lui ouvrit ses portes. Le maréchal s'avança ensuite vers Camaret. Là, les Espagnols, séparés de Mercœur, avaient bâti, sur le sommet d'un rocher dans la baie de Brest, un fort presque inexpugnable, et y avaient jeté quatre cents soldats, vieux débris des troupes de Flandre, commandés par don Praxède.

Malgré la difficulté de l'attaque, d'Aumont n'hésita pas un seul instant ; il se mit à canonner vigoureusement le fort.

Pendant six semaines que dura ce siège, la pluie tomba presque continuellement. Elle fut si abondante que les combattants furent presque toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture. Malgré la grande valeur des assiégés, le maréchal emporta d'assaut le fort de Crozon (1).

Presque tous les Espagnols y périrent.

Le capitaine français Romégou, qui fut cause de la prise du fort, mourut sur la brèche.

Au troisième assaut, le brave Praxède fut tué d'un boulet de canon.

D'Aumont voulant honorer également la bravoure de ces deux capitaines, ordonna qu'ils fussent enterrés dans l'intérieur de l'église de Brest.

Le siège de Crozon fut le plus glorieux et le plus terrible qui ait eu lieu en Bretagne sous la Ligue.

Le maréchal fit raser le fort, de manière à ce qu'il n'en existât aucune trace ; puis, après cette victoire, il retourna à Quimper

(1) Ce fort appelé Crozon, dans l'histoire, était situé à la pointe nord-ouest de Roscanvel. Ce siège eut lieu le 17 novembre 1594.

où une maladie pestilentielle décima une partie de son armée. Les Anglais, ses auxiliaires, eurent beaucoup à souffrir de ce fléau.

Pendant tout ceci, La Fontenelle était demeuré paisible possesseur de Corlay, où il s'était fortifié le mieux possible.

Quelques jours après l'incendie du Granec, comme il s'apprêtait à monter à cheval avec une cinquantaine des siens pour retourner vers ce château, il fut averti que les sentinelles venaient de découvrir une troupe de cavaliers paraissant se diriger à toute bride vers Corlay. A cette nouvelle, il donna des ordres pour qu'on se préparât à résister en cas d'attaque, car depuis quelque temps il n'était pas tranquille, il soupçonnait les Royaux d'avoir l'intention de l'assiéger. Mais bientôt tout s'éclaircit; la garnison du Granec fut reconnue.

A cette vue, il comprit sur-le-champ que l'ancienne demeure des Pratmaria n'était plus en son pouvoir, et que ses soldats en avaient été chassés, mais comment avait-il pu perdre cette place importante?

De Romar, dont il connaissait l'intrépi-

dité et la fidélité, était incapable d'avoir lâchement abandonné le Granec sans résistance, et cependant la garnison qui s'avancait paraissait être au grand complet, et aussi nombreuse qu'auparavant.

La Fontenelle ne pouvant se contenir plus longtemps, commanda d'abaisser le pont-levis, et aussitôt il s'élança au-devant de ses soldats. Il n'alla pas bien loin.

En ce moment même, De Romar arrivait devant les murs de Corlay.

— Que signifie tout-ceci? s'écria Guy-Eder d'une voix terrible.

— Notre retour ici, Monsieur La Fontenelle, répondit le lieutenant en descendant de cheval, veut dire que le château du Granec n'existe plus à cette heure, et qu'il a été incendié!

— Et vous, Monsieur, à qui j'en avais confié la garde, vous avez été assez lâche pour le souffrir?

— Il m'a été impossible d'empêcher ce malheur, et ma conscience de soldat ne me reproche rien!..

A cette réponse, la colère de La Fontenelle était arrivée à son comble. Tous ses

muscles et ses nerfs tremblaient de fureur ; ses yeux farouches lançaient des étincelles, et les soldats effrayés de l'expression de son regard, baissaient la tête, attendant que le lieutenant, en lui racontant les faits tels qu'ils s'étaient passés, parvînt à le calmer et à le rappeler à la raison.

— Ah ! vous n'avez pu empêcher qu'on ne brûlât mon bon château du Granec, s'écria La Fontenelle en saisissant De Romar au collet ; eh bien ! tout à-l'heure, messire, votre corps se balancera au sommet de la plus haute tour de Corlay... Je jure que votre cadavre y pourrira, et que votre squelette y demeurera tant que cette place sera en mon pouvoir, afin que l'on sache comment je punis les traîtres !

— Avant d'être pendu, repartit le lieutenant, en cherchant à se débarrasser de l'étreinte de La Fontenelle, vous me permettrez au moins de parler et de me justifier.

— Parle donc vite ! misérable, s'écria Guy-Eder, en le repoussant avec force.

— Eh bien ! répondit De Romar avec le plus grand sang froid : Mercoeur, en reve-



nant de Morlaix qu'il n'a pu secourir, m'a demandé l'entrée du Granec. Croyant qu'il était de mon devoir, en votre absence, de lui faire les honneurs de votre château, je lui en ai ouvert les portes ; mais, pendant que sans méfiance j'accueillais le Duc, ses soldats, par son ordre, mettaient le feu au manoir. En vain j'ai cherché à arrêter les progrès de l'incendie, mes efforts ont été inutiles ; j'ai été saisi et fait prisonnier avec tous mes gens. Voilà ma conduite, et si j'étais à recommencer, je n'agirais pas différemment encore. Ce n'est pas avec soixante hommes de garnison que je pouvais conjurer cet orage. Lorsque tout a été brûlé, Mercœur nous a mis en liberté, sans nous dire quel motif l'avait porté à un acte semblable. Maintenant, Monsieur de La Fontenelle, s'écria le lieutenant exaspéré en passant tout-à-coup du calme à l'indignation, je suis prêt, vous pouvez ordonner mon supplice, à moins cependant que vous ne consentiez à croiser le fer avec moi ! Parlez !... il faut enfin que vous appreniez que celui que vous appelez lâche et traître, sait mourir en gentilhomme !



— Pardon de ma violence, mon cher De Romar; mais pourquoi ne me disiez-vous pas de suite la vérité? Je ne puis qu'approuver votre conduite; en effet vous ne deviez point supposer que Merceœur emploierait la trahison à votre égard. Et voilà cependant l'homme pour lequel j'ai exposé ma vie et celle de mes soldats au siège de Craon! Mais qu'il prenne garde... je me vengerai de son ingratitude!

Après ces paroles, La Fontenelle tendit la main à De Romar qui la serra avec effusion.

— Allons, sans rancune, lieutenant, ajouta-t-il; à présent, ne songeons plus qu'à bien nous fortifier dans cette place qui est la résidence la plus sûre que nous possédions, car je crains qu'avant peu d'Aumont ne vienne nous y assiéger. Si malheureusement nous en sommes chassés, nous chercherons ailleurs, et loin de se laisser abattre, le baron de La Fontenelle lèvera la tête aussi haut que par le passé.

Quelques instants après, les deux ligueurs rentraient dans Corlay suivis de la garnison du Granec.

## CHAPITRE XI.

---

### CORLAY.

---

Depuis la prise du fort de Crozon, le maréchal d'Aumont était toujours demeuré à Quimper, afin de laisser reposer ses troupes; mais, au mois de Janvier 1595, il se mit en campagne après avoir nommé Kermoguer gouverneur de cette ville et avoir laissé dans ses murs une garnison composée de seize compagnies commandées par le capitaine Duprez.

En apprenant les ravages commis par La Fontenelle, il commanda à son lieutenant Montmartin de prendre les devants et d'aller investir Corlay, petite ville fortifiée située sur la route de Pontivy à Guingamp.

A peine Montmartin fut-il devant le château, qu'il somma les ligueurs de se rendre; mais La Fontenelle, voulant éloigner

l'orage, fit espérer à l'ennemi que son intention était bientôt de se soumettre au roi Henri IV. Cette promesse n'était qu'une ruse de sa part ; il voulait donner le temps aux Espagnols, qui n'étaient qu'à une petite distance de là, de venir à son secours. A cet effet, désirant les attirer à lui entièrement, il leur écrivit la conduite hostile de Mercœur au Granec, et leur fit savoir qu'il partageait leur mécontentement à son égard.

Montmartin marcha sur le bourg de Corlay, sans se laisser prendre aux belles paroles de Guy-Eder, et après l'avoir renfermé dans le château, il répandit le bruit que d'Aumont approchait.

Les choses en étaient là, quand un matin La Fontenelle fut informé que les Espagnols venaient d'arriver à Pontivy, et que leur intention était de faire lever le siège aux troupes royales.

Cette nouvelle ne surprit point le capitaine ligueur qui connaissait la haine des Castillans contre Mercœur. En réalité, ce n'était ni d'Aumont, ni ses soldats que redoutait La Fontenelle, mais bien l'artillerie que ce général pouvait traîner à sa suite.

En effet, Corlay, muni de fortes tours et parfaitement bien défendu de tous côtés, était capable de soutenir un long siège. Cependant, il ne se faisait pas illusion, il savait que le Maréchal, type du chevalier des temps héroïques, était un véritable homme de guerre qui, depuis son arrivée en Bretagne, n'avait marché que de succès en succès.

Il déplorait donc la venue d'un capitaine aussi habile, et regrettait le départ du prince de Dombes, qui ne s'occupait que de ses plaisirs, et avec lequel la guerre était si facile. Tout en comptant beaucoup sur les Espagnols, il craignait toutefois qu'ils ne pussent parvenir à opérer leur jonction avec lui, à cause des obstacles de tous genres que présentait la route qu'ils avaient à parcourir.

Le lendemain, d'Aumont en personne arrivait devant Corlay, et sommait La Fontenelle de se rendre.

Celui-ci, déconcerté de la venue soudaine du général en chef, et ne recevant aucune nouvelle de Pontivy, se vit forcé de prendre un parti définitif. Il fit répondre qu'il con-

sentait à capituler, mais à la condition qu'on lui ferait voir l'artillerie.

D'Aumont, n'en ayant point, fut d'abord assez embarrassé de cette réponse ; cependant, après réflexion, il avertit La Fontenelle qu'il acceptait sa proposition, et qu'il n'avait qu'à faire sortir de Corlay un des siens, pour qu'il fût possible de lui montrer le canon qui n'était pas très-éloigné.

Guy-Eder, malgré sa finesse habituelle, donnant dans le piège, fit sortir du château un gentilhomme que Montmartin conduisit à Guingamp, après avoir eu soin de l'enivrer. Là, il lui montra plusieurs mauvaises pièces sans affût et lui persuada qu'il y avait dans la ville beaucoup d'artillerie. De retour à Corlay, et parfaitement dégrisé, l'officier déclara que l'ennemi possédait douze pièces de siège en bon état.

Alors La Fontenelle, pensant que toute résistance serait inutile, promit d'abandonner la place, si on consentait à lui laisser la vie sauve à lui et à ses gens.

D'Aumont lui répondit que les assiégés sortiraient vies et bagues sauvées, et qu'il lui donnait une heure pour évacuer la forte-

resse. Le maréchal s'estimait fort heureux que les choses eussent tourné de cette manière, car il est bien certain que si les ligueurs avaient pu seulement tenir encore deux jours, les Espagnols les rejoignant, Corlay lui échappait. Il était extrêmement curieux de voir ce jeune aventurier, qu'il ne connaissait pas, et qu'il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer dans aucune affaire. Ensuite, il désirait aussi beaucoup avoir une entrevue avec lui, car, avant son départ de Paris, il s'était engagé avec son ami le général de Lavardin à faire tous ses efforts pour arracher Guy-Eder à sa vie de brigand.

A cette époque, à l'exemple de plusieurs généraux, le marquis de Lavardin avait fait sa soumission au Béarnais qui, en récompense, l'avait nommé gouverneur du Maine. Depuis longtemps Lavardin ne cessait de gémir de la coupable conduite de son cousin, et il avait promis au baron de Beaumanoir de parler à ce sujet à d'Aumont, pour que le maréchal, pendant son séjour en Bretagne, essayât de ramener La Fontenelle dans le parti du Roi.



Aussitôt que d'Aumont se fut emparé de Corlay, il songea à accomplir sa promesse.

L'heure assignée à Guy-Eder n'était pas encore achevée, qu'on le vit sortir de Corlay à la tête de sa garnison, composée de trois cents hommes parfaitement bien armés et équipés.

En ce moment le froid était extrêmement vif, et la neige qui tombait à gros flocons, blanchissait les armures étincelantes des soldats et s'attachait à leurs panaches de diverses couleurs. Le ciel était entièrement gris ; la nature avait un aspect de tristesse et de désolation. Un vent violent et glacé, en passant à travers les bouleaux et les chênes dénudés, faisait tomber la neige de tous côtés sur le sol. Toutes les tours et les toits du château disparaissaient sous un épais manteau d'albâtre qui les recouvrait, et des milliers de glaçons pendaient aux extrémités des créneaux, des machicoulis, ainsi qu'aux têtes de loups et de lions qui servaient de gargouilles. Une grande multitude de corbeaux et de corneilles tournoyant dans l'air volaient au-dessus de Corlay, faisant retentir les échos d'alentour de leurs cris sinistres.



## CHAPITRE XII.

---

### LE MARÉCHAL D'AUMONT.

---

Le Maréchal n'eut pas de peine à reconnaître le cadet des Beaumanoir à son costume élégant et à ses manières pleines de noblesse. Il fut étonné de sa jeunesse; mais, en connaisseur, il vit de suite que ce jeune homme était fait pour commander aux autres.

La Fontenelle, malgré l'échec qu'il venait d'essuyer, avait le regard fier et la tête haute, et, quoique vaincu, il semblait plutôt disposé à dicter des lois qu'à en recevoir. Monté sur son superbe cheval noir qu'il faisait piaffer avec beaucoup de grâce et d'élégance, il s'avancait, s'entretenant avec De Romar.

D'Aumont regarda avec surprise l'ordre et la discipline qui régnaient parmi ces

soudards de diverses nations, dont la tournure martiale était la même que celle des troupes du Roi.

En arrivant auprès de la tente du maréchal, La Fontenelle sembla chercher celui-ci du regard, et bien qu'il ne l'eût jamais vu, il le reconnut sur-le-champ. Il était d'ailleurs impossible de se tromper en cherchant le général en chef, au milieu de ses officiers, tant cet homme célèbre les effaçait tous par ses qualités physiques et morales.

Brave parmi les plus braves, d'Aumont était un des plus habiles capitaines de ce temps. Il avait montré sa valeur et ses talents militaires dans vingt batailles. Henri III, plein de reconnaissance pour ses éminents services, l'avait nommé maréchal de France. Après la mort de ce prince, d'Aumont s'attacha à la fortune du Béarnais, et fit des prodiges de valeur à Ivry. Le seul reproche qu'on pût lui faire, c'est que presque toujours il avait une grande rudesse dans le caractère, et que ses manières étaient souvent dures et impolies. A la Cour, on ne l'appelait jamais que le Franc-Gaulois. Malgré l'âge de soixante-treize ans

auquel il était parvenu , il était encore robuste, et avait la taille imposante et extrêmement droite. L'expression de la physionomie de ce vétérán était pleine de majesté, quoique très-sévère. Ses sourcils épais et grisonnants s'abaissaient sur des yeux remplis de vivacité. Sa tête vénérable était couverte d'un casque magnifique , sur le gorgerin duquel tombait une barbe courte et entièrement blanche. Le reste de son costume ne différait pas de celui des autres généraux de ce siècle.

Lorsque La Fontenelle fut arrivé près de d'Aumont, il donna ordre à De Romar de lui remettre les clés de Corlay.

Le lieutenant obéit sur-le-champ.

— Voici les clés de Corlay, Monsieur le Maréchal, s'écria La Fontenelle en faisant au vainqueur un salut plein de fierté ; nous vous les remettons avec un grand regret , mais devant la force et la puissance un soldat, malgré son courage, est souvent obligé de s'incliner.

— Et dans cette occasion , répondit sévèrement d'Aumont, vous avez agi avec sagesse, car si vous aviez essayé de me

résister, je canonuais Corlay, et je passais sa garnison au fil de l'épée pour le temps qu'elle m'eût fait perdre devant ses murailles.

— En un mot M. le Maréchal, vous eussiez rasé ce château comme le fort de Crozon.

— Vous l'avez dit, cependant j'aurais fait quelques exceptions; j'eusse été moins sévère à l'égard d'un jeune écervelé auquel je prends intérêt, bien que son odieuse conduite ne mérite aucune indulgence!

— Que voulez-vous dire, Maréchal?

— A ce propos, Monsieur, j'aurais à vous entretenir quelques instants dans ma tente, si vous le voulez bien?

La Fontenelle, ignorant les intentions de d'Aumont, pensa que peut-être cette entrevue pourrait lui être utile à quelque chose; aussi, après avoir fait signe à ses soldats de l'attendre, il suivit le Maréchal dans sa tente.

Celui-ci, après s'être assis près d'un grand brasier allumé, présenta un siège au partisan.

— Asseyez-vous là, Monsieur le détrousseur de passants, dit-il d'un ton sévère.

— Que signifient de semblables expressions ? s'écria Guy-Eder, stupéfait, en regardant fixement d'Aumont.

— Pour le moment, c'est le seul titre qui vous soit applicable, et vous ne méritez pas d'autre nom.

— J'en ai pourtant un, dit La Fontenelle courroucé : il est aussi noble que le vôtre, et vous n'eussiez pas dû ignorer que je m'appelais Beaumanoir, baron de La Fontenelle.

— Vous devriez rougir d'oser le prononcer.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît, Maréchal ?

— Ah ! vous ne craignez pas encore de me demander pourquoi, Monsieur le Baron, répondit d'Aumont avec mépris. Eh bien ! je vais vous le dire : parce que, par votre conduite de brigand, vous l'avez déshonoré ; parce que vous vous êtes montré plus scélérat que le dernier des criminels ; parce que vous ensanglantez chaque jour la Cornouaille par vos déplorables exploits de

voleur de grands chemins, et qu'enfin, malgré votre jeunesse, vous avez déjà la férocité du tigre et de l'hyène !

En entendant ces mots, La Fontenelle devint pâle de colère, et aussitôt il porta la main à son poignard, comme s'il avait dessein d'en frapper le général.

D'Aumont n'eut pas l'air de remarquer ce mouvement, il continua avec véhémence :

— Oui, vous avez déshonoré le nom des Beaumanoir par vos actes de bandit. Certes, il faut qu'on ait perdu toute pudeur quand, comme vous, on tient de ses ancêtres un sang noble et pur, et qu'on se laisse aller à ses détestables instincts. Si vous vous sentiez impuissant à vous réformer, il fallait au moins, pour l'honneur de la noblesse bretonne, aller exercer vos fureurs sur un sol étranger ; mais non, au lieu de vous expatrier, vous restez ici, et, sous prétexte que vous êtes ligueur, vous soutenez la religion catholique, vous commettez les crimes les plus horribles, et vous accablez de honte et de désespoir votre frère, le baron Amaury.

— Assez d'injures comme cela ! Maréchal,

s'écria La Fontenelle furieux, en se levant, et si je ne respectais votre âge, il y a longtemps que...

— Vous m'eussiez assassiné, n'est-ce pas? interrompit d'Aumont. En agissant ainsi vous vous seriez comporté comme vous avez toujours coutume de le faire. Mais, Mé-Dieu (1)! Monsieur le furieux, ajouta-t-il avec énergie, en frappant sur la garde de son épée, vous eussiez trouvé un homme peu disposé à se laisser égorger sans résistance. Sachez-le bien, Messire, malgré votre terrible réputation, vous ne m'effrayez pas plus que vos soldats, car dans ma longue carrière, j'ai eu des démêlés avec des gens tout aussi redoutables et aussi dangereux que vous pouvez l'être, et ils ne m'ont pas fait reculer d'une semelle.

— Monsieur le Maréchal, répliqua La Fontenelle, d'un ton moqueur en se rassoyant, on m'avait dit que vous étiez un général sage et habile, mais moi je trouve que vous êtes fou à lier.

— Misérable insolent! hurla d'Aumont

(1) Expression favorite du Maréchal.



hors de lui. Oubliez-vous qui vous êtes, et qui je suis ?

La voix du Maréchal en prononçant ces mots eut tellement d'éclat, que plusieurs de ses officiers entrèrent précipitamment dans la tente pour voir si leur capitaine n'avait pas besoin de secours, et si sa vie n'était pas en danger.

— Sortez, et laissez-moi ! leur dit le Maréchal.

— Quand ils furent sortis, La Fontenelle reprit avec une froideur glaciale :

— Monsieur d'Aumont, est-ce donc pour m'insulter que vous m'avez demandé une entrevue ? C'était assez d'humiliation pour moi de vous remettre les clés de Corlay, et je n'avais pas besoin, pour récompense de ma bonne foi et de ma loyauté militaire, que vous m'adressassiez les épithètes les plus outrageantes. A l'abri de ma vengeance et de ma colère, je vous croyais capable de plus de générosité.

— Laissez-là ce ton menaçant que vous prenez avec moi ; je le répète, je vous méprise trop pour vous craindre, et n'ai aucuns regrets de mes paroles.

— Eh bien ! je vous le demande encore, Maréchal, est-ce pour me jeter à la face votre mépris que vous avez voulu m'entretenir ? Si c'est pour cela, je vous répondrai que le baron de La Fontenelle ne se croit pas atteint par vos grossièretés ; qu'il les considère comme sorties d'un cerveau malade et affaibli par les années.

D'Aumont, quoique irrité de ces injures, résolut cependant de ne pas répondre à Guy-Eder comme il le méritait ; il pensa qu'en cette circonstance, lui-même avait été trop loin en obéissant à sa juste indignation.

---

## CHAPITRE XIII.

---

### LE MARÉCHAL D'AUMONT (suite).

---

— En insultant ma vieillesse, continua-t-il, vous vous êtes montré à moi tel qu'on vous avait dépeint; mais soyez bien certain que si je n'avais pas été ici le représentant du roi de France, je vous aurais fait voir, malgré mon âge, ce que pèse encore une épée dans la main d'un d'Aumont! Revenant au motif qui m'a fait vous demander cet entretien, je vous dirai que je suis chargé par mon ami le général Lavardin, votre cousin, de vous exposer tout l'odieux de votre conduite, et de vous supplier en son nom, et en celui de la famille Beaumanoir, de licencier vos soldats et de vous rendre à Paris. Là, après avoir fait votre soumission, vous implorerez la clémence du monarque.

— Je n'ai besoin du pardon de personne, monsieur le Maréchal ; veuillez à cet égard remercier mon cousin Lavardin d'avoir bien voulu songer à moi, et dites-lui, en même temps, que je n'ai pas plus l'envie de licencier ma compagnie, qu'il n'a le désir de se défaire de son gouvernement du Maine.

— Mé Dieu ! qu'allez-vous donc faire maintenant en ce pays ? Désormais la cause de la ligue est perdue en Bretagne, car l'abjuration du Béarnais lui a porté le dernier coup. Mercœur, malgré son entêtement et ses talents militaires, ne peut plus à l'avenir tenir bien longtemps. N'ayant plus rien à espérer de l'appui des Espagnols qu'il a fortement indisposés contre lui, il ne peut tarder à mettre bas les armes. Auriez-vous donc alors la prétention de le remplacer et de briguer comme lui la couronne de Duc de Bretagne ? Voudriez-vous encore vous mesurer contre moi ? Ah ! si ce sont là vos projets, renoncez-y, car vous ne trouveriez pas dans le vieux d'Aumont ces timides paysans qui s'enfuient au seul bruit de votre approche, mais vous rencontreriez

un soldat qui, dans la première affaire, abattrait votre orgueil comme il l'a fait aujourd'hui devant Corlay. Tenez, jeune homme, je veux oublier vos injures ; mais je vous le conseille, ne provoquez plus mon ressentiment, vous qui avez tant de motifs pour craindre ma colère ! . . . Au nom du marquis de Lavardin et de votre frère, rendez-moi votre épée, et à l'instant même je me charge d'obtenir votre pardon du roi mon maître. En le faisant, vous réparerez vos torts, et, vous le savez, pour un gentilhomme, il est toujours temps de s'amender et de reconnaître ses fautes.

— Merci, mille fois, de votre morale, Maréchal, s'écria La Fontenelle, après s'être levé en ricanant : je n'ai pas plus besoin de la grâce du roi que de votre appui ou de celui du duc de Mercœur. Peu m'importe que ce prince se soumette ; mon intention est de soutenir seul la Sainte Ligue en ce pays, et de combattre ses ennemis partout où je les rencontrerai. Je ne me soucie ni des avis ni des ordres de qui que ce soit ! Adieu ! monsieur le Maréchal, plus tard vous verrez si Mercœur m'est nécessaire pour agir !

En disant ces mots d'un ton moqueur,

La Fontenelle sortit de la tente, sans saluer d'Aumont.

Alors celui-ci, jetant un coup-d'œil rapide sur ses officiers qui se tenaient à la porte du pavillon, s'écria :

— Voyez-vous ce fier et effronté partisan ; eh bien ! je vous le dis, messieurs, quelque jour, ou il sera pendu, ou il sera rompu vif sur la roue en place de Grève !

Au moment où le Maréchal prononçait ces paroles, Guy-Eder montait à cheval. Ayant parfaitement entendu la prédiction du vieux général, il se tourna vers les siens et leur montrant d'Aumont, il s'écria à haute et intelligible voix :

— Voyez-vous ce maréchal, que l'on dit être un vieux sage, eh bien ! mes amis, ce n'est qu'un vieux fou !...

Sur ce, il partit au galop, suivi de ses soldats.

D'Aumont serra les dents, et laissa échapper un cri de fureur ; il fut sur le point d'ordonner à ses gens de charger la troupe de La Fontenelle ; mais il se remit bientôt et se rappela qu'il avait promis de le laisser partir sain et sauf avec ses armes et

bagages. Il aurait regardé comme indigne de lui de violer sa parole en manquant à la foi des traités. »

Après ces scènes de violence, le Maréchal prit possession du château de Corlay, où il fut rejoint par monsieur de Saint-Luc, son lieutenant, qui arrivait de Paris. Bientôt ces deux généraux s'éloignèrent de Corlay, après y avoir laissé une bonne garnison.

D'Aumont prit la route de Quimper où il avait laissé le capitaine Duprez avec quelques compagnies. Quant à Saint-Luc, il marcha sur Paimpol où était Norris, général des Anglais, lequel, plein de mécontentement, abandonna tout-à-coup la cause royale, et s'embarqua avec toutes ses troupes pour l'Angleterre. Peu de temps après le départ de cet allié, le maréchal d'Aumont mourut à la suite d'une blessure qu'il avait reçue au siège de Comper.

Lavardin fut nommé maréchal de France à sa place, et cette nomination causa beaucoup de chagrin à Saint-Luc, qui aspirait depuis longtemps à cette dignité. Cependant celui-ci resta pour le moment à la tête de l'armée du roi en Bretagne, mais avec des forces tout-à-fait insuffisantes.



De son côté, Mercœur, bien que hors d'état de continuer la guerre, refusait toujours de faire sa soumission. En vain, alors, sa sœur Louise, veuve de Henri III, essaya-t-elle de l'amener à un accommodement définitif avec le Béarnais, elle échoua complètement à Ancenis où elle s'était rendue pour cette affaire.

Pendant tous ces événements, Guy-Eder, continuant ses pillages et ses déprédations, s'était emparé du château de Créménec, près le Faouet. Une fois maître de cette forteresse, il se jeta sur la riche abbaye de Langonnet qu'il pilla entièrement.

On ne peut se figurer la joie qu'il ressentit en apprenant la mort de d'Aumont, car il voyait la Ligue débarrassée de l'un de ses plus terribles ennemis. Le soir même où il connut cette heureuse nouvelle, il commanda à son lieutenant De Romar, de disposer ses soldats pour qu'ils fussent prêts à partir dans quelques heures. Il avait juré de s'emparer de Douarnenez, gros bourg où commandait alors le capitaine Guengat.

Créménec n'était plus assez grand pour lui !

## CHAPITRE XIV.

---

### PRISE DE DOUARNENEZ.

---

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, La Fontenelle était déjà en vue de Douarnenez. Il avait pris par Locrenan, et, sans la moindre crainte de la garnison de Quimper, il avait eu l'audace de passer sous les murs de cette ville. Personne n'avait osé l'inquiéter dans sa marche.

On était à la fin du mois de mai. Le brouillard du matin commençait à disparaître. Le vent n'agitait que légèrement les arbres couverts de leurs jeunes feuilles si diversement nuancées. Cachés dans un épais feuillage, les oiseaux préludaient, par quelques gazouillements isolés, à leurs joyeux concerts. L'air était embaumé de parfums printaniers emportés par la brise aux primevères, aux violettes et aux autres fleurs

des champs. Le doux murmure des nombreux ruisseaux qui serpentaient à travers les prairies se perdait dans un vague lointain. Aucun autre bruit ne troublait encore la tranquillité des environs de Douar-nenez.

La nature présentait alors l'aspect qu'elle a si souvent dans notre sauvage Bretagne, elle offrait aux regards une de ces scènes majestueuses qui détourne des choses de ce monde et élève la pensée vers le ciel. Mais ce n'étaient pas là les impressions des féroces soudards de La Fontenelle ; ils étaient insensibles aux beautés du paysage qu'ils traversaient ; ils ne songeaient qu'au pillage et au butin qu'ils espéraient faire bientôt.

La troupe avançait toujours, traversant des champs couverts de landes, de fougères et de genêts à fleurs d'or. La plupart des petits sentiers par où elle passait étaient plantés de sureaux en fleurs, de noisetiers, de gracieux bouleaux et de chênes, dont les pousses encore toutes nouvelles avaient la même couleur qu'en automne.

Çà et là, sur le bord des fossés destinés

à servir de ligne de démarcation aux propriétaires, s'élevaient quelques pins rabougris, au pied desquels se balançaient d'élégantes digitales pourprées. Au milieu de cette sauvage végétation, on apercevait quelques pauvres chaumières entourées d'ifs funèbres, puis au loin, des collines à pic, des bruyères et de grands champs de trèfle.

En ce moment, La Fontenelle venait d'entrer dans le petit village de Ploaré, remarquable par sa jolie église bâtie au seizième siècle et par l'élévation de son élégant clocher à jour, percé de trèfles de granit.

De cette hauteur si pittoresque, il découvrit le bourg de Douarnenez, ses nombreux rochers et sa magnifique baie toute couverte de bateaux de pêcheurs. Puis il aperçut le village de Tréboul, bâti sur une petite colline, et les grèves de la côte avec leur sable si jaune, qu'il semble d'or aux rayons du soleil; enfin à l'horizon, les montagnes du Ménéhum.

C'était un beau spectacle que de voir ces rivages hérissés de rochers séculaires, affec-

tant les formes les plus bizarres, contre lesquels la mer s'acharne toujours sans relâche. Les uns pointus et saillants, semblables à de petits clochers ou à des menhirs, paraissaient vouloir se détacher des blocs énormes auxquels la nature les avait liés. Les autres vraiment gigantesques, dominant la plage, semblaient prêts à rouler sur les têtes de ceux qui passaient sur la grève.

A une petite distance, au pied des montagnes couvertes de landes, coulait la rivière de Pouldavid qui se jette dans la baie, et enfin, presque en face de Douarnenez, surgissait de la mer l'île Tristan, mamelon aride, nu et sauvage, si près du rivage, qu'à marée basse l'intervalle qui l'en sépare se trouve parfaitement à sec et qu'on peut s'y rendre sans bateau (1).

(1) L'île Tristan a environ 300 pieds de long et un quart de lieue de circuit. Aujourd'hui, on y remarque quelques maisons servant de magasins de sardines et plusieurs champs assez bien cultivés. On y voit encore un chemin tracé, planté d'arbres rabougris brûlés par le vent de la mer; mais on n'y découvre aucun vestige du fort de La Fontenelle qui fut rasé par ordre de Henri IV.

— Allons, mes amis, dit Guy-Eder à ses soldats quand il ne fut plus qu'à une portée de mousquet de Douarnenez, maintenant, je vous recommande surtout le silence. Evitez donc de faire le moindre bruit, car j'ai juré de surprendre le bourg avant le réveil de ses habitants. Nous verrons si, cette fois encore, le capitaine Guengat se sauvera en bateau, comme il le fit quand il voulut s'emparer de Douarnenez avec les soldats de monsieur de Sourdéac, gouverneur de Brest. Oh ! non... soyez-en persuadés, il ne s'échappera pas aujourd'hui.... je le surveillerai de trop près pour cela.... je veux l'emmener à Créménec et en tirer une forte rançon.

Ayant dit ces mots, il donna l'ordre à sa troupe de se remettre en marche. Quelques minutes après, il attaquait en même temps le bourg et l'île Tristan, et surprenait au lit Guengat, qui s'était logé dans cette dernière où il se croyait beaucoup plus en sûreté, parce qu'il pensait, qu'en cas de danger, Douarnenez serait attaqué le premier, et qu'alors il aurait le temps de se mettre en défense ou de se sauver par



mer. Mais, en cette circonstance, La Fontenelle agit avec tant de prudence et d'habileté que Guengat n'eut aucun avis de cette attaque.

Les habitants n'eurent pas le temps de faire aucune résistance, et Douarnenez fut livré au pillage. Le moment était favorable pour faire un grand butin, car il s'y trouvait alors plusieurs riches marchands et un grand nombre de nobles qui s'y étaient cachés avec leurs richesses. Le partisan les fit tous prisonniers, et, chargé de riches dépouilles, il prit avec eux le chemin de Créménec. Mais avant de partir, il eut soin d'examiner attentivement la situation avantageuse de l'île Tristan, résolu de revenir bientôt pour y fixer sa retraite définitive. Ensuite, guidé par la même audace, il osa repasser tout près des murs de Quimper. Cette fois encore, les commandants Kermoguer et Duprez ne cherchèrent nullement à l'arrêter dans sa marche.

Il faut le dire, dans cette occasion, tous deux montrèrent la plus coupable indolence, car ils devaient au moins chercher à s'opposer au passage de La Fontenelle. Il paraît



que ces deux officiers eurent peur, et que la présence du capitaine ligueur, dont la terrible réputation croissait de jour en jour, les effraya au point qu'ils n'osèrent tenter aucune sortie.

De Romar et la garnison de Créménec tressaillirent de joie en reconnaissant, du haut des tours, les prisonniers qui s'avançaient vers le château.

Aussitôt donc, le lieutenant, à la tête de quelques cavaliers, sortit pour aller au-devant de son capitaine.

Quand celui-ci fut entré dans Créménec avec son butin, il s'écria d'une voix tonnante et impitoyable :

— Allons, monsieur De Romar, vite en besogne, et exécutez à l'instant mes ordres ! Jetez-moi tous ces prisonniers dans les cachots, et laissez-les-y, jusqu'à ce qu'ils nous aient payé une riche rançon. Pas de pitié surtout... Les prisons et les cloaques ne manquent pas ici ; il faut qu'ils soient remplis de tous les gens cupides et avares qui refusent de racheter leur peau à cause de leur trop grand amour de l'or. Bientôt ils sauront ce qu'il en coûte d'être tombés

au pouvoir du baron de La Fontenelle ! . . .  
Oui, j'en fais le serment, s'ils ne m'ouvrent pas leurs bourses, s'ils ne sont pas rachetés par leurs familles ou par leurs amis, ils resteront en ce château, et, rongés de vermine, ils mourront en proie aux horreurs de la soif et de la faim !

A ces paroles, les captifs firent entendre des cris lamentables.

— De grâce ! pitié pour nous ! seigneur La Fontenelle, mettez-nous en liberté ; nous sommes gentilshommes comme vous, et nous vous donnons l'assurance qu'une fois chez nous, nous vous enverrons de riches rançons.

— Moi, vous lâcher, et vous mettre en liberté, Messires, leur cria Guy-Eder, oh ! ne l'espérez jamais ! il me faut votre argent de suite ; le cachot seul m'assure de vos nobles personnes... Quoi ! vous murmurez encore ? Allons, qu'on me saisisse ces brailards et ces poltrons, commanda-t-il à ses soldats qui paraissaient éprouver quelque hésitation à incarcérer ces malheureux. Pas de ménagements ! reprit-il d'un air féroce qui contrastait avec son air de jeunesse et

sa bonne mine. Bâtonnez ceux qui refuseront d'avancer et qui feront les récalcitrants.

A peine ces ordres barbares furent-ils donnés, qu'on entendit le bruit des portes qui se fermaient sur les captifs que les soldats poussaient de force dans les prisons. Au milieu de ces tristes scènes, on apercevait De Romar faisant exécuter les arrêts de son capitaine avec la dernière rigueur ! Cet officier, comme nous l'avons dit, était digne d'être le lieutenant de Guy-Eder. Il était au moins aussi cruel que lui, et malgré la bonne éducation qu'il avait reçue, c'était un rude soldat, très-expéditif et peu prodigue de paroles.

Au bout de quelques jours, un grand nombre de prisonniers se firent racheter par leurs familles. Mais ceux qui ne purent se procurer l'argent nécessaire à leur rachat que tardivement, sortirent de prison presque réduits à l'état de squelettes. Plusieurs d'entre eux, trop malades pour recouvrer la santé, ne tardèrent pas à succomber.

Enfin, après bien des maux de tous genres, Guengat, ayant payé une très-forte rançon, fut mis en liberté dans un pitoyable état de souffrances.

## CHAPITRE XV.

---

### LES COMMUNES.

---

Un mois à peine s'était écoulé depuis la prise de Douarnenez, quand La Fontenelle, gorgé de richesses, s'en fut à l'île Tristan, dans le but de s'y fortifier et d'y construire un fort inexpugnable.

Ses troupes commencèrent donc à démolir la plupart des maisons du bourg de Douarnenez, dans l'intention de faire servir ces matériaux à leurs constructions.

Ces travaux épouvantèrent les Communes des environs, qui comprirent parfaitement que, si La Fontenelle parvenait à se fortifier en ce lieu, c'en était fait de la tranquillité de la Cornouaille entière. Sans perdre de temps, elles s'empressèrent d'envoyer des députés à Kermoguer et à Duprez, pour

leur faire entrevoir la nécessité où l'on était de chasser au plus vite l'ennemi loin de ces parages. Mais ces officiers, toujours aussi aveugles, n'écoutèrent point les avis des paysans. Ils leur répondirent qu'ils n'entendaient aucunement se mêler de cette affaire ; que Guy-Eder, maître de l'île Tristan, n'était pas plus à craindre pour eux qu'auparavant ; que d'ailleurs ils pensaient que ce voisinage serait salutaire pour leurs soldats, en ce qu'il les empêcherait de tomber dans l'inaction et dans la paresse.

Les Communes, outrées de cette étrange réponse, prirent la résolution d'empêcher les fortifications de Douarnenez de s'élever ; elles brûlaient du désir d'attaquer prochainement La Fontenelle et de venger le massacre du Granec. Se rappelant avec rage cette désastreuse journée, elles s'en furent trouver le fils du Comte de Pratmaria, qui était alors au château du Laz, près Châteauneuf-du-Faou.

Ce jeune homme, qui ne pouvait pardonner à La Fontenelle son odieuse conduite envers sa famille, accepta avec joie l'honneur de les commander. Il leur dit qu'il les

remerciait beaucoup de leur offre, et qu'il était prêt à se mettre à leur tête lorsqu'elles le désireraient.

Le Comte de Pratmaria, en cette occasion, approuva la conduite de son fils; il déclara que si lui-même n'avait pas été aussi avancé en âge il eût été fier de soutenir la cause des Communes. Il conseilla surtout à Du Granec d'agir avec promptitude, et de marcher au plus vite sur Douarnenez, afin d'accabler Guy-Eder par le nombre avant qu'il eût le temps de se mettre en défense.

Du Granec se proposa de suivre les avis de son père et de précipiter son attaque le plus possible. La nouvelle de l'incendie de son château par les troupes de Mercœur avait beaucoup étonné le Comte de Pratmaria. Après la gracieuse réception que lui avait faite le Duc, il était loin de s'attendre à la destruction de son manoir. Il lui semblait que Mercœur, par son étrange façon d'agir, ne l'avait pas jugé plus digne de posséder le Granec que La Fontenelle, puisqu'il avait manqué à sa promesse envers lui.



En ce moment donc, comme on doit le penser, le père et le fils étaient gravement indisposés contre le chef de la Ligue, dont ils ne pouvaient s'expliquer la brutale conduite.

Pendant que ces événements avaient lieu, un soir que Guy-Eder, occupé à pousser activement les travaux de son fort, se livrait à de sinistres projets, il fut averti par plusieurs de ses soldats que les Communes commandées par Du Granec avaient le dessein de venir prochainement fondre sur lui, et qu'au nombre de deux mille hommes elles étaient réunies à Plogastel-Saint-Germain, bourg situé à deux lieues de Quimper.

En apprenant cette nouvelle, le plus grand étonnement se peignit sur les traits du partisan, et aussitôt il se retira à l'écart pour réfléchir à cette attaque inattendue.

— C'est vraiment incroyable ! se dit-il en se promenant plein d'agitation le long du rivage ; les Communes ont donc déjà oublié les dernières vengeances que j'ai exercées sur elles, qu'elles osent encore se lever contre moi ? Mais, cette fois, elles ignorent ce



que leur réserve ma colère ! si je puis atteindre ces misérables, je le jure, pas un n'échappera au fer de mes soldats !

Il comprenait qu'il avait tout à craindre de Du Granec, qui ne pourrait jamais lui pardonner la prise du château de ses pères. Tout en faisant ces réflexions, il murmurait d'épouvantables menaces, se promettant bien de ne point attendre que toute cette multitude vînt l'écraser à Douarnenez, mais d'aller au-devant d'elle et de l'attaquer à l'improviste.

---

## CHAPITRE XVI.

---

### LA PAYSANTAILLE A PLOGASTEL-SAINTE-GERMAIN.

---

Le lendemain, la Fontenelle se mit en route à la tête de quatre cents cavaliers bien équipés. Il laissa le reste de ses forces à Douarnenez, sous le commandement de son lieutenant De Romar, auquel il recommanda la plus grande vigilance.

Cette cavalerie, qui sortait de l'île Tristan avait un rude chemin à faire pour arriver à Plogastel-Saint-Germain. A la vérité, il n'y avait guère plus de quatre lieues en ligne directe pour atteindre ce bourg ; mais on pouvait dire, qu'en raison du mauvais état des routes, à peine tracées à cette époque, il y avait bien six lieues à franchir.

La Fontenelle n'ignorait pas quelles difficultés il éprouverait dans sa marche à tra-

vers un pays couvert de landes, entouré de fossés élevés, et d'obstacles de tous genres; mais, craignant une trop grande résistance de la part des paysans à cause de leur nombre, il n'avait point osé les attaquer avec de l'infanterie, car il espérait les surprendre dans la plaine où il les savait rassemblés.

C'était avec bien de la peine que les Ligueurs parvenaient à se frayer un passage à travers les terrains si diversement accidentés qu'ils rencontraient à chaque instant. Tantôt ils foulaient sous les pieds de leurs chevaux des champs cultivés, remplis de sarrasins en fleurs, de seigles et de froments touchant à leur maturité; tantôt il leur fallait traverser d'immenses garennes incultes et marécageuses toutes pleines de flaques d'eau profondes; puis, tout à coup, ils se trouvaient arrêtés par des genêts impénétrables ou par des ajoncs gigantesques. Alors ils étaient contraints de rebrousser chemin, et de chercher un passage plus facile, mais aussi beaucoup plus long pour eux.

Quelquefois ils s'enfonçaient dans les sen-

tiers recouverts d'arbres et si peu larges, qu'ils ne pouvaient y entrer qu'un à un, et encore leurs chevaux, ayant de la boue jusqu'au poitrail, ne parvenaient à sortir qu'avec bien de la peine de ces espèces de cloaques. En un mot, la contrée qu'ils parcouraient était en général montagneuse et peu cultivée.

Par moment, à droite et à gauche, on ne voyait que des taillis de chênes, de grandes collines plantées de prussiers, de bouleaux, et puis du milieu de toutes ces différentes teintes de feuillages, surgissaient de vieux rochers grisâtres de mille formes diverses. Plus loin, l'aspect du paysage changeait entièrement : c'étaient de riches prairies recouvertes de magnifiques pâturages, mais dénuées de troupeaux, comme si les habitants eussent été avertis du passage de La Fontenelle dans ces contrées.

Dans le lointain on apercevait une foule de manoirs perdus au milieu du feuillage, puis des sveltes et élégants clochers dentelés à jour, qui se découpaient sur l'horizon avec leurs aiguilles de granit.

Presque toutes les chaumières devant

lesquelles passait La Fontenelle étaient désertes ; il ne trouvait sur sa route que quelques vieilles femmes et quelques mendiants déguenillés fuyant à son approche.

Malgré les difficultés d'un pareil chemin, les quatre cents cavaliers, à force de patience et de courage, aperçurent enfin le clocher de Plogastel - Saint - Germain. A cette vue, La Fontenelle, plein de joie, leur recommanda de marcher toujours à couvert à travers les haies, en tâchant de faire le moins de bruit possible. Ils se trouvèrent bientôt dans un vallon large et creux coupé de ruisseaux, et tout près du lieu où étaient rassemblées les Communes.

Après avoir longé avec une grande précaution un sentier sinueux, qui serpentait au bas d'une vaste colline, ils arrivèrent devant Plogastel sans que les paysans eussent eu le moindre avis de leur marche.

Parvenu en cet endroit, le partisan descendit de cheval, et, masqué par le feuillage, il s'avança seul pour bien observer la position de ses ennemis. Il les aperçut alors réunis au milieu d'une grande bruyère située près du bourg. Ils paraissaient prêts

à partir pour le combat, car on voyait briller aux rayons du soleil les faux et les fourches dont la plupart d'entre eux étaient armés. Quoique à une grande distance, La Fontenelle entendait distinctement les clameurs de toute cette multitude dont il lui était difficile d'apprécier le nombre.

La plaine où ils étaient rassemblés était très-étendue et n'avait aucune éminence. Quelques pieds d'ajonc à fleurs jaunes s'élevaient sur ce plateau aride et brûlé, mais à une grande distance les uns des autres.

Guy-Eder, jugeant que la marche de sa cavalerie serait facile sur cette lande dénudée, se promet bien de ne pas différer son attaque. Il rejoignit aussitôt les siens et remonta à cheval.

En ce moment, bien qu'il ne fût pas encore midi, la chaleur était déjà excessive, et le soleil, en donnant presque à plomb sur la tête des soldats, faisait étinceler leurs casques et leurs cuirasses de mille feux chatoyants.

— Allons ! mes enfants, dit La Fontenelle à ses cavaliers, il faut se hâter de surprendre les Communes ! Que dix d'entre-



vous s'avancent dans la bruyère, et qu'en apercevant les paysans, ils feignent d'avoir peur et de prendre la fuite : je me charge du reste !

Sur-le-champ, cet ordre fut exécuté.

Qu'on juge de la surprise des paysans en voyant ces soldats, qu'ils croyaient du côté de l'île Tristan.

Leur capitaine Du Granec, qui était avec eux, fut aussi la dupe de cette ruse ; il pensa que c'étaient des maraudeurs sortis, suivant leur coutume, pour piller les manoirs et incendier les chaumières. Alors l'imprudent, sans songer que ces pillards pouvaient être suivis par d'autres, commanda de fondre sur eux et de les exterminer jusqu'au dernier.

Dès que les Ligueurs entendirent les cris formidables poussés par les Communes et qu'ils les virent s'avancer, ils simulèrent la peur et se mirent à reculer précipitamment jusque vers leurs compagnons qui, le sabre au poing, se montrant tout-à-coup à découvert, arrivaient pour les soutenir. A l'instant les quatre cents cavaliers, sortant de leur embuscade, se jetèrent sur les paysans étonnés d'une pareille surprise.



Du Granec s'aperçut trop tard du piège dans lequel il venait de tomber. Il vit qu'il n'avait d'autre chose à faire que de chercher à rétablir l'ordre dans ses rangs et de rallier ses hommes en colonnes serrées pour les opposer avec quelque avantage à l'impétuosité de la cavalerie. Mais il jugea combien il lui serait difficile de rassembler tous ces villageois débandés et sans aucune discipline. Il sentait aussi qu'il devait essayer de rassurer leurs esprits effrayés par l'apparition inattendue de La Fontenelle. Plein d'ardeur et de colère, il tomba donc comme la foudre au milieu des fuyards.

Du courage ! mes amis, leur cria-t-il en langue bretonne, du courage ! et n'allez pas ici vous laisser massacrer comme devant le château de mon père. Il faut qu'aujourd'hui, vous vous vengiez de l'horrible carnage que l'on a fait de vos parents et de vos frères ! C'est au tour de Guy-Eder et de ses infâmes soldats de rester étendus sans sépulture sur les terres de Plogastel !

Après avoir prononcé ces paroles qui, malheureusement, ne furent entendues que de quelques-uns des siens, tant la frayeur

de la foule était grande, Du Granec chercha à rallier autour de lui le plus de combattants possible et à les ranger en ordre de bataille.

Sa voix fut méconnue et ses efforts inutiles.

Presque toutes les communes des environs de Quimper, de Douarnenez, de Châteaulin, de Châteauneuf, de Pont-Croix et de Pont-Labbé étaient là réunies. Dans la lande de Plogastel, il pouvait bien alors y avoir deux mille combattants.

Tous, en général, étaient mal armés. Les uns avaient des sabres, des piques, des mousquets, des arquebuses et des pistolets en assez bon état ; mais les autres n'avaient aucune arme régulière, et s'étaient présentés avec un équipement tout-à-fait misérable. Ainsi, celui-ci avait une fourche, un croc ; celui-là, une hache d'armes toute rouillée.

Quelques-uns avaient des épées sans fourreaux, de longues perches armées de faux ou de faucilles, des pen-bas et des espèces de massues qu'ils s'étaient fabriquées eux-mêmes. Plusieurs de ces malheu-

reux n'avaient pour se défendre que des instruments aratoires.

C'était un bien étrange spectacle que de voir tous ces campagnards, devenus tout-à-coup soldats, et faisant de suprêmes efforts pour résister aux routiers aguerris de La Fontenelle.

Cette foule était à pied, à l'exception d'une douzaine; que l'on voyait sur des chevaux de labour. Ils formaient la garde particulière de Du Granec.

Tous ces paysans étaient parés de leurs costumes nationaux, si pittoresques et si variés en Bretagne, où ils changent et diffèrent toujours, malgré la proximité qui existe entre les paroisses.

Ils étaient beaux à voir ainsi dans la mêlée ces fils des anciens Celtes, avec leurs têtes mâles et chevelues, leurs corps trapus et leurs membres souples et nerveux. Revêtus de leurs nombreuses vestes symétriquement superposées, ils portaient le petit chapeau à cuve ronde, tout garni de velours et de chenilles de diverses couleurs; l'ample bragou-bras; les guêtres bretonnes, la ceinture de cuir ou de laine avec la large

boucle en cuivre. Les riches avaient des gilets, des camisoles, des *jupen* en drap fin et des souliers ornés de boucles d'argent. La plupart des pauvres étaient habillés de bure ou d'étoffes grossières.

---

## CHAPITRE XVII.

---

### DU GRANEC PRISONNIER.

---

On ne peut se figurer quelle confusion se mit parmi ces fils de l'Armorique, lorsqu'ils aperçurent tout-à-coup Guy-Eder apparaître à eux comme le génie du meurtre et de l'extermination.

En effet celui-ci, monté sur son fougueux cheval noir, qu'il faisait aller, venir et tournoyer avec une vitesse prestigieuse, était effrayant à voir ainsi se dresser devant leurs rangs, menaçant et impitoyable.

Quelques-uns des paysans échappés à la boucherie du Granec, qui se trouvaient à Plogastel, furent les premiers à prendre la fuite, et par leur exemple entraînérent après eux un grand nombre de leurs compagnons.

La Fontenelle eut alors un sourire de démon en voyant les efforts inutiles que faisait Du Granec pour retenir les fuyards et dissiper leur effroi. Le même sourire resta quelque temps à sa lèvre, puis, tout-à-coup son œil devint terrible et s'illumina. Tout son sang inonda son visage ; il se dressa sur ses étriers, serra convulsivement la poignée de son épée, et se précipita dans la mêlée, comme un tigre altéré de sang.

Malheur à ceux qui osèrent affronter ses coups ! La force du corps, le nombre des assaillants furent impuissants à arrêter sa main cruelle. C'est qu'il réunissait en lui tout ce qui peut rendre un soldat dangereux et invincible. Aussi adroit à manier une épée que les mignons du roi Henri III, il n'avait pas encore rencontré de maître dans l'escrime. Il joignait à cette adresse l'impétuosité de l'attaque, une vigueur peu commune, et cette fureur guerrière qui ne se calme ni devant les prières, ni devant les supplications.

— Tuez ! tuez sans pitié toute cette *Paysantaille*, s'écriait-il aux siens, de temps en temps.

— Allons, courage ! braves Cornouaillais, criait de son côté Du Granec aux paysans. Tenez bon contre ces brigands ; ce ne sont pas de semblables misérables qui doivent faire fuir les fiers enfants de la Bretagne !

Mais hélas ! toutes ses exhortations étaient inutiles. De toutes parts l'épouvante était si grande, qu'il voyait lui-même l'instant où, malgré son énergie, il allait être entraîné par cette multitude en désordre. Alors, dans son désespoir et dans son impuissance, il frémissait de fureur. Il sentait les artères de ses tempes battre avec une force extraordinaire, et une sueur froide lui parcourir tout le corps. C'est que son cœur était sur le point de défaillir, à la pensée du nouveau désastre qui allait désoler son pays. En vain Du Granec s'efforçait-il avec quelques hommes courageux de résister aux cavaliers, en essuyant leur choc de pied ferme, et en recommandant à ses gens de frapper les chevaux au poitrail, il ne pouvait venir à bout de démonter les Ligueurs.

A peine les paysans avaient-ils eu le temps de se mettre en défense, qu'ils étaient, pour la plupart, renversés et culbutés à



terre. Les autres tombaient sous le feu de la mousqueterie et des arquebusades.

Les cavaliers exaspérés de la résistance qu'ils rencontraient, poursuivaient les fuyards à travers la plaine, et s'élançaient comme la foudre sur ces pauvres villageois, dont ils se plaisaient à labourer, à coups d'épées, les poitrines nues et sans défense.

Tour à tour des cris de triomphe et de désespoir retentissaient dans cette vaste bruyère.

Endurcis dans les guerres de France et de Bretagne, les soldats de l'île Tristan n'avaient besoin ni des ordres, ni de l'exemple de leur chef pour s'exciter à la cruauté. Presque tous ces mercenaires, d'origine étrangère et à peu près sans patrie, ne se plaisaient que sur les champs de bataille, et partout où le sang coulait à grands flots.

La Fontenelle, au milieu de ces scènes de désolation, était, comme au Granec, le point de mire de tous les coups; mais chose étrange, les balles glissaient sur sa cuirasse comme s'il eût été invulnérable. Cependant, soudain un cri de joie se fit

entendre parmi les Communes : c'est que les paysans venaient d'apercevoir à terre l'effrayant panaché rouge qui ombrageait la tête de leur ennemi. Un moment, ils se persuadèrent que Guy-Eder avait été atteint, et qu'ils allaient le voir tomber de cheval mort ou blessé ; mais il n'en était rien, et leur joie fut de bien courte durée. Le partisan n'avait pas été touché ; seulement une arquebusade avait enlevé la longue plume qui se balançait au haut du cimier de son casque.

A une certaine distance de là, Du Granec continuait à faire des prodiges de valeur, en cherchant toujours à ramener les siens au combat. On peut le dire, jamais homme, dans cette journée, ne soutint mieux sa réputation et celle de son père, que le jeune capitaine des Communes, et personne plus que lui ne mérita le nom de brave et de vaillant soldat.

Mais que pouvait son héroïque vaillance avec cette multitude indisciplinée ?

Au milieu de cette boucherie et de ces cadavres ensanglantés, on apercevait La Fontenelle chargeant avec furie, et poussant des cris de rage quand quelques-uns des

fuyards parvenaient à lui échapper à la faveur des haies et des taillis.

Malgré l'effroi des paysans, les soldats rencontrèrent cependant parmi leurs adversaires des hommes terribles et dignes de leurs ancêtres, qui leur opposèrent une résistance opiniâtre et vendirent chèrement leur vie.

Guy-Eder voyant que le carnage allait finir faute de combattants, jeta alors un coup d'œil dans la plaine. Près d'une haie couverte d'épaisses broussailles, six cavaliers étaient acculés et semblaient se défendre en désespérés. A cette vue, soudain une pensée traversa son esprit ; il songea que cet homme qui résistait encore devait être Du Granec, et aussitôt il résolut de le sauver, à cause de l'amitié que lui portait le baron de Beaumanoir. Il s'avança donc avec une suite de soixante cavaliers.

— Allons, se dit-il, en poussant son cheval de ce côté, sauvons la vie à cet étourneau, bien qu'il ne le mérite guère ; mais je l'arracherai à la mort, en considération de tout le mal que j'ai fait au comte de Pratmaria, et de l'amitié qui existe entre nos familles.

En se parlant ainsi à lui-même, il venait d'arriver tout près des combattants.

C'était en effet Vincent Du Granec qui, avec quelques uns des siens, tenait en échec une douzaine de soldats.

— Bas les armes ! s'écria La Fontenelle en se précipitant sur eux, l'épée haute. M'entendez-vous, monsieur Du Granec ? ajouta-t-il d'une voix terrible. Voulez-vous donc aujourd'hui que votre corps serve de pâture aux loups et aux corbeaux ?

— Je veux mourir ici ! répartit le capitaine des Communes.

Mais à peine avait-il prononcé ces mots, que Guy-Eder s'élançant sur lui, fit voler son épée à terre.

— Oh ! par pitié, tuez moi ! . . s'écria Du Granec au désespoir de se voir désarmé et sans défense.

— Non, monsieur, dit La Fontenelle ; je vous fais grâce de la vie ainsi qu'aux hommes de votre escorte. Seulement, vous me suivrez avec eux à l'île Tristan ; une fois là, je verrai comment je dois agir à votre égard.

Pendant que Du Granec se tordait en des

convulsions de rage, il se sentit saisir tout-à-coup, et fortement garrotter. Les paysans qui composaient sa suite eurent le même sort.

Dans cet horrible massacre, quinze cents villageois couvrirent de leurs cadavres la lande de Plogastel. Cinq cents environ purent échapper à cet affreux carnage. La Fontenelle ne perdit qu'une trentaine de soldats. Après avoir donné l'ordre d'emmenner Du Granec, il ne voulut pas quitter le lieu du combat sans être fixé sur le nombre des morts qu'il fit compter devant lui.

Il y avait quelque chose de hideux et d'épouvantable de voir ce jeune homme avec sa brillante armure tout ensanglantée, fouler sous les pieds de son cheval les cadavres de ces malheureux paysans étendus dans cette vaste plaine, naguère intacte de toute rouge souillure, et maintenant inondée de sang humain.

La Fontenelle, après avoir eu soin de dépouiller les morts de tout ce qu'ils pouvaient avoir de précieux sur eux, jeta un coup-d'œil de satisfaction sur ce champ de bataille ; puis il commanda aux siens de

se mettre sur le champ en route pour Douarnenez. Il songeait avec joie en se retirant qu'il avait abattu à jamais l'orgueil des Communes, de manière à les empêcher de reprendre les armes. Il se voyait donc par la suite, souverain maître du pays et délivré du maréchal d'Aumont. Il était d'ailleurs bien décidé à ne tenir aucun compte des ordres et des avis de Mercœur.

Qui pourrait dire combien de torrents de larmes coulèrent le soir de ce massacre, quand la nouvelle de cette déroute parvint dans les chaumières et dans les familles de ceux qui avaient péri à Plogastel ?

Oh ! c'eût été un bien affligeant spectacle pour un cœur doué de quelque sensibilité que d'entendre les cris lamentables des pauvres mères qui ne devaient plus revoir leurs fils, et d'être témoin de l'horrible douleur qui s'empara en cette occasion des malheureuses femmes de la Cornouaille !

Celle-ci avait perdu son époux, celle-là son amant. Les unes pleuraient leur père, les autres leur frère. Et quel était le monstre qui avait commis tous ces meurtres ? quel

était le scélérat qui avait plongé toute la contrée dans le plus affreux désespoir ?

C'était Guy-Eder de Beaumanoir, le baron de La Fontenelle.

Ce nom détesté fut maudit dans toute la Cornouaille et voué pour toujours à l'exécration !..



## CHAPITRE XVIII.

---

### LE CAPITAINE DUPREZ.

---

Dès que La Fontenelle fut de retour à Douarnenez, il continua avec ardeur les fortifications de l'île Tristan, à laquelle il donna le nom d'île Guyon.

Il en fit en peu de temps une place si forte, qu'il n'était plus possible de s'en emparer que par la famine ou par la trahison. On ne pouvait y aborder que par un seul endroit parfaitement bien gardé, et presque toujours recouvert d'eau. De là, il lui était facile d'apercevoir l'ennemi à six cents pas.

Fier de posséder une semblable forteresse, il se mit à construire dans l'intérieur de l'île un grand nombre de maisons et à imposer des contributions de tous genres aux habitants des bourgs environnants.

Peu de jours après, il fit aussi mettre Du Granec en liberté. Il lui recommanda, en lui ouvrant les portes de sa prison, de ne plus à l'avenir se retrouver sur son passage.

— Faites en sorte, Monsieur, lui dit-il, d'avoir toujours à la mémoire la journée de Plogastel-Saint-Germain et ce qui s'en est suivi !...

Du Granec, ne respirant que la vengeance, s'éloigna sans rien répondre.

Quelques mois après ces événements, le capitaine Duprez se présenta devant l'île Tristan, à la tête de mille soldats. Sa présence n'étonna en rien La Fontenelle, qui, par les espions qu'il entretenait à Quimper, avait été informé de son arrivée. Duprez venait de Paris, où il avait failli être mis en jugement et condamné à la peine capitale, à cause de son apathie et de sa coupable conduite pendant la construction du fort de Guy-Eder ; mais, à la sollicitation de plusieurs de ses amis, le roi l'avait laissé retourner en Bretagne, à condition qu'il se ferait tuer devant Douarnenez ou qu'il s'en emparerait.

Comme il était facile de voir que l'inten-

tion de Duprez . était d'attaquer le fort à marée basse, La Fontenelle commanda à ses arquebusiers de le viser dès qu'il s'approcherait, et d'essayer de le tuer au commencement de l'action.

Dans la position avantageuse qu'il occupait, le partisan ne fit d'abord sortir que très-peu de monde. Cent vingt soldats lui suffirent pour recevoir l'ennemi. Alors, du haut de son fort, il se mit à examiner attentivement ce qui se passait sur la plage. En ce moment, la mer était haute, de sorte qu'il était impossible d'attaquer l'île par terre. Cependant il aperçut les troupes de Duprez qui descendaient sur le rivage, attendant que les eaux se fussent retirées.

Dès que les Royaux virent le passage entièrement à sec, ils s'y élancèrent, ayant le capitaine Duprez à leur tête.

A cette vue, Guy-Eder, prenant le commandement des soldats qui venaient de sortir du fort, demeura sur la grève à l'abri des grands rochers, pour voir comment ses ennemis allaient commencer l'attaque.

En cet instant, Duprez était admirable à

voir, monté sur son cheval de bataille. Il le faisait caracoler sur le sablon, et de là, la menace à la bouche, il provoquait les soldats de La Fontenelle. Sa voix tonnante se faisait entendre par-dessus tout et dominait le bruit des vagues qui venaient se briser contre les rochers. Tout en lui était martial, et un peintre, qui eût voulu reproduire le véritable type du vaillant soldat de cette époque, n'aurait eu qu'à le dessiner, ainsi campé, à la tête de sa garnison de Quimper.

C'eût été un beau sujet à représenter.

Certes, si l'artiste avait réussi à rendre avec vérité le tableau tel qu'il était, on aurait pu voir dans l'œil du brave capitaine qu'il n'éprouvait aucune crainte, et qu'il était résigné à mourir. Il lui tardait, en effet, de réparer ses torts. Duprez n'avait pu oublier les reproches du Roi. Le mépris que le Béarnais lui avait jeté à la face l'avait blessé mortellement, car son honneur avait été profondément atteint. C'était une souillure dont il brûlait de se laver publiquement en se vengeant sur Guy-Eder de l'affront que sa loyauté de soldat avait reçu.

Aussi, quand il venait à songer que, sans l'appui de puissants amis qu'il avait à la cour, sa vie eût fini au bout d'une corde, comme celle d'un assassin ou d'un vil scélérat, oh ! alors il sentait la rage lui venir au cœur, et il eût voulu déjà saisir La Fontenelle de sa propre main et le mener prisonnier à Quimper. Duprez n'avait commis qu'une seule faute : il avait été nonchalant et apathique, il avait imité le gouverneur Kermoguer ; mais jamais il ne se fût rendu coupable d'une lâcheté. Toute sa vie militaire était des plus honorables, et son nom jusque-là était demeuré pur et sans tache.

La Fontenelle voyant l'imprudent capitaine s'approcher aussi près du fort, commanda de faire feu sur lui.

Une décharge terrible se fit entendre. Le malheureux Duprez, frappé mortellement, tomba de cheval sur le sable.

A cette vue, une horrible clameur partit de l'île Tristan. C'étaient les Ligueurs qui, par un cri de joie, saluaient la chute de leur ennemi.

Les Royaux, entièrement découragés par la mort de leur chef, renoncèrent à attaquer

le fort. Ils commencèrent donc à opérer leur retraite vers Quimper, où ils arrivèrent le désespoir dans l'âme.

Toute la ville éprouva une grande douleur de la perte de Duprez, qui s'était attiré l'affection des habitants par sa courtoisie et ses vertus.

Guy-Eder poursuivit l'armée royale à une certaine distance; mais il ne réussit à lui faire que peu de mal. Dans cette escarmouche, il n'y eut qu'un petit nombre de soldats de tués de part et d'autre.

---

## CHAPITRE XIX.

---

### PENMARC'H.

---

Quelques jours après ces événements, La Fontenelle, enivré de ce succès, conçut le projet de s'emparer de Penmarc'h, ville riche, située à l'extrémité sud de la baie d'Audierne. Cette opulente cité formait alors une espèce de petite république, qui n'avait pas eu encore à souffrir les horreurs de la guerre. Elle s'était enrichie par le grand commerce de grains et de bestiaux qu'elle faisait avec la Galice et les Asturies. Penmarc'h s'occupait beaucoup de la pêche des harengs et des morues.

Une foule de riches armateurs, attirés par l'appât du gain, étaient venus s'y fixer. Mais la découverte de Terre-Neuve, faite en 1500, lui fit un tort considérable, en nuisant



puissamment à la prospérité de son commerce (1).

A l'époque où se passe cette histoire, Penmarc'h pouvait mettre sur pied environ trois mille arquebusiers, et comptait dix mille habitants. Ceux-ci, au milieu de la tranquillité dont ils jouissaient, n'avaient pas été sans concevoir de grandes inquiétudes au sujet des brigandages de La Fontenelle ; c'est pourquoi, dans la crainte d'une attaque de sa part, ils avaient fortifié l'église de Tréoultré et construit un fort à Kérity, qu'ils avaient entouré de solides retranchements.

C'était dans ces lieux métamorphosés en forteresses qu'ils s'étaient renfermés avec leurs richesses et leurs fortunes, se croyant à l'abri des tentatives du capitaine ligueur. Mais celui-ci, qui avait eu connaissance des lieux où ils avaient caché leurs objets les plus précieux, voulut faire un voyage à Penmarc'h, afin d'observer par lui-même l'état des fortifications et leurs

(1) Une effroyable tempête qui détruisit plus de cinq cents navires fut aussi une des causes de la décadence de cette ville.

autres moyens de défense. Il choisit pour cette visite le lendemain d'un célèbre *pardon*, où la foule se rendait presque en aussi grand nombre que le jour même de la fête patronale.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi, quand La Fontenelle arriva dans le cimetière qui entourait l'église de Tréoultré.

Le temps était magnifique et le ciel d'une grande pureté ; mais le vent, qui règne presque toujours dans ces parages, soufflait avec force. On entendait deux murmures bien distincts dont les sons se confondaient parfois ; l'un, qui était le bruit du vent faisant gémir les grands ifs dont était planté le cimetière ; l'autre, produit par le tumulte des vagues qui venaient se briser contre les roches sans nombre des grèves de Penmarc'h.

Non loin de l'église, sur un petit plateau à quelques pas du rivage, on avait élevé une vingtaine de tentes au sommet desquelles flottaient des pavillons de diverses couleurs. De grossières inscriptions, servant d'enseignes, indiquaient que dans ces caba-

rets improvisés on y trouvait à boire et à manger à des prix excessivement modiques.

Quoiqu'on fût au lendemain du pardon, cependant la foule était encore fort considérable à Penmarc'h. On y voyait, comme la veille, les gens des communes voisines, vêtus de leurs plus beaux habits de fête. On y remarquait principalement les paysans et les jeunes filles de Plobannalec, de Loc-Tudy, de Saint-Jean-Trolimon, de Treffiagat, de Plomeur et de Pont-l'Abbé, ainsi que ceux des bourgs encore beaucoup plus éloignés.

Rien de si pittoresque que tous ces costumes nationaux, aussi variés en Bretagne que les sites de ce pays.

Pour les hommes, on pouvait remarquer la diversité qui existait dans la forme du *jupen*, des *bragou-bras*, de la ceinture et des guêtres. Cependant, pour la plupart, ils portaient d'élégants jupen bleus, garnis d'une rangée serrée de boutons d'étain avec leurs trois ou quatre vestes sans manches et leurs pantalons larges et flottants. Sur leurs petits chapeaux à cuve ronde, brillaient plusieurs boucles d'argent, d'où s'é-

chappaient d'élégants cordonnets de différentes couleurs.

Il existait encore plus de coquetterie et d'originalité dans l'accoutrement des femmes et des jeunes filles.

Les unes, avec la large coiffe, le corset de velours noir, le tablier de soie aux couleurs changeantes, portaient des ceintures tissées d'argent, flottant presque à terre. A leur cou était suspendue une croix d'or. Les autres avaient la coiffe évasée. Celle-ci en avait une toute garnie de dentelles sur étoffe argentée ; celle-là portait la coiffe à barbes sur un éclatant serre-tête. Tous ces corsages étaient en velours ou en drap.

Sur les épaules de ces belles Bretonnes, tombaient la fraise plissée, le fichu de mousseline ou la collerette bleue en forme de papillon. Leurs nombreuses jupes superposées avec grâce se faisaient remarquer par les différentes couleurs des galons dont elles étaient bordées.

Mais au milieu de ces costumes, brillait, par-dessus tout, celui des jolies filles de Pont-l'Abbé.

Comme elles étaient belles à voir, ce jour-là, avec leurs figures espiègles et enfantines dont l'expression pleine de finesse n'appartient qu'à elles seules ! Certes, on les eût prises facilement pour de coquettes Helvétiennes avec leurs beaux cheveux relevés en chignon, et leur charmant bonnet de couleur, entouré de mentonnières blanches, au sommet duquel se dresse ce petit crochet si original, nommé *bigouden*. Leurs grâces naturelles étaient relevées par leurs élégants corsets en drap bleu clair, pleins de broderies, dont la coupe rappelle celle des vestes des Amazones. Et puis, rien de si éclatant que leurs larges manches retroussées, toutes galonnées en jaune et en rouge.

Ajoutez à cela leurs blanches chemises montantes et boutonnées jusqu'au menton ; leurs jupons courts, garnis de liserets étagés les uns sur les autres, ainsi que leurs ceintures si diversement bordées, et vous aurez le costume le plus bizarre et le plus étonnant qui se soit jamais vu en Bretagne.

Quant aux jeunes garçons de Pont-l'Abbé, qui donnaient le bras à ces jolies enfants, ils étaient reconnaissables à leurs vête-

ments courts, à leurs gilets frangés, tout garnis de lettres dorées, et à leurs pantalons d'une largeur démesurée.

Presque toutes ces naïves filles de la Cornouaille tenaient à la main le petit bâton blanc de voyage, tel que nous pouvons encore le remarquer dans les foires et les pardons de nos jours.

Rien n'a changé chez ce peuple primitif. Les costumes, le langage, la simplicité, les usages et les mœurs sont restés à peu près les mêmes. Les chaumières qu'habitent aujourd'hui les Bretons ne sont ni plus belles ni plus commodes qu'elles l'étaient à l'époque de la Ligue.

De tous côtés on entendait retentir des cris et des clameurs bruyantes. Partout ce n'étaient que mendiants implorant les passants de leurs voix lamentables ou étalant aux yeux de la foule leurs plaies et leurs dégoûtantes nudités. Puis, çà et là, principalement devant les cabarets, se tenaient des groupes de paysans causant tranquillement les bras croisés, semblant si indifférents et si étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux que rien n'était capable de les



déranger ou d'éveiller leur attention. Les voitures, les chevaux peuvent venir, ces gens semblent pétrifiés ; ils ne voient rien, n'entendent rien ! ... Singulière apathie, étrange préoccupation, comment vous expliquer ?

Ici, sous les grands chênes, c'était le son aigre et discordant du biniou, mêlé à celui de la bombarde, qui appelait les jeunes gens à la danse. Là, c'était le chant joyeux des marins de Penmarc'h dansant en rond, et répétant à tue-tête un joyeux refrain.

Tout près, à quelque distance de l'église, c'était la voix des marchands forains appelant vers leurs boutiques en plein vent les paysans qui, en ce moment, semblaient vouloir désertier leurs étalages pour se diriger vers les baraques des bateleurs dont on entendait alors le tambour et les instruments discordants.

Eh bien ! malgré sa rudesse et son apathie apparente, regardez ce Breton ; il vient d'entendre les bruits dont nous venons de parler, et aussitôt son œil s'anime, sa curiosité s'est éveillée. Voyez-le courir, s'élançer et s'empressez d'écartier la foule



pour écouter de plus près les lazzis du comique de la troupe nomade. Il s'inquiète peu des pieds qu'il écrase ou des badauds qu'il bouleverse dans sa brutale précipitation.

Que lui font les murmures et les cris dont il est la cause ? Il n'a qu'une unique ambition, qu'un seul désir, c'est de voir et d'entendre ! Enfin, il est heureux ; il est parvenu à arriver à la place qu'il convoitait, c'est-à-dire au premier rang.

Plus loin, c'étaient les applaudissements d'un groupe nombreux excitant de la voix et du geste deux terribles lutteurs qui venaient de se saisir, et qui, poitrine contre poitrine et tête contre tête, à l'image des béliers, cherchaient à se renverser sur le sol. Ces deux adversaires qui s'attaquaient ainsi avec tant de fureur n'engageaient pas là une de ces luttes que l'on voit si souvent en Bretagne à la fin de la moisson ou de quelque fête patronale, et où il ne s'agit que de montrer sa vigueur et son adresse ; ils s'étaient pris de dispute dans un cabaret où ils savouraient ensemble le *quin-ardent*, et aussitôt, la rage au cœur, ils étaient

sortis pour vider leur querelle en face de tous.

Qu'ils luttent, qu'ils se terrassent, qu'ils se frappent et se portent mille coups plus terribles les uns que les autres, pas un de ces spectateurs, qui les regardent avec leur sourire sauvage et leur air presque stupide, ne se dérangera pour séparer les combattants ! Il semblerait vraiment qu'il faut des blessures et du sang à ces rustiques enfants de la vieille Armorique !

Tels étaient les Bretons d'autrefois, tels sont encore ceux de nos jours !

A l'extrémité du plateau dont nous avons parlé, et où étaient dressées les tentes alors remplies de buveurs assis sur de vieux bancs boiteux et mal assujétis, on remarquait un grand nombre de paysans et d'habitants de Penmarc'h occupés à jouer aux quilles. C'est du côté de ce groupe bruyant que s'était dirigé La Fontenelle en entrant dans Penmarc'h.

Ce jour-là, le capitaine Ligneur, malgré sa ruse habituelle, avait commis une grande imprudence qui aurait pu lui être funeste : il ne s'était fait accompagner que d'une quinzaine de soldats.

— Hé ! oh là ! les enfants, s'écria-t-il en s'approchant des joueurs, et en leur frappant amicalement sur les épaules : voulez-vous bien me laisser faire une partie avec vous ? Je serais curieux de voir si je n'ai pas oublié ce joli jeu-là ?

Les villageois, voyant s'avancer vers eux un aussi beau seigneur, se découvrirent pour la plupart et s'écartèrent pour lui faire place. Mais Guy-Eder, s'apercevant qu'au lieu de répondre à sa demande ils semblaient tous interdits, reprit en riant et sur le ton de la plaisanterie :

— Allons, voyons, mes amis, répondez-moi, avez-vous peur ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je joue avec vous ? craignez-vous donc que je ne vous gagne ?

— Peur ! répondirent plusieurs habitants de Penmarc'h piqués au vif, ah ! bien oui... sachez donc, messire, que nous ne craignons personne aux quilles, et que tous ceux que vous voyez ici rassemblés sont les plus forts joueurs des environs.

— Donnez-moi donc la boule, s'écria La Fontenelle, et nous allons voir si je puis lutter avec vous.

En disant ces mots, il prit la boule qu'il lança avec une grande force contre les quilles qui furent toutes renversées, à l'exception d'une seule.

Les spectateurs applaudirent à ce coup d'adresse, qui accusait un joueur extrêmement exercé.

Pendant que la partie continuait, une rumeur se fit tout-à-coup parmi la foule. Le nom de Guy-Eder venait d'être prononcé, et aussitôt la nouvelle de l'arrivée du terrible capitaine se répandit dans tout le *pardon* de Penmarc'h.

La Fontenelle dit alors à ceux qui l'avaient reconnu, qu'il n'était venu que dans le but de les visiter en bon voisin et de se divertir avec eux. Mais, pendant qu'il empruntait le langage de l'amitié pour mieux les tromper, ses gens, dispersés en différents endroits, observaient avec soin la situation de l'église et du fort, ainsi que les moyens de défense des habitants.

---

## CHAPITRE XX.

---

### PENMARC'H ( Suite ).

---

L'arrivée du partisan causa un grand effroi dans la ville. Presque toutes les femmes et les jeunes filles étrangères à Penmarc'h prirent sur-le-champ le chemin de leurs villages, accompagnées de leurs parents et de leurs amis aussi effrayés qu'elles-mêmes. Les plus curieux, sachant que La Fontenelle n'avait avec lui qu'une très-faible escorte, restèrent et s'acheminèrent vers le jeu de quilles pour chercher à l'apercevoir.

En ce moment les danses et les jeux avaient cessé. Le biniou et la musette ne faisaient plus entendre leurs sons champêtres, et les matelots de Penmarc'h ne répétaient plus leurs joyeux refrains.

Ce silence n'était interrompu que par les cris et les vociférations des ivrognes qui étaient restés attablés sous les tentes, sans s'occuper aucunement de la venue du capitaine La Fontenelle.

Celui-ci, ayant perdu la partie de quilles, jeta sa bourse aux joueurs.

— Tenez, mes amis, leur dit-il, voilà pour boire à ma santé ! Décidément, je le vois, je ne suis pas de force à jouer à ce jeu-là avec vous.

— Merci, seigneur capitaine, répétèrent tous les paysans à la fois.

En prononçant ces mots, ils quittèrent le jeu, et entrèrent dans une des tentes où plusieurs soldats de l'île Tristan étaient occupés à boire. Ceux-ci, qui savaient leurs rôles, eurent la courtoisie de se ranger pour faire place aux nouveaux venus.

La Fontenelle resta dehors, l'œil au guet, examinant attentivement tout ce qui se passait. Mais tandis que la partie de quilles avait lieu, plusieurs bourgeois, suspectant ses intentions, firent part de leurs craintes à leurs amis, et après s'être entendus ensemble ils formèrent le projet de s'élancer



à l'improviste sur lui et sur ses gens et de les massacrer. Sur-le-champ ils se disposèrent à exécuter leur dessein ; mais en avançant, ayant remarqué que le jeu était désert , ils se mirent à chercher des yeux La Fontenelle qu'ils aperçurent non loin de la tente.

— Tenez, voici La Fontenelle, dit à ses compagnons un des échevins de Penmarc'h dont l'esprit était déjà troublé par la peur. Croyez-moi, mes amis, renonçons à notre entreprise; elle serait dangereuse maintenant à mettre à exécution. Il ne faut plus y songer, car nous sommes arrivés trop tard, et d'autres soldats, que nous ne voyons pas, sont sans doute en embuscade, prêts à voler au secours de leur chef.

Cet avis fut écouté et scrupuleusement observé.

La Fontenelle, à qui rien n'échappait, ne fut pas sans remarquer l'air embarrassé de cette troupe quand elle s'approcha pour le saluer ; mais, faisant mine de ne pas s'en apercevoir, il appela à haute voix ses gens qui, à cet appel, sortirent de la tente. Bientôt tous les Ligueurs furent à cheval,



et on les vit s'élançer avec leur capitaine vers Douarnenez, laissant les bourgeois tout étonnés de cette étrange visite.

Hélas ! les pauvres habitants de Penmarc'h n'en avaient pas fini avec La Fontenelle !

Quelques mois plus tard, ils le virent arriver sur leur territoire, à la tête d'une force imposante, et ils eurent la triste conviction que, cette fois, il venait en ennemi et dans l'intention de les attaquer. Aussitôt donc, saisis d'épouvante, ils se précipitèrent dans leurs forts, croyant y être à l'abri mieux que partout ailleurs.

Dans cette expédition, La Fontenelle s'était fait accompagner par De Romar, qu'il aimait à avoir avec lui dans ces sortes d'affaires, où la présence des hommes de bon conseil et de résolution est toujours si utile.

A quelques pas de l'église de Tréoultré, qui était couverte de retranchements ainsi que le cimetière, se tenaient les Ligueurs. A une certaine distance, leurs chefs étaient occupés à se concerter sur le plan d'attaque.

— Allons , lieutenant, dit La Fontenelle à De Romar en voyant les habitants prendre la fuite, il s'agit actuellement de trouver le moyen de faire sortir tous ces hommes de leurs forts sans avoir recours à la violence.

— Il faut leur tendre un piège, capitaine.

— C'est aussi mon avis ; mais quelle ruse emploierons-nous pour cela ?

— Voulez-vous bien écouter mon projet ?

— Parlez, De Romar.

— Eh bien ! capitaine, je pense que vous devez d'abord vous avancer seul, en ami, et leur demander un pourparler.

— Et puis, après ?

— S'ils vous l'accordent , vous leur direz qu'ils se méprennent sur vos intentions qui sont entièrement pacifiques ; que, comme la première fois, vous venez les visiter en bon voisin. Enfin, vous ferez en sorte de prolonger votre discours le plus longtemps possible, pour les amuser et détourner leur attention. S'ils sortent des forts, comme j'en ai l'espoir, pendant qu'ils seront occupés à entendre vos feintes propositions, moi, je commencerai l'attaque,

et me rendrai maître de leurs retranchements. Malheur alors aux habitants de Penmarc'h !...

A ces paroles, l'œil en feu de La Fontenelle brilla d'une joie diabolique.

— Ce plan d'attaque est parfait, monsieur De Romar, s'écria-t-il, et, je l'avoue, je n'aurais pas trouvé mieux. A l'instant même, je vais m'avancer à pied devant Tréoultré pour demander à parlementer.

Alors, ayant mis pied à terre, il s'empressa de faire des signes d'amitié à ceux qui étaient dans le clocher de l'église.

Ceux-ci lui ayant permis d'approcher plus près, il leur tint ce discours d'une voix forte et vibrante qui fut entendue de tous :

— « Pourquoi donc vous enfuyez-vous  
» à mon approche, quand, cette fois encore,  
» je viens vous voir en ami ? Auriez-vous  
» donc eu à vous plaindre de moi lors de  
» ma première visite ? Eh bien ! sachez-le,  
» aujourd'hui, mes intentions sont aussi  
» innocentes. Je veux être désormais votre  
» protecteur. Je ne suis venu ici que dans  
» le but de voir la côte, et de promener

» mes soldats. Ne vous effrayez pas de leur  
» nombre ; je ne me suis fait ainsi accom-  
» pagner que pour repousser les attaques  
» de la Paysantaille. »

Pendant que La Fontenelle prononçait cette harangue, les bourgeois de Penmarc'h, pleins de curiosité, quittèrent imprudemment leurs postes pour venir entendre les belles paroles qu'on leur débitait.

Lorsque De Romar les vit bien occupés à écouter le harangueur, il divisa sa troupe en deux corps, puis, avec l'un d'eux, il s'élança sur les retranchements établis dans le cimetière, et ordonna à l'autre de se précipiter dans l'église de Tréoultré.

La Fontenelle, qui épiait le moment favorable pour l'attaque, cessa son fallacieux discours, et alla sur-le-champ se mêler aux assaillants.

Dans un instant, la plupart de ceux qui avaient quitté leurs postes furent massacrés autour du cimetière, et il en fut fait un grand carnage.

Bientôt l'église de Tréoultré et son clocher furent envahis par De Romar et ses soldats. Alors on n'entendit plus dans ces murs

sacrés que les cris des Ligueurs furieux qui tuaient sans pitié tous ceux qui faisaient résistance. A ces effrayantes clameurs venaient se mêler les supplications des malheureux qui croyaient par leurs prières échapper à la férocité de leurs bourreaux. Dans ce jour, il n'y eut pas une seule pierre du saint lieu qui ne demeurât souillée de sang humain.

La Fontenelle et De Romar, comme toujours, se montrèrent impitoyables.

Ce fut près du grand autel qu'ils firent une horrible boucherie des habitants qui s'étaient presque tous réfugiés autour de la nef où ils avaient dressé leurs lits. Les soldats ne se retirèrent qu'après avoir versé des flots de sang, et laissé sur les dalles des monceaux de cadavres (1).

Après la prise de Tréoultré, La Fontenelle investit Kerity, qui était beaucoup moins considérable. Ce fort se rendit, à condition

(1) Le chanoine auteur de l'Histoire de la Ligue, dit qu'en cette occasion, il semblerait que Dieu ait voulu les punir ainsi, en permettant qu'ils fussent frappés sur le lieu même où ils avaient commis leurs irrévérences.

que ceux qui y étaient renfermés auraient la vie sauve.

Trois cents navires, qui se trouvaient en ce moment dans le port, servirent à embarquer le butin considérable qui fut fait dans cette expédition.

Guy-Eder emmena avec lui à l'île Tristan un grand nombre de prisonniers.

Jamais, depuis ce ravage, Penmarc'h ne put se relever de ses ruines ! On ne rencontre maintenant à la place de cette opulente cité, où l'on parle encore de la rue des Argentiers, de la Grand'Rue et de la rue des marchands, que des pierres éparses sur la plage et quelques maisons formant deux hameaux de peu d'importance : l'un appelé Penmarc'h, et l'autre Kerity. Les six églises qu'on y voit presque intactes de nos jours prouvent incontestablement la grandeur et l'importance de cette ville.

Aujourd'hui, le voyageur qui vient visiter la pointe de Penmarc'h, si redoutable aux marins, n'y verra qu'un amas de roches noires, offrant les formes les plus bizarres qui se prolongent jusqu'aux bornes de l'horizon, et sur ce plateau rocailleux, dans



une surface de près d'une lieue carrée, il n'entendra que la voix épouvantable de l'Océan, dont les vagues se brisent contre les nombreux écueils du rivage. Il lui semblera alors, au milieu de cette affreuse solitude, que le ciel et la mer se confondent, que la plaine de sable sur laquelle il marche tremble sous ses pas ; puis, en proie à une singulière hallucination, il voudra fuir, s'arracher à ce spectacle effrayant, comme s'il craignait d'être englouti par les flots pleins d'écume qui se dressent menaçants devant lui.

---



## CHAPITRE XXI.

---

### DU GRANEC EN LIBERTÉ.

---

En sortant de sa prison, Du Granec songea à aller rejoindre son père qu'il avait laissé, avant son départ pour Plogastel, à son château du Laz, où il s'éjournait alors habituellement.

Il était seul, car les paysans qui l'accompagnaient, quand il avait été forcé de se rendre, étaient encore en prison, faute d'argent pour payer leur rançon. Comme le farouche vainqueur en usant avec lui de clémence lui avait rendu son cheval et ses armes, Du Granec espérait avant la nuit pouvoir rejoindre le château paternel, qui n'était éloigné que de dix lieues de Douar-nenez.

C'était par une belle matinée de la fin du mois d'août que, la rage au cœur, il s'éloignait avec précipitation de l'île Tristan.

Quand il eut franchi la colline qui mène au bourg, et qu'il fut à quelques portées de mousquet du fort, il ne put s'empêcher d'arrêter un instant son cheval et d'attacher ses regards sur ce triste rocher jeté si bizarrement au milieu des flots. Il gémit en songeant que là, dans d'horribles cachots, étaient renfermés tant d'honnêtes gens, dont la plupart ne sortiraient peut-être que pour servir de pâture aux poissons de la baie. Pendant sa détention, il avait été témoin des traitements barbares que La Fontenelle exerçait sur les prisonniers, et depuis cette vue l'horreur que lui inspirait le partisan n'avait fait que s'accroître. Aussi, bien qu'il lui dût la vie, il lui semblait déjà être dégagé de toute reconnaissance envers lui. D'un œil plein d'irritation, Du Granec regardait cette île couverte de maisonnettes blanches, bâties des débris de Douarnenez, et il s'indignait en se rappelant la conduite déplorable de Kermoguer et de Duprez.

Oh ! comme alors il aurait désiré commander à quelques milliers de braves soldats , pour essayer d'expulser de leur repaire toute cette multitude de scélérats et d'aventuriers qui s'y étaient réunis !

Certes, bien qu'en homme de guerre , il eût eu le temps d'examiner attentivement la position inexpugnable du fort, cependant telle était sa haine contre le vainqueur de Plogastel, que s'il l'avait pu, il eût fait à l'instant même une tentative contre l'île Tristan.

Du Granec resta ainsi pendant quelque temps regardant la mer. En ce moment, les rayons du soleil, quoique affaiblis par un léger brouillard qui remplissait l'atmosphère, éclairaient les trois cents barques sur lesquelles avait été transporté l'immense butin fait à Penmarc'h. Elles se dressaient gracieuses et légères avec leurs petits pavillons et leurs banderolles de mille couleurs sur les flots tranquilles de la superbe baie de Douarnenez. Jamais la surface de cet immense bassin n'avait été aussi unie que ce jour-là. La brise était presque nulle ; seulement de temps en temps un goëland ou

une blanche mouette planant au-dessus de l'eau, s'y plongeait un instant, ou se contentait d'y tremper ses ailes.

C'était, en un mot, une scène de la plus complète solitude, dont le calme avait quelque chose de mélancolique et de solennel.

Rien de plus agreste et de plus pittoresque que ce joli golfe entouré de ses hautes collines couvertes de vieux chênes et de rochers grisâtres. Eh bien ! tout le charme de ce paysage maritime, qui eût vivement impressionné un admirateur des beautés de la nature, paraissait terne et lugubre aux yeux de Du Granec, car, pour lui, dont le cœur était profondément ulcéré par ses récents malheurs, il frémissait de rage en apercevant l'asile du scélérat qui l'avait dépouillé du château de ses pères.

Tout en gémissant de son impuissance, après avoir tourné bride il mit son cheval au grand trot, sans paraître prendre garde aux différents objets qui s'offraient à lui sur la route. Il avait peine à comprendre comment Kermoguer avait laissé La Fontenelle s'établir à Douarnenez.

— Que le courroux du ciel retombe sur le gouverneur de Quimper, répétait-il de temps en temps, car c'est lui qui doit être responsable de toutes les calamités qui frappent et frapperont les habitants de ce pays! Il a agi avec La Fontenelle comme s'il en avait peur, ou comme s'il eût été son ami et son allié. Mais peut-on croire à la peur, quand on sait que Kermoguer avait sous ses ordres seize compagnies commandées par Duprez?

A ces pensées, une formidable colère passait sur son front, et il s'indignait de l'indolence de ces deux officiers qui étaient restés inactifs sans songer aux terribles malheurs qui pourraient résulter de leur coupable apathie.

Le mal était fait, il n'était plus temps d'agir et de chasser le tigre de son antre. Et puis, Du Granec pensait à son père et aux inquiétudes qui avaient dû l'assaillir après le massacre de Plogastel. Sans doute que le vieillard le croyait mort et ignorait qu'échappé au carnage il avait été conduit à Douarnenez. Alors, ému jusqu'aux larmes par ces tristes souvenirs, il cher-

chait à presser l'allure de son cheval, afin d'arriver le plus promptement possible à son château, en dépit des obstacles que lui présentait à chaque moment le chemin qu'il suivait.

Quoiqu'absorbé dans toutes ses pensées, parfois cependant il ne pouvait s'empêcher de jeter les yeux sur le pays qu'il parcourait.

Plus il approchait de Châteauneuf et plus la campagne était aride.

Dans les environs des Montagnes Noires qu'il traversa, c'étaient des champs incultes dans lesquels croissaient à la fois la bruyère, la fougère et le genêt. A côté se déroulaient des tapis de mousse jaunâtre, plantés de rares ajones, puis des marais et des fondrières. Mais en s'éloignant de ces terrains sauvages, il arriva dans de vertes prairies arrosées par les eaux sinueuses de la rivière d'Aulne, dont les bords charmants sont couverts de noisetiers, de houx, de saules et de bouleaux.

Là, parvenu au haut d'une petite éminence, il se mit à considérer le paysage pittoresque qui s'étendait à ses pieds. Le



point de vue en était admirable , et le site, le plus enchanteur qu'on puisse imaginer. Une odeur parfumée et aromatique apportée par la brise embaumait l'atmosphère. On entendait dans toute la campagne le bourdonnement des insectes , le chant des cigales et mille autres bruits qui portent l'âme à la rêverie et à la méditation.

Bientôt Du Granec découvrit les bouquets touffus de la forêt du Laz , puis le château de son père, dont la noire silhouette découpait ses toits aigus sur l'horizon. Enfin, quelques heures avant la tombée de la nuit, il entra tout joyeux dans la cour de son manoir.

Qu'on juge de l'étonnement qu'éprouva son vieil intendant, qui le croyait mort ou au moins prisonnier, en revoyant son jeune maître.

Du Granec apprit de lui que le comte, son père , absent depuis quelques jours, était en ce moment à Beaumanoir-Eder.

L'intendant lui remit ensuite une lettre de son ami, le sieur de Treffilis, lieutenant du gouverneur de Brest. Cet officier lui mandait qu'il avait eu connaissance en



même temps et de la défaite des paysans à Plogastel et de sa sortie des cachots de Douarnenez. Après l'avoir félicité de son heureuse délivrance, Treffilis lui faisait savoir qu'une expédition se préparait à Brest contre La Fontenelle, et que Sourdéac devait aller sous peu de jours mettre le siège devant l'île Tristan. Il lui proposait donc de prendre part à cette entreprise, lui faisant entrevoir que ce serait une occasion de se venger du monstre qui avait refusé la sépulture à tant de cadavres. Treffilis, en terminant, l'avertissait de ne pas tarder à se rendre à Brest, d'où l'expédition partirait bientôt pour Douarnenez.

Après la lecture de cette lettre, la figure de Du Granec prit une expression de joie indicible, et ses yeux s'enflammèrent du feu de la vengeance.

— Si tu m'as fait grâce, La Fontenelle, pensa-t-il, n'attends de moi ni pitié, ni reconnaissance ! Et cette fois, dussé-je être pris et mourir dans tes affreux cachots, que je ne renoncerais jamais à suivre les braves officiers qui ont résolu de mettre un terme à tes horribles forfaits !

Et il se riait des menaces de son libérateur, car il comptait le plus tôt possible aller rejoindre Treffilis. Mais auparavant, il voulait voir son vieux père, pour le rassurer sur son sort ; puis, sans lui faire part du motif de son voyage, il partirait ensuite de Beaumanoir.

A cette époque, il faut le dire, depuis la conversion de Henri IV, presque tous les nobles ligueurs de Bretagne, à la nouvelle de l'abjuration du Roi, s'étaient empressés de se rallier et de se soumettre à lui. Pratomaria, son fils, le baron de Beaumanoir et une foule d'autres étaient de ce nombre.

Mercoeur seul et La Fontenelle soutenaient encore le parti de la Ligue, ou plutôt travaillaient pour eux-mêmes.

Presque tout le pays, à l'exception de quelques places, était alors sous l'obéissance du Béarnais.

---

## CHAPITRE XXII.

---

### DU GRANEC AU CHATEAU DE BEAUMANOIR.

---

Le lendemain, à la pointe du jour, Du Granec monté sur un cheval frais et vigoureux sortait du château du Laz, et s'acheminait vers Beaumanoir-Eder, où il n'arriva que le jour suivant, à cause du mauvais état des chemins, et parce que se trouvant dans un village qui n'était qu'à quelques lieues de sa destination, il aima mieux y rester passer la nuit, que de s'exposer seul à travers un pays peu sûr et dépourvu de routes tracées.

Il était dix heures du matin quand il traversa la superbe avenue qui menait au château du baron. Un grand calme régnait dans la nature. Le ciel était gris et chargé de nuages, et la campagne enve-

loppée d'un épais brouillard. De larges gouttes de pluie tombaient lourdement sur les feuilles des chênes séculaires sous lesquels il chevauchait.

En revoyant ces murs et ces tourelles, Du Granec songea de nouveau à la jeune personne qui avait occupé sa pensée pendant toute la route, à la charmante Clara. Souvent, mais à de longs intervalles, il était venu à Beaumanoir, et toujours il avait tressailli d'amour en se trouvant en présence de cette aimable fille.

Tout lui plaisait en elle. Il ne pouvait oublier sa noble physionomie, son bon cœur et sa belle conduite envers le baron, son parrain. Il sentait que c'était l'ange qu'il lui fallait pour l'aider à supporter les chagrins de cette vie, et qu'il serait fier et heureux d'en faire sa compagne.

Les abords du château étaient tellement tristes en ce moment, que Du Granec, en s'approchant de son enceinte, se demanda s'il était désert ou habité. Mais ce doute fut bientôt dissipé par la présence de deux personnages qui lui apparurent tout-à-coup. En effet, à peine était-il arrivé en face

de la porte principale , que le pont-levis s'abaissait. C'étaient le comte de Pratmaria et le baron Amaury qui , malgré le mauvais temps , venaient se promener quelques instants à l'abri des grands arbres de l'avenue.

Deux ans s'étaient écoulés depuis que nous avons introduit le lecteur à Beaumanoir-Eder. Le propriétaire de ce lieu était alors bien changé. Il semblait avoir veilli de dix ans ; ses cheveux avaient entièrement grisonné , et sa figure pâle et souffrante s'était couverte de rides profondes. En un mot , on eût dit que le digne gentilhomme relevait d'une maladie grave , ou que son corps affaissé sous quelque douleur physique , ne tarderait pas à arriver aux derniers degrés de l'épuisement. Et cependant, les douleurs du baron n'étaient que morales. Malgré le changement qui s'était opéré en lui , il n'était atteint d'aucune maladie ; son cœur seul souffrait ! . . . Un homme avait causé toutes les angoisses qui le torturaient : c'était La Fontenelle.

Depuis deux ans , comme nous l'avons dit , Beaumanoir n'avait pas revu son frère , bien que celui-ci ne fût pas resté sans lui

écrire quelquefois. Désirant calmer le ressentiment de son aîné, Guy-Eder, dans toutes ses lettres, avait cherché à atténuer sa coupable conduite en ne racontant jamais les faits comme ils s'étaient passés. Mais, malgré ses mensonges, que le baron eût été si heureux de croire, bientôt la vérité était connue, et il n'était pas possible au capitaine ligueur de cacher ses actes de barbarie. Certes, s'il n'eût fait que piller et mener la vie de partisan, comme tant d'autres, le baron se fût contenté de le déplorer et d'en gémir ; mais hélas ! chaque jour il rougissait de ses brigandages, qui déshonoraient à jamais le nom si pur des Beaumanoir (1).

Et cependant, malgré les atrocités de son frère, Amaury s'apercevait qu'il l'aimait encore, et qu'il ne pourrait lui retirer son affection. En apprenant le massacre des

(1) A cette époque de licence, un gentilhomme n'était pas déshonoré pour se livrer au pillage. Le comte de La Maignanc et plusieurs autres seigneurs commirent aussi, sous la Ligue, les plus coupables excès dans la Cornouaille.



Communes à Plogastel, il avait tremblé pour la vie de Du Granec.

Quelques jours après cette épouvantable affaire, il vit arriver chez lui le comte de Pratmaria. Cet infortuné père venait lui annoncer que son fils avait été emmené prisonnier à l'île Tristan après le combat, et, au nom de leur ancienne amitié, il le suppliait d'écrire sur-le-champ à La Fontenelle pour lui demander la grâce de son malheureux enfant. De plus, le vieillard prenait l'engagement de payer au vainqueur la rançon qu'il exigerait.

Le baron, malgré la répugnance qu'il éprouvait à entretenir des relations avec son frère, ne put résister aux larmes du comte, et aussitôt il s'empressa d'écrire une lettre pressante dans laquelle il conjurait Guy-Eder d'épargner Du Granec.

Si Beaumanoir avait souffert bien cruellement, de son côté le comte de Pratmaria avait aussi essuyé de grands malheurs, et sa vieillesse avait reçu de rudes atteintes. En effet, quelques mois avant la prise de son château il avait eu la douleur de perdre sa vertueuse compagne, la comtesse de



Pratmaria. Et maintenant c'était pour la vie de son fils qu'il tremblait ! Qu'on juge de son étonnement et de sa joie, quand, en sortant du château avec le baron, il aperçut tout-à-coup Du Granec devant lui. Un moment il douta de la réalité et se crut le jouet d'un songe ou d'une hallucination, mais enfin il vit que son bonheur était bien réel et que ses yeux ne l'avaient pas trompé.

A peine Du Granec était-il descendu de cheval que son père l'étreignait dans ses bras.

— Mon fils ! mon pauvre fils ! s'écria le comte en proie à la plus douce émotion, tu m'es donc rendu ! Oh ! merci, mon Dieu, ajouta-t-il en regardant le ciel, merci, car vous n'avez pas voulu encore m'enlever ce que j'ai de plus précieux sur la terre, et vous permettrez que mon enfant me ferme les yeux !

Du Granec, tout ému, s'étant dégagé des bras paternels, d'une main essuyait ses pleurs et de l'autre pressait avec effusion celle que lui offrait le baron de Beaumanoir.

La position de ces trois personnages avait quelque chose de cruel et de bien embarrassant. En effet, Amaury avait devant lui deux hommes qu'il chérissait, et ces amis qu'il aimait tant et auxquels il était disposé à rendre les plus grands services se trouvaient être les plus grands ennemis de La Fontenelle. Quant au comte et à son fils, ils étaient en présence de celui qu'ils estimaient le plus au monde, et ce gentilhomme était le frère de ce terrible partisan, que partout on appelait le brigand de la Cornouaille. Nécessairement la conversation qui devait suivre leur rencontre ne pouvait être qu'extrêmement pénible pour tous les trois, car il était presque impossible qu'elle ne roulât pas sur les événements qui venaient de se passer et qui les avaient réunis au château de Beaumanoir.

Amaury respira plus librement en voyant devant lui Du Granec échappé à la mort. Que serait devenu le sensible baron si on fût venu lui annoncer que le fils de son ami avait fini ses jours dans les tortures ou dans les supplices ?

— Oui, mon cher Beaumanoir, reprit le comte, tant que je vivrai, je ne cesserai de bénir le Seigneur de la grâce qu'il m'a faite aujourd'hui.... Et maintenant, quand j'y songe, je ne puis croire que j'aie été assez imprudent pour engager mon fils à se mettre à la tête des Communes.

Du Granec était sur le point de raconter à son père cet affreux massacre, et de faire éclater sa juste indignation contre son barbare vainqueur; mais soudain il réfléchit, et s'en abstint en considération du baron dont il plaignait et respectait les chagrins. Il répondit donc en peu de mots, avec beaucoup de calme :

— Après notre défaite, dit-il, fait prisonnier avec plusieurs de mes gens, j'ai été conduit à Douarnenez, où je ne suis resté heureusement que peu de jours. La Fontenelle, sans exiger aucune rançon, m'a mis en liberté.

— Eh bien ! merci aussi à celui qui m'a rendu mon fils, quels que soient ses torts, s'écria Pratmaria en regardant Amaury, car il l'a fait sans obéir à l'influence de personne et avant qu'il ait reçu votre lettre.

Le baron ne répondit rien. Il ne lui était pas plus permis en cette circonstance de parler de son frère et de ce qui se passait à l'île Tristan, que de lui donner des louanges, à cause de la clémence dont il avait usé envers Du Granec.

Tous trois comprirent parfaitement qu'un entretien serait alors trop pénible, et que par conséquent un pareil sujet de conversation était impossible.

En ce moment, la pluie ayant redoublé, le baron et ses deux amis s'empressèrent de rentrer au château de Beaumanoir.

---

## CHAPITRE XXIII.

---

### CLARA ET URSULE.

---

Au premier étage d'un appartement situé dans le principal corps d'édifice du château, était alors Clara de Loquevel. A ses côtés se tenait Ursule Mescoat sa vieille gouvernante. Toutes deux, assises dans l'embrasure d'une croisée qui donnait sur le jardin du manoir, s'occupaient à des travaux d'aiguilles en usage à cette époque.

Cette pièce était la chambre à coucher de Clara. Elle était tendue de tapisseries du temps de François I<sup>er</sup>. Son plafond extrêmement élevé laissait voir les poutres entièrement à découvert, mais les extrémités des solives étaient sculptées avec beaucoup

d'art. Les fenêtres étaient garnies de sombres vitraux colorés. Un vaste lit à colonnes torses, orné de rideaux de velours à fleurs, et couronné d'un immense ciel recouvert de damas cramoisi, se dressait au fond d'une alcôve profonde. Non loin on remarquait une antique toilette en ébène, munie de tous ses accessoires, et à quelque distance, un prie-Dieu. Autour de cette chambre étaient rangés des chaises et des fauteuils élégants, puis, à la muraille, on voyait suspendus à des clous dorés deux grands tableaux. L'un d'eux représentait la mort de Duguesclin sous les murs de Châteauneuf-de-Rendon ; l'autre, placé en face, était le portrait de Robert Eder, l'aïeul de La Fontenelle et d'Amaury. Au-dessous de cette peinture de famille, s'élevait une lourde cheminée toute chargée de bas-reliefs et décorée d'antiques candélabres.

Clara et sa gouvernante s'entretenaient des événements du jour. Elles parlaient de l'arrivée du comte de Pratmaria à Beaumanoir, et de l'inquiétude mortelle où il était sur le sort de son fils, depuis la défaite de Plogastel.

— Oui, Ursule, j'en suis sûre, disait Clara, La Fontenelle, malgré son caractère impitoyable, n'osera faire aucun mal à Du Granec ; il s'empressera de le mettre en liberté, et la lettre de mon parrain sera la cause de son salut.

— Je suis vraiment fâchée, mademoiselle, repartit Ursule, de ne pas partager votre avis sur l'issue de cette affaire ; d'abord je doute beaucoup que La Fontenelle ait égard à la lettre de son frère, puis je crains bien que cette missive n'arrive trop tard, c'est-à-dire quand tout sera fini !...

— Que veux-tu dire par là, Ursule ?

— Que le pauvre monsieur Du Granec sera pendu ou mort de faim dans les prisons de l'île Tristan, comme tant d'autres dont les cadavres ont été jetés dans la baie de Douarnenez !

En entendant ces affligeantes paroles, Clara sentit un frisson lui glacer tout le corps, et elle trembla que cet affreux malheur ne se réalisât. Au bout de quelques minutes, elle rompit le silence.

— Je te connais, Ursule, dit-elle, tu vois toujours tout en noir et tu sembles prendre



plaisir à anticiper sur les événements sans en connaître la fin... D'ailleurs, je n'ignore pas que pour toi Guy-Eder est un épouvantail et que sa vue t'effraie autant que le ferait un spectre ou un habitant de l'autre monde.

— Hélas ! oui, Clara, je suis forcée de l'avouer ; sa présence me cause le même dégoût que l'apparition d'un reptile venimeux, et malgré toutes les représentations que j'ai pu me faire à ce sujet, jamais je ne suis parvenue à vaincre mes répugnances.

— Pour mon compte, ma bonne Ursule, j'en ai gémi, et je crains même que La Fontenelle ne se venge un jour sur toi du mauvais accueil que tu lui fais toutes les fois qu'il nous rend visite.

— Que voulez-vous, mademoiselle, on n'est pas toujours maîtresse de cacher ses antipathies... et puis, je vous le demande, ne sont-elles pas justes ? Le frère du baron n'est-il pas un grand scélérat ? La Cornouaille entière tremble au nom de ce monstre abhorré... Elle pleure la mort de ses enfants demeurés sans sépulture dans les bruyères, et les ossements de ces mal-

heureux demandent vengeance ! Mais espérons en Dieu !. Un jour viendra où il expiera tous ses horribles forfaits ! Sa mort...

— Que dis-tu, malheureuse ? interrompit vivement Clara ; oses-tu bien appeler sur la tête du cadet des Beaumanoir la vengeance des hommes ?

— Oui, continua chaleureusement la gouvernante, malgré la reconnaissance que je dois au baron Amaury, je souhaite que son frère soit enfin arrêté dans la voie qu'il persiste à suivre. Ne voyons-nous pas chaque jour monsieur de Beaumanoir dépérir et s'affaïsser sous le poids de sa douleur ? Certes, à la vue de tous les maux qu'il souffre, on ne peut s'empêcher de former des vœux pour que Guy-Eder succombe au milieu de sa carrière criminelle, car s'il arrivait au but qu'il s'est proposé d'atteindre, il y aurait trop de sang répandu sur sa route... Après tout cela, voudriez-vous encore prendre sa défense ?

— Moi, le défendre, Ursule ; non, répliqua douloureusement Clara, je ne l'essaierai point... Malheureusement, depuis qu'il a quitté ce château, sa conduite a été chaque

jour plus cruelle et plus inexplicable. Parfois il me vient à l'idée que ce jeune homme si beau, et à l'apparence si trompeuse, est atteint d'une sorte d'aliénation mentale. Sans cette supposition, comment expliquer son horrible cruauté envers les Communes ? Selon moi, il n'y a qu'un insensé qui puisse défendre de rendre les derniers devoirs aux cadavres des malheureux réclamés par leurs familles... L'homme, dans son état de raison ordinaire, oublie après la mort les torts de son ennemi, et sa vengeance finit à ce moment suprême. Ce ne serait donc que par la folie qu'on pourrait expliquer la sauvage barbarie de La Fontenelle.

En disant ces mots, les traits de Clara exprimaient une souffrance bien évidente. En effet, malgré elle, au souvenir seul des crimes du partisan, qu'un moment elle avait cru aimer, elle s'était sentie comme effrayée de cet amour monstrueux, et elle ne pouvait s'empêcher d'en rougir intérieurement. Maintenant, elle repoussait loin d'elle ce sentiment, et n'avait plus pour Guy-Eder qu'une sorte de pitié. Elle ne désirait qu'une chose, c'était de voir Mercœur faire sa soumission au roi, parce qu'elle était persuadée que

La Fontenelle s'amenderait alors , et qu'il obtiendrait facilement son pardon , grâce à la puissante intercession de son cousin, le maréchal de Lavardin. Et puis, son cœur sensible et généreux se serrait et défaillait en songeant à Du Granec qui, peut-être à cette heure, n'existait plus ! Car pourquoi La Fontenelle , en cette circonstance , n'aurait-il pas été aussi implacable qu'il l'était toujours ?

Sur le point de faiblir et de chanceler sous le poids de semblables angoisses, elle se prenait à implorer le Seigneur. Elle lui demandait qu'il sauvât les jours de celui sur lequel elle avait reporté tout son amour. Dans son trouble, elle laissa un instant son ouvrage, puis se levant sans prendre garde à Ursule qui était entièrement occupée de sa couture , elle s'avança vers la fenêtre ouverte et jeta ses yeux suppliants vers le ciel. Quand elle eut terminé sa sainte et mentale prière, elle reporta ses regards sur le jardin pour voir si elle n'y apercevrait point le baron ou le comte, mais elle ne vit rien. Il était désert en ce moment. La pluie continuait de tomber en larges gouttes sur les feuilles des arbres.

## CHAPITRE XXIV.

---

### L'AGRÉABLE SURPRISE.

---

Au loin, au-delà des murs, à travers une échappée, les regards de Clara se fixèrent sur un des vastes étangs dont était entouré le château. Sa surface unie n'était alors troublée que par les gouttes d'eau qui tombaient de distance en distance. Entre les grands roseaux dont il était couvert, on apercevait les têtes des poules d'eau et de plusieurs canards domestiques. Plus loin, on distinguait deux cygnes majestueux sortant du milieu de blancs nénufars et sillonnant gracieusement l'onde en tout sens. Une brise légère passait à travers les plantes aquatiques et faisait à peine incliner les corolles des fleurs de la grande prairie bai-

gnée par l'étang. Des saules touffus penchés sur ces eaux y laissaient tomber leurs branches flexibles, dont les ombres vertes et transparentes étaient mal réfléchies à cause de l'obscurité du ciel.

Le site que Clara examinait ainsi était sombre et mélancolique, et la campagne d'alentour où l'on n'apercevait que quelques animaux occupés à paître, paraissait absolument déserte. Il n'y avait aucune apparence que le soleil pût percer de ses rayons le brouillard noir qui enveloppait l'atmosphère. En un mot, c'était une de ces matinées pluvieuses comme il y en a si fréquemment pendant l'été dans notre Bretagne; un de ces jours où l'on espère voir briller l'astre lumineux, mais où votre espoir est déçu, car le temps reste constamment chargé de vapeurs, et les nuages saturés d'humidité continuent de verser leurs ondées sur la terre.

Tout-à-coup, Clara fut arrachée à sa poétique contemplation par le bruit que fit le pont-levis en se baissant. Elle se précipita aussitôt vers un des appartements qui donnaient sur la cour, et elle aperçut trois



personnages entrant en ce moment dans le château. Elle n'eut pas de peine à reconnaître son parrain et le comte de Pratmaria, mais pour le troisième, qui avait le dos tourné, et qui adressait la parole à l'un des domestiques, elle ne devina point Du Granec dans cet étranger, dont la tête était couverte d'un feutre conique ombragé d'une plume de couleur éclatante. Un instant elle pensa que ce pouvait être La Fontenelle ; mais après une légère inspection elle vit que le nouveau venu n'avait rien, ni dans la pose, ni dans les manières, du terrible partisan.

Il faut renoncer à décrire quelle fut l'émotion de Clara quand Du Granec, venant à se retourner, s'offrit subitement à ses regards. Dans sa joie, elle regagna sur-le-champ sa chambre où Ursule, tout entière à son travail, semblait étrangère à ce qui se passait au dehors.

Cependant, la vieille gouvernante, en voyant Clara entrer aussi brusquement, leva la tête, sans doute dans l'intention de la questionner, mais celle-ci ne lui en donna pas le temps.



— Monsieur Du Granec est sauvé ! s'écria-t-elle ; à l'instant je viens de l'apercevoir dans la cour du château.

— Que dites-vous donc là , Clara , en êtes-vous bien certaine ?

— Comment , Ursule , douterais-tu de mes paroles ?

— Le Seigneur aura eu pitié de lui et de son vieux père !

— Et La Fontenelle aussi, Ursule.

— Eh bien ! mademoiselle, si Guy-Eder lui a fait grâce, c'est qu'il y a été forcé par quelque puissant motif que nous ne pouvons connaître. Soyez-en bien sûre, ce n'est de sa part, ni par bonté, ni par générosité que monsieur Du Granec a été mis en liberté.

— Enfin , que nous importe ! le voilà sauvé... et son arrivée ici est un grand bonheur pour son père et pour le baron, puisque dès aujourd'hui leurs mortelles inquiétudes vont cesser. Désormais, ils ne trembleront plus sur son sort. Malgré la haine implacable que tu as vouée à La Fontenelle, je suis persuadée que celui-ci a reçu la lettre de son frère, et l'a prise en considération.

— Mais, qui nous dit que le prisonnier ne s'est pas enfui de Douarnenez ?

— Pourquoi cette supposition, Ursule ?

— Parce que, vous le savez, je ne crois pas aux actes de clémence de La Fontenelle.

— Certes, Ursule, je suis loin de vouloir le défendre ; mais, d'après ce qui s'est passé, il est facile, en réfléchissant un peu, de voir qu'il n'a jamais eu la pensée de faire mourir Du Granec ; car, s'il en avait eu l'intention, n'aurait-il pas sur-le-champ ordonné son supplice lorsqu'il le fit prisonnier à Plogastel ? Il n'avait donc pas besoin de le conduire à l'île Tristan, s'il avait voulu s'en débarrasser.

— Tenez, Clara, laissons cela, car nous ne parviendrions pas à nous entendre... Un peu de patience ; tout-à-l'heure nous apprendrons la vérité. Mais, puisque monsieur Du Granec est de retour, parlons de lui seulement, mademoiselle ; celui-là au moins est un brave gentilhomme, un cœur franc et loyal, un chevalier breton dans la force du terme. Jamais ce jeune homme ne déshonorera le nom qu'il porte ; en un mot,

c'est un cavalier accompli, né pour faire le bonheur d'une jeune fille, et digne en tout point de lier son sort au vôtre.

— Y penses-tu bien, Ursule ? dit Clara en rougissant.

— Et pourquoi n'épouseriez-vous pas Du Granec ? n'avez vous pas été élevée avec lui et n'êtes-vous pas d'aussi illustre maison que la sienne ? Votre père n'était-il pas aussi vaillant capitaine que le comte de Pratmaria, et votre grande fortune ne vous donne-t-elle pas le droit de prétendre à ce parti ? Et puis, je ne sais, mademoiselle, quelque chose me dit que bientôt vous serez madame de Pratmaria, et que si votre mari n'a plus en sa possession le beau château du Granec, vous en possédez d'autres d'une valeur plus grande pour remplacer celui qu'il a perdu.

— Ursule, tu vas beaucoup trop loin, répliqua Clara en souriant, et, je l'avoue, je ne comprends pas pourquoi, sans que je t'en prie, tu viens me parler mariage et te donner la peine de me chercher un époux.

— Pardon, ma chère Clara, si j'ai pu vous offenser. Je ne me suis décidée à vous

entretenir de monsieur Du Granec que parce que, depuis longtemps, j'ai remarqué l'intérêt tout particulier qu'il vous porte... Oh ! il faudrait être bien mauvaise observatrice, pour ne pas s'apercevoir comme il semble ému et combien sa voix devient tremblante quand il est près de vous... Lorsqu'il me trouve seule, si vous saviez encore toutes les questions qu'il m'adresse à votre sujet... Tenez, je ne l'ai pas oublié... la dernière fois qu'il me rencontra, il me parla de vous, de votre beauté et de toutes les qualités qui vous distinguent ; et comme je lui donnai l'assurance que jamais je ne me séparerais de votre personne :

— « C'est bien, mademoiselle, me dit-il, » vous seule étiez digne de servir une maîtresse aussi vertueuse que Clara. Du » reste, j'en suis bien persuadé, depuis » longtemps elle a su apprécier votre » attachement sans bornes. Oh ! ne l'abandonnez jamais.... Dieu vous en tiendra » compte, et là-haut, dans le ciel, monsieur de Loquevel vous a déjà mille fois » bénie de votre fidélité ! »

— Ah ! il te disait tout cela, s'écria Clara avec émotion.

— Oui, mademoiselle, et ses paroles étaient vraies, car il était impossible de se tromper en voyant l'expression pleine de franchise qui se peignait sur son visage. Tout ce qu'il me disait, j'en suis sûre, partait du cœur.

Ayant dit ces mots, Ursule jeta sur Clara un regard rempli de tendresse.

Celle-ci paraissait heureuse en ce moment. Dans ses yeux charmants brillait le contentement de son âme, et quelque chose de divin semblait rayonner sur sa noble physionomie. C'est que l'horizon se montrait maintenant à elle sous des couleurs moins noires que la veille, et qu'elle voyait toutes ses angoisses se dissiper avec l'arrivée de Du Granec. Oui, Clara ne pouvait se le dissimuler, elle aimait celui-ci, et jamais, malgré l'éloignement dans lequel ils avaient vécu tous les deux, son souvenir n'avait pu s'effacer de son esprit. C'est qu'elle le savait digne d'être aimé.

En effet, Du Granec était bon et respectueux envers son père, chéri de tous ses amis, d'un courage qui allait jusqu'à la témérité, et doué de toutes les vertus qu'on

peut désirer dans un brave chevalier. Clara ne pouvait s'empêcher de comparer ces brillantes qualités aux sanglants exploits de La Fontenelle, pour lequel elle s'était surprise à éprouver passagèrement de l'affection, ou plutôt une sorte d'admiration, à cause de son aventureux caractère. En mettant ainsi en parallèle la vie de ces deux jeunes gens, autant elle se sentait entraînée vers Du Granec, l'honnête homme, autant elle ressentait de dégoût et d'horreur pour Guy-Eder, le brigand.

Elle en était là de ses pensées, quand la cloche du dîner vint à se faire entendre. En même temps midi sonna à l'horloge du château.

Aussitôt Clara et sa gouvernante s'empressèrent de quitter leur ouvrage et de descendre dans la salle à manger.

---



## CHAPITRE XXV.

---

### DEUX AMIS D'ENFANCE.

---

Au dîner avait succédé le souper, et il était près de neuf heures du soir quand le baron Amaury et ses convives se levèrent de table. Pendant le cours de ce repas, la conversation, sans être gaie, avait été dépourvue de cette tristesse qui, depuis quelque temps, régnait à Beaumanoir. Le comte de Pratmaria ne pouvait, par instants, s'empêcher de laisser éclater sa joie en revoyant auprès de lui son fils revenu sain et sauf, et celui-ci, par ses saillies vives et spirituelles, amena bien souvent le sourire sur les lèvres décolorées du baron. On s'entretint beaucoup du Béarnais, de sa



bravoure et de son caractère plein de franchise, et on arriva enfin à parler de Mercœur.

Le comte et son fils blâmèrent hautement son entêtement et son opiniâtreté; tous deux ne pouvaient lui pardonner l'incendie de leur château. Plusieurs autres sujets de conversation furent épuisés, et Clara vit, avec bien du plaisir et de la reconnaissance, que le comte et Du Granec évitaient à dessein de parler de La Fontenelle. Cette retenue fut cause que lorsqu'elle sortit de table avec les autres convives pour se rendre au jardin, elle ignorait encore si Du Granec s'était échappé de prison ou s'il avait été renvoyé sans rançon à son père. Absorbée par une foule de pensées tumultueuses, elle suivait à une certaine distance le baron et ses deux amis qui, alors, se promenaient sous la voûte touffue d'une longue allée d'ormeaux, à travers le feuillage desquels glissaient les rayons argentés de la lune.

En ce moment la pluie avait entièrement cessé. Les étoiles scintillaient au ciel, et la brise du soir qui venait de se lever faisait frémir les feuilles des charmilles et des

grands arbres de Beaumanoir. Du reste, tout dans la nature était plongé dans un silence qui avait quelque chose de solennel et de mélancolique. Seulement, de temps en temps on entendait le grincement aigre et criard des girouettes tournant au souffle du vent. Le vieux manoir breton, avec ses noires murailles, ses élégantes tourelles et ses hautes cheminées, se distinguait parfaitement bien au milieu de la clarté de cette magnifique nuit d'été. Peu à peu et sans trop s'en apercevoir, Clara se trouva à une assez grande distance de l'allée où se promenait le baron.

Tout en marchant sans but, elle était arrivée devant un massif de verdure tellement touffu, qu'à peine si, pendant le jour, les rayons du soleil pouvaient y pénétrer. C'était dans ce lieu situé à l'extrémité du jardin qu'elle aimait à aller s'asseoir avec Ursule dans les brûlantes journées de la belle saison. Parvenue en cet endroit, elle s'assit sur un petit banc de pierre placé au fond de la grotte ; là, pleine de recueillement, elle se mit à réfléchir aux événements de ce jour si fertile en émotions.

Tout-à-coup le silence qui régnait au milieu de ce mystérieux réduit fut interrompu par le bruit des pas de quelqu'un qui s'avavançait dans l'ombre.

— Qui peut venir ainsi ? se dit Clara, contrariée de se voir troublée au milieu de sa solitude.

A peine avait-elle fait cette réflexion, qu'un homme se présentait à l'entrée de la grotte. Clara demeura vivement émue quand elle reconnut Du Granec.

— Rassurez-vous, c'est moi, Clara, dit le jeune homme en souriant.

Aussitôt mademoiselle de Loquevel, comme si elle avait l'intention de sortir de sa retraite, sembla vouloir se lever de sa place.

— Oh ! de grâce, restez, s'écria Du Granec, veuillez me pardonner d'avoir osé interrompre vos méditations et d'être venu ainsi vous surprendre, alors que vous sembliez désirer être seule.

— Vous n'avez aucune espèce d'excuses à me faire, répliqua Clara, et je n'ai point de pardon à vous accorder ; le hasard m'avait conduit ici ; j'y suis venue, je

l'avoue, machinalement, comme je le fais souvent dans la journée.

Pendant cette réponse de la jeune fille, Du Granec s'était assis auprès d'elle.

— Et moi, reprit-il, laissant mon père continuer sa conversation, je me suis permis de vous suivre dès que je me suis aperçu que vous dirigiez vos pas de ce côté. En agissant ainsi, je n'avais d'autre désir que de vous rencontrer et de pouvoir causer librement avec vous sans témoins, car il y a bien longtemps que je ne vous ai vue ! Je le dis ici, Clara, j'en ai fait la remarque, lorsque quelque événement semble me rendre heureux et me rapprocher de vous, aussitôt une circonstance fatale, un hasard malencontreux, détruisant mes rêves et mes espérances, surviennent, et nous forcent à vivre séparés l'un de l'autre.

— Hélas ! que voulez-vous, Du Granec ; il faut subir son sort et se résigner sans murmurer.

— Oh ! vous êtes un ange ! Clara, s'écria Du Granec avec une émotion profonde ; vous qui, restée orpheline, après avoir répandu la félicité sur la vie de votre père et de votre

mère, consacrez votre existence à soulager l'infortune! Vous enfin qui, par vos consolations, soutenez le noble Beaumanoir au milieu de ses afflictions.

— Si je parviens à consoler le baron, à dissiper ses mortelles angoisses, je serai bien heureuse ; car quel homme mérite plus que lui qu'on s'intéresse à ses malheurs et qu'on se dévoue à ses intérêts? Est-il un cœur plus loyal, une âme plus belle que la sienne?

— Non, Clara, je n'en connais pas.... Autant votre parrain possède toutes les qualités qui distinguent le gentilhomme, autant La Fontenelle est dépourvu de tout sentiment d'honneur et d'humanité. C'est le tigre le plus féroce qui ait jamais paru.

Au nom de La Fontenelle, Clara interrompit Du Granec.

— Mais comment, dit-elle, avez-vous pu échapper à sa vengeance?

— Lorsqu'après le massacre de Plogastel, il m'emmena prisonnier dans son fort, j'étais résigné.... Je m'attendais à mourir comme tant d'autres victimes infortunées ; mais quel fut mon étonnement, quand le jour où

je croyais être traîné à la mort, ma prison s'ouvrit! La Fontenelle, lui-même, devant lequel je fus conduit, me dit en me rendant la liberté : « Monsieur Du Granec, ne vous » trouvez plus à l'avenir sur mon chemin, » je vous fais grâce pour cette fois ; mais » que la journée de Plogastel soit toujours » présente à votre souvenir! » Je suis encore à chercher à comprendre cet acte de clémence.

— Votre arrivée en ces lieux a été un grand bonheur pour nous, car nous tremblions pour votre vie!

— Merci, Clara, de tout l'intérêt que vous me portez ; je ne l'oublierai jamais, soyez-en sûre ; maintenant pour moi, il n'est pas de félicité comparable à celle que je ressens en me trouvant près de vous, et en pensant que vous avez été heureuse de ma délivrance!

— Oserais-je, demanda Clara avec hésitation, vous prier de me donner quelques détails sur l'affaire de Plogastel?

— Excusez-moi, ma chère Clara, si je refuse de vous satisfaire à ce sujet. Non, je le sens, après l'épouvantable spectacle dont



j'ai été témoin, il me serait impossible de vous faire le récit de ce massacre.

— Pardon ! Du Granec ; j'approuve votre silence, car je n'aurais pas eu la force d'écouter le récit de toutes ces cruautés qui ont porté un coup mortel au baron de Beaumanoir. Depuis, sa santé s'altère de jour en jour, et le mal fait des progrès si rapides, que je crains que cet affaissement ne le conduise aux portes du tombeau.

— Hélas ! Clara, l'existence de ce digne gentilhomme est désormais un supplice continué pour lui, et il est impossible qu'il supporte plus longtemps toutes les souffrances qu'il endure. Un cœur aussi noble que le sien ne peut battre alors qu'il a été flétri et blessé profondément. C'est à ses amis qu'il appartient de faire cesser ses chagrins toujours renaissants, et le seul moyen, c'est d'arrêter La Fontenelle dans sa carrière criminelle.

— Mais comment l'arrêterez-vous, de quelle manière le réprimerez-vous, quand il est dans toute sa puissance, quand la Cornouaille entière tremble devant lui et qu'il est enfermé dans un fort imprenable ?



— Les avis diffèrent à ce sujet, Clara, s'écria chaleureusement Du Granec. Sachez qu'il est quelques hommes de cœur qui pensent le contraire et qui ont formé le projet d'aller bientôt mettre le siège devant Douarnenez. Ils ont juré de ne se retirer qu'après avoir emporté cette place d'assaut ou s'être fait tuer jusqu'au dernier.

— Et quels sont-ils ceux-là qui poussent la bravoure jusqu'à la témérité ?

— Ce sont de nobles cœurs qui gémissent depuis trop longtemps des maux qui pèsent sur ce pays, et qui ont fait le serment de mettre un terme aux brigandages de La Fontenelle. Dans quelques jours, Clara, l'île Tristan sera cernée et tombera au pouvoir des assiégeants, car cette attaque sera sérieuse et dirigée par des chefs aguerris et expérimentés.

---

## CHAPITRE XXVI.

---

### LA DÉCLARATION.

---

Après avoir prononcé ces paroles, Du Granec garda quelques instants le silence. Il allait reprendre la conversation, quand Clara se mit à lui demander avec instance les noms de ceux qui devaient être à la tête de cette expédition.

— Vous allez les connaître, Clara, répondit Du Granec, et, sachez-le bien, tout-à-l'heure quand je vous ai suivie jusqu'ici, je n'avais d'autre intention que de vous entretenir des événements qui se préparent.

Alors, après lui avoir nommé les capitaines qui étaient à la tête de l'entreprise, il ajouta :

— Je voulais en même temps vous annoncer que moi-même, demain, je pars pour Brest où les forces alliées doivent se réunir. Sollicité par une lettre de mon ami Treffilis, lieutenant de Sourdéac, je ne puis lui refuser mon concours.

— Y pensez-vous bien ? s'écria Clara tout émue en entendant Du Granec déclarer ainsi ses intentions. Quoi ! vous voulez partir et abandonner votre père à peine rassuré sur votre sort ? Oh ! non, vous renoncerez à votre projet ; vous réfléchirez et vous ne vous éloignerez pas en ce moment. Ce serait de votre part une véritable folie, après le danger auquel vous avez échappé, d'aller encore attaquer La Fontenelle. Avez-vous donc oublié ses terribles menaces ?

— Que me font les défenses et les menaces d'un pareil scélérat ?

— Il ne s'agit en cette occasion ni de votre haine, ni de votre fierté ; mais il est de votre devoir de penser au comte de Pratmaria, que vous allez plonger dans le désespoir.

— Hélas ! je ne l'ignore pas, et cependant, malgré toute ma tendresse pour lui, il

m'est impossible de reculer. Le souvenir de ma défaite ne m'effraiera jamais au point de me faire rester dans une coupable oisiveté, quand mes amis font appel à mon cœur et à mon courage !

— Encore une fois, Du Granec, et votre père ?

— Il ignorera le vrai motif de mon départ. Je prétexterai une affaire pressée chez un de mes amis de Châteauneuf. Je suis donc certain que vous seule, qui connaîtrez la cause de mon éloignement, saurez garder fidèlement ce secret, et que vous n'en direz rien à personne. Vous le voyez, le temps presse ; je ne puis différer davantage de me mettre en route, car l'expédition quitterait sans moi les murs de Brest.

— Rien ne peut donc vous toucher, rien n'est capable de vous arrêter dans cette folle entreprise ?

— Je ne puis agir autrement, Clara, je l'ai juré !

— Quoi ! mes prières mêmes resteront impuissantes ?

Du Granec, alors accoutumé à l'obscurité qui régnait dans la grotte, s'aperçut de

l'angélique expression qui animait les beaux yeux de mademoiselle de Loquevel ; aussi ne put-il s'empêcher de profiter de ce moment pour épancher son âme, et lui déclarer son amour.

— Dans toute autre circonstance, Clara, s'écria-t-il avec passion, je vous eusse cédé, car vos paroles ont un charme et une puissance que je ne puis définir. Toute créature humaine, si elle est douée de la moindre sensibilité, ne saurait résister à votre voix, et vos prières doivent être des ordres pour ceux qui sentent un noble cœur battre dans leur poitrine... Elevé avec vous, et votre ami d'enfance, jamais je n'ai pu vous oublier !... Combien de fois, au milieu des nombreux périls qui ont menacé ma vie, n'ai-je pas retrouvé un nouveau courage en songeant aux instants de bonheur que j'ai goûtés près de votre personne, à cette époque où j'allais passer des mois entiers à Loquevel, au château de votre père ? Oui, ces jours où, tout enfant, je me mêlais à vos jeux, et où nous nous plaisions à parcourir ensemble les jardins de votre parc, ne s'effaceront jamais de ma pensée ! Hélas ! Clara,

jusqu'ici ce sont les seuls moments heureux que je puisse compter sur la terre !

— Et sans doute dégoûté de l'existence, vous voulez y mettre fin ?

— Moi, chère Clara !

— Oui, puisque si l'expédition échoue, si vous êtes fait prisonnier, vous ne pouvez, cette fois, compter sur la clémence de La Fontenelle.

— Quelque chose qu'il arrive, soyez sûre que je saurai mourir !

— Je le crois, Du Granec ; je n'ai jamais douté de votre énergie ; mais en mourant, vous tuerez votre vieux père !

— Oh ! non, je le sens, je ne mourrai pas devant Douarnenez. J'ai le pressentiment que je reviendrai, que je reverrai tous ceux que mon cœur chérit, et que même, si La Fontenelle tombe entre nos mains, malgré la haine que je lui porte, je le sauverai à cause de son frère. Nous le forcerons à s'amender, et s'il obtient son pardon du Roi, nous l'obligerons à quitter la France, et à aller vivre à l'étranger.

— Que Dieu vous entende ! Du Granec.



— Il m'entendra, chère Clara; mais vous, vous m'écouteriez aussi, ajouta-t-il en s'emparant de la main de la jeune fille, et en la pressant amoureusement sur son cœur. Vous saurez que depuis bien longtemps j'éprouve le besoin de vous dire que je vous aime!... que je vous adore!... mais le moment ne s'était pas encore présenté de vous faire connaître mes sentiments.... Eh bien! aujourd'hui, si vous n'accueillez pas mon amour, il n'est plus pour moi sur la terre ni joie ni félicité; tout désormais sera terne et décoloré pour mes yeux! Alors dans mon infortune, s'il ne me restait pas mon vieux père, je serais heureux de tomber entre les mains de Guy-Eder! Laissez-moi donc vous répéter mille fois que je vous aime!... et je vous en supplie, que votre fierté ne soit pas blessée d'entendre ce mot sortir de ma bouche... Oui, Clara, je vous le jure, si je reviens de cette expédition, je demanderai votre main au baron de Beaumanoir; mais, je vous le promets, je ne le ferai qu'après avoir obtenu votre consentement. Si vous n'avez pas compassion de moi, si vous repoussez ma



demande, je resterai malheureux et désenchanté pour toujours!

En prononçant ces mots, Du Granec voulut baiser la main de mademoiselle de Loquevel, mais celle-ci, sans lui répondre, la retira aussitôt, et un long soupir s'échappa en même temps de sa poitrine.

Cette brusque déclaration, à laquelle Clara était loin de s'attendre, l'étonna et la troubla beaucoup. Elle fut sur le point de s'en offenser et d'arrêter Du Granec, mais elle n'en eut pas la force, car elle sentait combien grandissait l'affection qu'elle avait toujours ressentie pour lui. Elle songeait d'ailleurs que jamais elle ne rencontrerait un époux plus digne d'elle.

Du Granec, en sentant la main de Clara se retirer de la sienne, craignit un moment d'avoir été trop loin, en offensant peut-être la pudeur de la jeune fille.

— Oh ! Clara, s'écria-t-il, si quelque chose a pu vous blesser dans mes paroles, je vous en supplie, veuillez oublier tout ce que je viens de vous dire.

— Je n'ai pas à m'offenser de vos discours, répliqua Clara, au contraire si votre

tendresse pour moi est sincère, je ne puis que m'en honorer, mais le moment n'est point venu de songer à former aucune union ; il faut attendre, pour en parler, qu'un peu de joie ait reparu sur le front du baron de Beaumanoir. Il est nécessaire enfin que la tranquillité soit rétablie dans ce pauvre pays ; alors, Du Granec, si l'orpheline qui fut votre amie d'enfance ne s'est pas effacée de votre souvenir.....

— Ce souvenir sera éternel, interrompit Du Granec ; vous seule, Clara, occuperez ma pensée. Les liens qui m'attachent à vous désormais sont sacrés et indissolubles !

En disant ces paroles avec une grande animation, il tendit sa main à mademoiselle de Loquevel, qui lui présenta la sienne, et cette amoureuse étreinte dura quelque temps.

— Vous me promettez donc, reprit Du Granec, de cacher à mon père et au baron le véritable motif de mon départ. Si vous me donnez la promesse de garder le silence à ce sujet, je serai tranquille, ayant la certitude que jamais il ne viendra à l'idée du

comte de Pratmaria que je fasse partie de l'expédition contre Douarnenez.

— Je vous le promets, dit la jeune fille en se levant de son siège, et en sortant de la grotte de verdure.

Comme elle disait ces mots, les deux amants entendirent, en se rapprochant, la voix du comte qui s'entretenait encore avec Beaumanoir.

Du Granec, après avoir souhaité le bonsoir à Clara et lui avoir fait ses adieux, s'empressa de rejoindre les deux promeneurs.

Quant à mademoiselle de Loquevel, en proie à la plus vive émotion, elle regagna aussitôt sa chambre.

Quelques instants après, Amaury et ses hôtes se retirèrent aussi dans leurs appartements.

Dix heures sonnèrent alors à l'horloge du château.

## CHAPITRE XXVII.

---

### LA FONTENELLE DANS SON ILE.

---

Le lendemain, à la pointe du jour, Du Granec monté sur son bon cheval, sortait du château de Beaumanoir. Comme il l'avait arrêté, il évita de dire adieu à son hôte et à son père ; mais dans une lettre laissée après lui, et adressée à chacun d'eux, il leur faisait des excuses sur son brusque départ. Il leur mandait qu'il se rendait à Châteauneuf, auprès de l'un de ses amis, lequel étant tombé dangereusement malade, demandait à le voir le plus promptement possible. Il ajoutait que dans peu il serait de retour.

Laissons-le cheminer vers Brest, et revenons à La Fontenelle que nous avons oublié dans l'île Tristan, après la prise de Penmarc'h. Riche de l'immense butin qu'il avait fait au siège de cette ville, le jeune ligueur songeait à augmenter sa puissance par de nouvelles conquêtes. Telle était alors la terreur des paysans, qu'ils n'osaient plus sortir de leurs chaumières. La plupart de ces malheureux, ne sachant où cacher leurs têtes, avaient été obligés de chercher un refuge dans les bois ou dans le creux des rochers.

Depuis son arrivée à Douarnenez, chaque jour Guy-Eder travaillait à fortifier son île et à rendre son fort inexpugnable.

— Oui, se disait-il, un soir, en se promenant sur la plage, et en jetant un regard d'orgueil sur les fortifications qu'il avait élevées : Je crois enfin avoir édifié un nid d'où il ne sera pas facile de me déloger. Avec la garnison que je possède, je puis défier celle de Quimper et des autres villes du parti du roi. Oh ! qu'elles viennent donc maintenant m'attaquer ! Mais non, je connais trop mes ennemis, et désormais je n'ai

plus rien à redouter de leur part. La fin tragique de Duprez et la prise de Penmarc'h les ont glacés d'épouvante !

Pendant qu'il se livrait à ses réflexions, De Romar vint lui remettre une lettre de l'un des espions qu'il avait à Brest.

La Fontenelle, plein d'impatience, l'ouvrit aussitôt, et une vive émotion se manifesta sur son visage.

— Non, c'est impossible, s'écria-t-il en frappant du talon de sa botte le sable sur lequel il marchait ; vraiment, si je n'avais pas confiance en l'homme qui m'écrit, je me refuserais à croire ce qu'il m'annonce. En un mot, De Romar, sachez qu'une expédition se prépare contre nous, et que très-prochainement Sourdéac, à la tête d'une force imposante, va venir en personne mettre le siège devant ce fort.

— Quoi ! le gouverneur de Brest ? demanda le lieutenant.

— Lui-même, et cette lettre donne les noms des autres gentilshommes qui doivent l'accompagner. L'expédition partira de Brest, où s'assembleront les chefs alliés. Mais vous, De Romar, croyez-vous à cette



nouvelle, et, comme moi, avez-vous toujours la même confiance en Thomas Quilliec, notre espion ?

— Oui, capitaine, j'ai foi entière dans l'ancien serviteur de votre frère le baron, car, depuis qu'il est à Brest, jamais il ne nous a trompés.

— Eh bien ! s'il a dit la vérité, que Sourdéac se présente, et avant qu'il soit possesseur de l'île Tristan, ou j'aurai été tué par les arquebusades des Royaux, ou mon cadavre sera enseveli sous les ruines de mon fort ! Je ne me soumettrai au Béarnais que lorsque j'y serai contraint, et n'ai besoin pour me soutenir ici ni de Mercœur ni de ses soldats. Et à propos de ce duc, j'ai formé le projet de l'aller voir à Nantes et de me présenter à lui comme si j'étais son égal. Mon but est de l'humilier par mon faste et par la suite brillante qui composera mon escorte. Oui, si je suis assez heureux pour repousser Sourdéac, j'irai visiter le chef de la ligue ; je tiens absolument à lui montrer la puissance de celui à qui appartenait le château du Granec qu'il a osé brûler sans avoir égard à l'amitié qui nous unissait.



— Je ne sais si je ne me trompe, capitaine, mais je crois qu'il y aurait imprudence à vous de vouloir ainsi braver Mercœur.

— Vous pouvez avoir raison, De Romar, mais je l'ai résolu, je veux faire sentir à cet orgueilleux Lorrain, que si la ligue a un chef puissant en Bretagne, c'est désormais Guy-Eder, et non lui, Mercœur, dont le prestige a entièrement disparu de cette province. D'ailleurs, si je venais à être arrêté à Nantes, n'êtes-vous pas ici avec mes vaillants soldats ?

— Oh ! croyez bien, capitaine, que si pareille chose vous arrivait, je ne rentrerais jamais dans cette île avant de vous avoir arraché des mains de Mercœur !

— Merci, De Romar, s'écria La Fontenelle avec fierté, je connais votre dévouement pour moi, et n'en ai jamais douté.

Après ces paroles, les deux chefs continuèrent leur promenade sur le rivage, sans rien dire. Tous deux semblaient être plongés dans de profondes réflexions.

On était alors à la fin du mois d'août, le jour commençait à tomber et le temps se chargeait de noirs nuages. Le vent, pré-

curseur de l'orage, grondait avec force contre les anfractuosités des rochers, et de temps en temps des coups de tonnerre se faisaient entendre dans le lointain. On distinguait à peu de distance de la côte des troupes de mouettes et de goëlands dessinant dans les airs leurs cercles sinueux et rapides, puis on les voyait s'abattre, fouetter de leurs ailes blanches la surface de la mer et s'y plonger pour chercher leur proie. La baie de Douarnenez commençait à bouillonner au milieu de son vaste bassin, et déjà ses vagues soulevées s'agrandissaient et venaient mourir écumantes contre les brisants.

C'était une de ces soirées d'orage si fréquentes sur les tristes plages de l'Armorique.

Au bruit que faisaient les éléments prêts à se déchaîner, se mêlaient les voix rudes et sonores des sentinelles qui montaient la garde dans le fort et dans les différents corps-de-garde établis dans l'île. Ces voix se répondaient et faisaient savoir que tout était tranquille, et qu'il n'apparaissait rien qui pût menacer la sûreté de Douarnenez.

Tout-à-coup La Fontenelle s'arrêta au milieu de sa promenade et prenant son lieutenant par le bras, il lui dit :

— Ecoutez-moi, De Romar, il faut que demain, déguisé en pêcheur, vous vous rendiez à Brest pour examiner cette ville et ses fortifications. Je veux savoir au juste quelles sont les forces de nos ennemis, et quels préparatifs ils font pour nous attaquer. Peut-être ne sont-ils pas aussi redoutables que le prétend Quilliec ? Je ne sais, mais j'aime à croire que cette expédition n'est encore que projetée. Aussitôt que vous aurez terminé vos observations, et que vous serez bien certain de ce qui va se passer, mettez à la voile, et revenez promptement à l'île Tristan, faire cesser l'incertitude où nous sommes sur les desseins des Royaux. En arrivant à Brest, après avoir vendu le poisson dont votre bateau sera chargé, vous vous répandrez dans la ville avec vos hommes, et vous entrerez dans les tavernes, car c'est ordinairement dans ces lieux que l'on apprend tout de suite ce que l'on veut savoir, en faisant causer les bavards et les ivrognes qui s'y trouvent.

Tâchez surtout, s'il est possible, de pénétrer dans l'intérieur du château, afin de pouvoir tout examiner. Ces renseignements me sont indispensables ; je ne connais point Brest, et n'y ai jamais été à cause de la forte garnison qui s'y trouve. Faites en sorte surtout de me faire connaître si nos ennemis ont avec eux de l'artillerie, et à quelle époque ils doivent venir nous assiéger.

— Soyez tranquille, capitaine, tous ces ordres seront exécutés fidèlement, et dans quelques jours je serai de retour ici. Comme vous, il y a longtemps que je brûle du désir de voir ce superbe château, que je n'ai jamais eu encore occasion de visiter.

— Ce n'est point à vous, De Romar, que j'irai recommander la prudence ; j'ai trop appris à vous connaître pour savoir que vous êtes incapable de faire échouer cette mission que je vous confie, comme au plus adroit de mes lieutenants.

En achevant ces mots, La Fontenelle conduisit De Romar vers une espèce de crique où se trouvaient la plupart des barques venues de Penmarc'h avec tout le butin de cette ville. Ces navires, alors entièrement

vides , étaient amarrés à l'abri du gros temps. Quelques uns, en très-mauvais état, avaient été tirés sur le sable où des ouvriers s'occupaient à les radouber. Enfin , malgré l'orage qui menaçait d'éclater et l'obscurité qui commençait à s'étendre sur l'île, la plus grande activité régnait encore dans ce petit port improvisé. Au milieu de tous ces bateaux de dimensions et de formes si diverses , De Romar en choisit un sur-le-champ pour son voyage du lendemain. C'était une grande barque extrêmement solide, capable de soutenir la grosse mer, en cas de mauvais temps , et possédant en outre une marche supérieure.

Pendant que ceci se passait , La Fontenelle jetait les yeux sur plusieurs navires auxquels il faisait travailler , et dont il se servait pour écumer les mers et ruiner le commerce sur les côtes. Quelques jours avant les événements que nous racontons , il s'était emparé d'un vaisseau anglais qu'il avait coulé à fond. En vain l'équipage avait-il imploré sa pitié, il avait ordonné que tous ces malheureux fussent précipités dans les flots.

— Allons, dit-il à De Romar, d'un air de satisfaction, la besogne marche, et tout va bien ici. Bientôt ces navires, entièrement réparés, seront en état de reprendre la mer.

— Oui, répliqua De Romar, et ils pourront nous être utiles pour donner la chasse à Sourdéac, s'il ose venir dans nos eaux, et si, effrayé à la vue de nos canons, il s'avisait de prendre la fuite.

— Et puissions-nous nous emparer du gouverneur de Brest, dit La Fontenelle. Oh! quelle proie ce serait pour nous! Ou il me compterait une somme énorme pour sa rançon, ou bien son cadavre se balancerait au sommet de notre fort, de manière à être aperçu au loin par les Royaux.

Les deux ligueurs continuèrent, pendant quelques minutes encore, de donner des ordres et d'inspecter les travaux; mais la nuit devint tellement obscure, qu'il ne fût plus possible de distinguer les différents objets qui couvraient le rivage. L'orage, longtemps contenu, éclata alors avec violence, et de grands coups de tonnerre se firent entendre. De brillants éclairs sillonnèrent l'atmosphère, et la pluie se répandit par torrents. Puis, le



mugissement des vagues et le fracas des éléments conjurés vinrent se mêler aux cris lugubres des goëlands et des autres oiseaux de mer.

En ce moment Guy-Eder et De Romar rentrèrent dans le fort, dont les fenêtres ne tardèrent pas à s'illuminer de mille lueurs.

---



## CHAPITRE XXVIII.

---

BREST EN 1595.

---

Le lendemain, l'orage avait cessé; le ciel était pur et la mer extrêmement calme. Aussi, vers le soir, un léger bateau, parti ce jour-là de Douarnenez, entrait dans la rade de Brest. Il était monté par huit hommes vêtus du costume de pêcheurs, dont le chef n'était autre que De Romar accompagné de cinq soldats de la compagnie de Guy-Eder. Quant aux trois autres, qui étaient des marchands de poissons, ils avaient la conduite du petit navire.

Le lieutenant et ses soldats, après avoir franchi le goulet qui donne entrée dans ce

magnifique bassin, ne purent s'empêcher de demander aux mariniers qui les accompagnaient et qui connaissaient parfaitement cette ville, les noms des terres, des îles et des rochers devant lesquels ils passaient. Ainsi, ils remarquèrent avec beaucoup d'intérêt les côtes si fertiles de Plougastel, l'embouchure de l'Elorn, celle de la rivière de Châteaulin, les grèves de Crozon et la pointe Espagnole, où tout récemment encore tant de braves avaient trouvé une mort glorieuse. Bientôt leurs regards se portèrent sur les formidables tours du château de Brest, bâti sur une pointe de rocher escarpé, et ils admirèrent longtemps toutes ces fortifications si imposantes et si majestueuses (1).

La soirée était alors magnifique ; la lune prolongeait sur les flots calmes et tranquilles ses longues traînées scintillantes et lumineuses, et une brise légère soufflait à peine sur cette belle nape d'eau, qui ressemblait parfaitement bien à un lac paisible.

(1) Tous les historiens attribuent une haute antiquité au château de Brest.

Le silence n'était troublé que par les chants joyeux des pêcheurs et des matelots, ou par le bruit cadencé des rames des embarcations qui sillonnaient la rade en tout sens. Plusieurs vaisseaux de guerre d'assez grande dimension étaient en ce moment à l'ancre. Ils étaient sous les ordres de Sourdéac, qui s'en servait, soit pour repousser les Espagnols qui, depuis longtemps, désiraient s'emparer de Brest, soit pour donner la chasse aux navires de La Fontenelle et des autres pirates qui infestaient les côtes de Bretagne.

De Romar, après avoir regardé avec l'attention d'un militaire consommé cette importante forteresse, fit prendre les rames à ses hommes et leur commanda de se diriger vers la ville. A l'instant même, cet ordre fut exécuté, et le bateau de pêcheurs, longeant bientôt les rives abruptes où est maintenant établi le chenal qui conduit dans le port militaire, arriva sous les murs du Château.

A cet endroit, à cette époque, étaient bâties plusieurs maisons habitées par des marchands ou par des spéculateurs qui fai-

saient le commerce des côtes de France et d'Espagne.

En 1595, Brest était bien peu de chose, et sans son magnifique château, c'eût été une malheureuse petite bourgade sans aucune importance ; mais sa forteresse jugée inexpugnable avait toujours excité l'envie des puissances étrangères. Ce n'était pas, comme de nos jours, une jolie ville pittoresque renfermant de larges rues et de belles promenades ; c'était un assemblage de bicoques mal construites, jetées çà et là sur les deux rives de la Penfeld, rivière qui forme aujourd'hui le port et partage la ville en deux parties : l'une, sur la rive gauche, comprend la cité et le château ; l'autre, sur la rive droite, nommée d'abord le bourg Sainte-Catherine, s'appelle maintenant Recouvrance.

La population de Brest, sous Henri IV, pouvait s'élever à deux mille habitants.

Toutes les habitations dont nous avons parlé, écrasées par la hauteur des tours qui les dominaient, n'avaient guère qu'une bien chétive apparence. A côté de ces

masses de granit, on eût dit de pauvres cabanes ou de misérables masures.

Brest était clos d'une petite muraille qui, à la vérité, pouvait mettre la ville à l'abri d'un coup de main, mais cette enceinte était bien circonscrite. Partant du bas de la Grand'Rue (1), elle enveloppait un espace occupé par les rues Charronnière, Haute des Sept-Saints et Neuve des Sept-Saints.

Recouvrance était aussi entouré d'un retranchement qui s'étendait à peu près depuis le premier bâtiment des vivres, jusques et compris la petite place de la fontaine du quai.

Malgré le peu d'importance de Brest, le roi Henri IV, voulant récompenser la fidélité de ses habitants pendant les guerres de la ligue, leur avait accordé, dès l'année 1593, par lettres-patentes, le droit de bourgeoisie.

L'entrée du chenal n'était pas, comme aujourd'hui, fermée par une chaîne. La

(1) Au bas de la Grand'Rue, à peu près où est maintenant l'école d'hydrographie, on pouvait voir, il y a peu de temps encore, l'arcade à plein cintre d'une vieille poterne.

rivière la Penfeld n'avait aucun barrage, et la nuit comme le jour sa navigation demeurait entièrement libre. Aussi les rives, sous le château et du côté de Recouvrance, étaient-elles garnies d'une foule de bateaux parmi lesquels il y avait toujours une grande quantité de barques appartenant aux pêcheurs qui venaient journellement vendre leurs poissons aux Brestoïis. Les rivages escarpés, entièrement en terre, étaient couverts à leur sommet de hautes herbes, et à leur base de limon fangeux; la rivière, mal curée, menaçait de se combler en certains endroits à cause de la vase qui obstruait son lit.

De Romar et ses compagnons, après avoir attaché leur bateau à un des pieux de la berge, mirent pied à terre. Comme la barque était chargée de poissons, les pêcheurs seuls restèrent à bord pour garder leur marchandise.

En ce moment, la nuit était venue, et une grande obscurité régnait déjà dans les ruelles de la ville. Les lumières brillaient aux fenêtres, et une lueur blafarde s'échappait de quelques fanaux placés à la porte de

plusieurs maisons situées au même endroit où s'élèvent aujourd'hui les vieux et tristes édifices que l'on remarque sur le quai Tourville. Ces logis, ainsi éclairés, étaient des cabarets et des tavernes où chaque soir se réunissaient les pêcheurs, les matelots et presque tous les désœuvrés de Brest. Comme de nos jours, tous ces gens se portaient en foule vers ces sortes de lieux pour boire ou apprendre les nouvelles.

---



## CHAPITRE XXIX.

---

### LE CABARET DE THOMAS QUILLIEC.

---

A peu près en face de l'endroit où De Romar avait amarré son bateau, s'élevait une taverne nouvellement bâtie et construite en pierres de taille. Son architecture était lourde et massive. Elle n'avait qu'un seul étage ; mais, comme beaucoup d'édifices de cette époque, ce qu'elle perdait en hauteur, elle le rattrapait en longueur. De sorte que cette maison, sans être ni élevée ni profonde, était cependant très-logeable. Elle était surmontée d'énormes cheminées tout-à-fait disproportionnées, et ses fenêtres, divisées par une croix de pierre, avaient une grande irrégularité ; ainsi, les unes étaient carrées, tandis que les autres avaient la forme d'une accolade.

A la faveur de la clarté douteuse dont nous avons parlé, on pouvait distinguer une grande niche percée dans la muraille, dans laquelle on avait placé une statue de la Sainte-Vierge. Au-dessus de la porte d'entrée en plein cintre, on lisait ces mots sur l'enseigne de l'établissement : *Au nouveau Bastion de Brest*. Puis, si l'intensité de la lumière eût été plus grande, on eût pu juger du talent de l'artiste qui y avait peint une espèce de fort tout enluminé de couleurs rouges, jaunes et vertes, lesquelles faisaient le plus bel effet du monde à la clarté du jour.

Toutes ces choses ne rendaient pas peu fier le propriétaire du lieu, maître Thomas Quilliec, qui avait choisi ce sujet en l'honneur du nouveau retranchement que le gouverneur de Brest, le sieur de Sourdéac, était alors en train de construire.

Cet hôtelier avait été, comme nous l'avons dit, un des serviteurs du baron de Beaumanoir.

Lorsque La Fontenelle commença ses excursions en 1589, Quilliec fut un des premiers à le suivre et à s'associer à sa

fortune ; mais après la prise du château du Granec, tout-à-coup il avait quitté le service du partisan et avait renoncé à la vie dangereuse de soudard. Sans faire part de ses projets à personne, il s'était dirigé vers Brest, sa ville natale.

Il avait choisi ce port à cause du commerce qui s'y faisait et des nombreux armateurs qui s'y fixaient chaque jour. Il espérait, au milieu d'une population de soldats et de marins, faire de gros bénéfices et augmenter la petite fortune qu'il possédait déjà et qu'il s'était acquise dans ses courses.

Jamais La Fontenelle ne trouva parmi ses soldats un homme aimant plus la rapine que Quilliec. Pendant toute sa vie, celui-ci avait toujours travaillé avec une sorte de frénésie à s'enrichir des dépouilles d'autrui et à arracher aux malheureux le fruit de leurs épargnes et de leurs travaux. Son élément était le pillage. Que lui faisait la ruine d'une famille pourvu qu'il assouvît sa passion effrénée pour l'or ? Quand une fois il fut tout-à-fait installé dans son nouveau domicile, il écrivit aussitôt à son capi-

taine pour l'assurer qu'il avait toujours en lui un serviteur fidèle et dévoué, prêt à le tenir au courant de tout ce qui se passerait dans la ville de Brest.

La Fontenelle accepta avec joie ces propositions.

Comme on l'a vu, l'hôtelier avait tenu ses promesses.

Lorsque De Romar entra dans la taverne avec ses soudards, Quilliec était occupé à servir ses pratiques.

Un tumulte effroyable régnait alors dans cette salle basse, où se trouvaient attablés une cinquantaine de buveurs appartenant pour la plupart à la garnison du château. Il était facile de reconnaître ces militaires à leurs chapeaux en forme de cônes, surmontés de longues plumes, à leurs moustaches dressées en croc et à l'expression insolente de leurs physionomies. Tous étaient revêtus de jaquettes de buffle, avaient de grandes chausses bouffantes et d'énormes bottes armées d'éperons. Les soldats occupés à boire et à jouer aux dés criaient à tue-tête et se disputaient avec leurs adversaires

presque tous pêcheurs , matelots ou bourgeois de la ville.

De Romar et ses gens n'eurent pas de peine à reconnaître leur ancien compagnon d'armes. Depuis deux ans que Quilliec avait quitté le service de Guy-Eder , le temps n'avait opéré sur son visage aucun changement remarquable.

Thomas Quilliec, l'hôtelier, pouvait avoir environ cinquante ans. Il était gros et de petite taille, mais tellement trapu et ramassé, qu'à la première inspection, on s'apercevait sur-le-champ qu'il devait être d'une force de corps prodigieuse. Les traits de sa physionomie tout-à-fait irréguliers exprimaient l'audace et la férocité. Ses cheveux étaient roux, et, sans sa barbe taillée en pointe, qui allongeait un peu sa figure, sa tête eût eu beaucoup de rapport avec celle d'un dogue, car ses yeux rouges et couleur de sang ressemblaient parfaitement à ceux de cet animal quand il est arrivé au paroxysme de la colère. De plus, il était d'une avarice sordide, adonné au vin et aux liqueurs spiritueuses.

Malgré les occupations dont alors était

accablé le tavernier, cependant son coup-d'œil exercé s'aperçut bientôt de l'arrivée des pêcheurs dans son cabaret.

— Allons, maître, du vin ! lui cria De Romar en se laissant tomber sur un des tabourets laissés vides près d'une longue table.

— De quel vin voulez-vous ? demanda Quilliec en regardant sous le nez le lieutenant de La Fontenelle, qu'il ne reconnut pas d'abord à cause de son déguisement,

— Nous désirons du bon et de l'excellent, maître Thomas, répondit De Romar.

Le son de cette voix fit tressaillir malgré lui l'hôtelier ; soudain il regarda attentivement celui qui venait de l'appeler par son nom, et, en proie à une vive émotion, il chercha à se rappeler où il avait vu les traits si énergiques et si terribles qui étaient devant lui, et où il avait entendu cette voix dont le timbre avait pénétré jusqu'aux fibres les plus secrètes de son cœur.

— Eh bien, lui dit De Romar sans paraître s'apercevoir de son trouble, est-ce que vous n'avez plus de vin, ou bien



refuseriez-vous, par hasard, de nous en servir à mes amis et à moi ?

— Moi, vous refuser ! s'écria Quilliec encore aussi ému.

— Alors donc, faites-vite ! car pourquoi ces hésitations que j'ai peine à comprendre chez un homme comme vous qui passez pour un honnête et civil tavernier.

La manière dont ces mots furent dits, et le regard expressif que lui lança en même temps De Romar, dessillèrent tout-à-coup les yeux de Quilliec ; aussitôt, il ne vit plus devant lui de simples pêcheurs de Douar-nenez revêtus de leurs costumes nationaux, mais il reconnut enfin le lieutenant ainsi que ses compagnons.

De Romar s'aperçut facilement de cette reconnaissance.

Tous deux gardèrent le silence et échangèrent à l'instant plusieurs signes. Le vin fut apporté et versé par le lieutenant aux prétendus pêcheurs. Ensuite, maître Thomas s'éloigna pour aller servir ses nombreuses pratiques qui l'avaient déjà appelé bien des fois depuis qu'il avait commencé sa conversation avec De Romar.



## CHAPITRE XXX.

---

### LE CABARET DE THOMAS QUILLIEC (Suite).

---

En ce moment le tumulte sembla s'accroître dans la taverne. Ce n'étaient que rires, cris, chansons, imprécations. Tous ces sons discordants, arrivant ensemble à l'oreille, formaient un épouvantable brouhaha. Ici, c'était un bourgeois qui venait de perdre une grosse somme d'argent avec un sous-officier des arquebusiers de Sourdéac. Ce pauvre homme se lamentait et s'arrachait les cheveux de désespoir en réfléchissant à la gêne où ce coup de dé allait le jeter, lui et sa famille. Quelques-uns de ses voisins le regardaient et semblaient en avoir pitié, mais l'arquebusier, au lieu de chercher à

le consoler, s'était éloigné de l'infortuné joueur, et seul, retiré à l'écart, la figure enluminée par le bonheur du gain, il s'occupait à vider à longs traits un grand cruchon de vieux vin de Gascogne.

Plus loin, d'autres soldats de la garnison, qui avaient cessé de jouer, s'entretenaient avec les matelots et les bourgeois, et leur conversation devenait extrêmement animée.

— Oui, disait un sergent des piquiers (1) de M. de Sourdéac, qui se faisait remarquer par son air insolent aussi bien que par le casque brillant et poli qui lui couvrait la tête, je vous le répète, vous ne connaissez pas encore notre gouverneur ; mais, dans peu, vous verrez que celui qui nous commande est sans contredit le plus brave et le plus loyal officier qui ait jamais figuré dans les guerres de la Ligue.

— Qui vous dit le contraire ? lui répliqua un vieux bourgeois qui paraissait être un capitaine marchand retiré des affaires.

— Personne, en effet, reprit le piquier

(1) Soldat d'infanterie du temps.

à moitié ivre, car si quelqu'un osait mettre en doute le courage ou la loyauté de monseigneur de Sourdéac, il ne sortirait pas vivant de cette taverne!....

En prononçant ces mots, le sergent, comme s'il eût été provoqué, jeta un regard menaçant sur tous ceux qui étaient près de lui, et le hasard voulut que ses yeux vinsent à rencontrer ceux du lieutenant de La Fontenelle, lesquels brillaient déjà de colère et d'indignation en entendant le discours du piquier.

Cependant De Romar qui, en toute autre occasion, se serait fait un plaisir de donner une leçon à ce soldat, baissa prudemment la tête, saisit son verre et avala une pleine rasade, comme si ce qui se passait à ses côtés lui eût été tout-à-fait indifférent. Les autres soudards, ses compagnons, en firent autant et parurent insensibles à la menace qui venait d'être faite.

— Vraiment, je ne sais pourquoi nous sommes aussi bons et aussi patients, ajouta le piquier de plus en plus échauffé; oui, il y a longtemps que nous eussions dû faire tomber sous notre épée les gens qui conti-

nuellement calomnient notre gouverneur, en l'appelant l'Hérétique, le Huguenot. Eh! mille diables ! si monseigneur de Sourdéac a été protestant, il ne l'est plus aujourd'hui et s'est fait catholique comme notre bon roi Henri ; mais patience ! le Béarnais fera mettre bas les armes à tous ceux qui se disent Ligueurs et défenseurs de la Sainte-Union, et qui ne sont que des voleurs de grands chemins, comme ce brigand de La Fontenelle, que nous allons bientôt déloger de son île Tristan !

A ce nom prononcé avec une sorte de véhémence, tous les joueurs qui étaient dans la taverne levèrent la tête pour mieux regarder celui qui venait de parler du trop célèbre partisan.

Le sergent, s'apercevant de leur mouvement, s'écria insolemment en s'adressant aux paisibles bourgeois qui l'écoutaient :

— Je parle de La Fontenelle, du brigand de la Cornouaille, et je vous le dis ici à tous, si vous n'êtes pas des lâches, cette fois vous sortirez des murs de Brest, et vous demanderez à suivre notre gouverneur dans l'expédition qu'il prépare contre Douarnenez.

Les paisibles citadins, dont le métier n'était pas de faire la guerre, ne répliquèrent pas, et se contentèrent de garder le silence. Le sergent, croyant voir dans leur contenance le signe de leur lâcheté, ajouta :

— Non, restez à Brest, vous ferez mieux, car vous n'êtes pas des hommes, et vous n'êtes bons qu'à demeurer ici près de vos femmes, pour les servir comme de vils esclaves. D'ailleurs, que feriez-vous avec les soldats de Guy-Eder? Vous n'oseriez pas les regarder en face, et leur vue seule suffirait pour vous faire désertir le champ de bataille. J'aimerais autant commander à de vieilles femmes ou à des enfants timides que de vous avoir dans nos rangs !

Ces dernières paroles furent suivies des bruyants éclats de rires des soldats de la garnison.

— Mais, à propos de La Fontenelle, dit encore le piquier en s'adressant à De Romar et à ses compagnons, voici des pêcheurs de Douarnenez qui doivent connaître parfaitement ce brigand, puisque, chaque jour, ils le voient sortir de son repaire pour aller exercer ses ravages dans

les campagnes environnantes, ils vont donc nous dire quelle sorte d'homme est ce détrousseur de passants ?

De Romar qui, de plus en plus, avait peine à se contenir en présence des insolents discours du sergent, jugea alors plus prudent de répondre pour les siens que de continuer de garder le silence.

— La Fontenelle est un soldat terrible !... s'écria-t-il d'une voix sonore et vibrante, qui fit une vive impression sur les assistants.

— Il ne le sera pas longtemps, répliqua le piquier d'un air moqueur.

— Et pourquoi cela ? demanda le lieutenant.

— Parce que, dans quelques jours, notre gouverneur nous l'amènera ici pieds et poings liés, et qu'il montrera à la Cornouaille qu'elle a manqué de courage en tremblant à tort devant un homme qui n'a d'effrayant que le nom qu'il s'est fait par ses brigandages.

— Sergent, vous ne connaissez ni La Fontenelle ni ses soldats, s'écria De Romar en saisissant de sa main de fer le poignet



du piquier, et si vous étiez devant les Ligueurs vous n'oseriez parler comme vous le faites ici.

— Par-la-mort-Dieu ! hurla le sergent en pâlisant de rage et de douleur de la pression du lieutenant, vous venez de me faire une insulte que je ne laisserai pas passer ainsi ! Allons, messire pêcheur, sortons d'ici, et vidons au plus vite cette querelle.

En disant ces mots, le piquier avait déjà dégainé et cherchait à entraîner le lieutenant hors de la taverne, mais ses efforts étaient inutiles ; il ne pouvait réussir à ébranler De Romar et à le faire changer de place. Les jambes de celui-ci semblaient être fixées au sol.

En présence de ce qui se passait, plusieurs fois les soldats de La Fontenelle avaient été sur le point de se ruer sur ce fanfaron et de le percer avec les poignards qu'ils portaient cachés sous leurs costumes de pêcheurs ; mais un seul signe de leur officier les avait cloués immobiles sur leurs bancs.

En ce moment Quilliec, s'apercevant que



la dispute commençait à devenir sérieuse, courut se mettre entre le piquier et De Romar.

— Allons, allons, s'écria-t-il, sergent, êtes-vous fou d'aller chercher affaire à cet honnête et inoffensif pêcheur qui est un de mes amis, et qui ne vous a rien dit de désobligeant depuis son entrée dans ma taverne?

— C'est ma foi vrai ! dit le piquier en regardant son adversaire avec mépris. Avec qui allais-je dégainer ? Encore, si ç'eût été un homme d'armes... mais non, c'est un misérable poissonnier, qui n'est bon qu'à conduire son bateau et à jeter ses filets.

— Et à vous vendre de frais et excellents poissons, répliqua De Romar, si, toutefois, vous voulez bien venir m'en acheter demain, à ma boutique.

Le sergent lui tourna le dos sans daigner lui répondre, et sortit furieux en grommelant, ne pouvant lui pardonner d'avoir osé tenir tête et serrer le poignet à un sous-officier des piquiers du noble seigneur Rieux de Sourdéac, gouverneur de la bonne ville de Brest.

## CHAPITRE XXXI.

---

### LE LIEUTENANT ET L'HOTELIER.

---

Depuis quelque temps le couvre-feu venait de finir de sonner à la chapelle des Sept-Saints (1) ; aussi tous les buveurs s'étaient-ils retirés dans leurs logis, à l'exception de maître Quilliec et du lieutenant, qui, seuls, se trouvaient alors dans la salle basse de la taverne. Quant aux soldats de La Fontenelle, ils étaient occupés à souper, à l'étage supérieur.

(1) Cette église, dont on ne voit maintenant que l'emplacement, fut bâtie sous le règne du roi Henri II. Avant cette construction, les Brestois étaient obligés d'aller entendre la messe dans la chapelle du Château.

— Eh bien ! seigneur pêcheur, s'écria en riant l'hôtelier, une fois que le cabaret fut entièrement vide , vous voilà donc à Brest ? C'est bien à vous d'être venu visiter un de vos anciens compagnons d'armes.

— Oui, mon cher Quilliec, j'ai voulu te voir, et en même temps m'assurer si la nouvelle que tu nous as transmise...

— Est-ce que par hasard, interrompit Quilliec, le capitaine La Fontenelle aurait douté de ma véracité ou de ma fidélité à sa cause ?

— Non, rassure-toi, Quilliec, comme moi, il te connaît trop pour jamais te suspecter.

— Mais alors, lieutenant, pourquoi vous envoie-t-il à Brest, déguisé en pêcheur et courant le risque d'être roué ou pendu, si malheureusement vous veniez à être découvert pour ce que vous êtes ?

— C'est que monsieur de La Fontenelle, sur le point d'être attaqué, est bien aise de connaître à quels gens il va avoir affaire. Il désire savoir au juste quelles sont les forces de ses ennemis, et dans combien de temps ils doivent venir mettre le siège devant son

île ; il veut de plus que je lui rende compte du nombre exact d'hommes composant la garnison de Sourdéac ; enfin il tient à savoir si le château de Brest est aussi formidable qu'on le prétend, et s'il s'y trouve beaucoup d'artillerie.

— Diable ! voilà bien des choses.... mais il me semble cependant que tout cela ne nécessitait pas votre présence dans cette ville. Le capitaine n'avait qu'à me demander ces renseignements, et j'ai la certitude que j'eusse répondu à toutes ces questions avec autant d'exactitude que qui que ce soit à cause de ma parfaite connaissance des lieux.

— Je le répète, Quilliec, La Fontenelle n'a jamais douté de toi, mais, en cette occasion, il voulait éviter les dangers et les retards qu'entraînent souvent les lettres. Attendre lui eût été impossible ; voilà pourquoi il a voulu que j'examinasse tout par moi-même avec la plus scrupuleuse attention.

En ce moment un des valets de l'hôtelier, qui venait de servir à souper aux soldats de De Romar, entra dans la salle portant plusieurs plats destinés au repas du soir de son maître.

Le lieutenant se plaça aussitôt à table en face de Quilliec, et tous deux, repoussant les bancs qui, pendant le jour, servaient aux buveurs, s'assirent voluptueusement dans de moelleux fauteuils.

— Est-ce que par hasard, reprit l'hôtelier, quand son garçon fut sorti, le seigneur La Fontenelle serait assez insensé pour songer à attaquer Brest, avant que monsieur Sourdéac ait assiégé l'île Tristan?

— Je ne le pense pas, répondit le lieutenant en vidant d'un seul trait un verre d'excellent vin que venait de lui verser Quilliec. Non, rassure-toi, le moment n'est pas encore arrivé où nous viendrons faire le sac de cette ville et nous rafraîchir dans ta bonne taverne.

— Malgré toute son audace, Guy-Eder fera bien de différer son attaque le plus qu'il pourra, car jamais il ne se rendra maître de cette forteresse, qui est imprenable.

— Il n'y a rien d'imprenable, Quilliec, et tout est possible quand celui qui commande a du cœur, et qu'il est à la tête de deux mille diables.

— Ce que vous dites là est vrai, lieutenant, et mieux que personne je sais ce dont vous êtes capable, mais, comme le disait tout à l'heure le sergent des piquiers, Brest a pour gouverneur un véritable homme de guerre. Partout où se présente Sourdéac, tout se retire et cède devant lui. Avez-vous donc oublié comment il se comporta, il y a trois ans, lorsqu'il fut attaqué du côté de Recouvrance ?

— Je sais qu'il fut victorieux, mais j'ignore les détails de cette affaire.

— Eh bien ! sachez donc, ajouta l'hôtelier en remplissant les verres jusqu'aux bords, qu'il fut attaqué par plusieurs gentilshommes du parti de Mercœur, qui, repoussés d'abord avec perte, revinrent bientôt à la charge espérant s'emparer de Brest. A la tête de six mille paysans ils vinrent camper dans la commune de Saint-Pierre. Là, comme des insensés, ils se livrèrent aux plus coupables excès et aux plaisirs de la débauche. Pendant ce temps, Sourdéac, instruit de ce qui se passait, sortit de nuit de son château, et vint surprendre ses ennemis qui étaient dans la plus grande sécu-



rité. Après les avoir taillés en pièces, il rentra à Brest, sans que cette attaque lui eût coûté des pertes sensibles.

— Je te ferai observer, Quilliec, que ces ligueurs n'étaient pas des soldats, mais bien des paysans, et que je ne vois pas là grande gloire pour Sourdéac.

— Personne, lieutenant, n'admire plus que moi l'audace et la bravoure de La Fontenelle, et cependant les combats du Granec et de Plogastel, où il a été si terrible, et où il a acquis une si grande renommée, ne les a-t-il pas livrés à de la paysantaille ?

— Vraiment oui, Quilliec, j'ai tort de dédaigner les Communes, car, depuis quelque temps, elles ont prouvé que quand elles s'y mettent sérieusement, elles valent bien des soldats. Cependant, jamais elles n'oublieront ces deux sanglantes journées !...

— Malheureusement pour moi, dit l'hôtelier en savourant avec délices une aile d'une superbe volaille, je n'ai pu me trouver à aucune de ces brillantes affaires. Hélas ! je le vois, pour ma gloire, j'ai quitté trop tôt le service de mon jeune maître avec lequel j'avais si bien commencé.



— En effet, je suis étonné, maître Thomas, que tu nous aies abandonnés si brusquement, toi qu'on était sûr de trouver toujours le premier à l'assaut et le dernier au pillage.

— Mon Dieu ! lieutenant, ce que vous dites là, je me le suis bien souvent demandé moi-même, sans pouvoir comprendre comment j'ai renoncé tout-à-coup à ma belle vie de soudard pour devenir un honnête et paisible bourgeois. Le caractère de l'homme, comme vous le savez, est souvent bien singulier et bien bizarre ; ainsi, malgré mon amour pour la guerre et pour le pillage, depuis longtemps j'éprouvais le besoin de me reposer, de me faire hôtelier comme mon père, et de finir comme lui dans mon lit en bon chrétien. Mais je reviens à Sourdéac, et je soutiens que c'est un soldat plein de valeur, et un des meilleurs officiers du roi Henri IV. En un mot, il est si aimé et si populaire, que si jamais il lui arrivait d'être de nouveau attaqué, non seulement tous ses soldats mourraient pour lui jusqu'au dernier, mais encore les habitants de Brest, jeunes comme vieux, s'empresseraient de

lui prêter leur concours et de se joindre à la garnison.

— Diable ! mais c'est donc un second La Fontenelle ?

— Oui, dans un sens : c'est-à-dire que comme notre capitaine, il est le père de ses soldats, qu'en outre, en toute occasion, il se montre bon et compatissant envers les Brestoïis, auxquels dans les temps de disette il fait distribuer une partie des vivres contenus dans les magasins du château ; mais, ajouta Quilliec avec un sourire féroce, quelle différence entre eux !... Quant à moi, j'aime par-dessus tout La Fontenelle, c'est mon enfant... je l'ai vu naître, et d'ailleurs, c'est singulier, nous avons tous deux les mêmes goûts, les mêmes instincts. Quant à Sourdéac, malgré ses bonnes qualités, je vous dirai que pour mon compte, s'il fallait me déranger pour lui, faire un pas pour le sauver de la mort ou de quelque danger, je ne bougerais pas ! Oh ! ce ne sont pas là des hommes comme il m'en faut à moi, et si je pouvais empêcher ce maudit huguenot d'aller mettre le siège devant l'île Tristan, vous pouvez compter que je ne manquerais

pas de le faire ; mais hélas ! que peut un pauvre hôtelier comme moi ?

— Nous aider, mon cher Quilliec, et après notre départ d'ici, continuer à nous donner tes bons avis comme par le passé !

L'hôtelier ne répondit pas ; la prodigieuse quantité de vin qu'il avalait à chaque instant l'avait rendu presque tendre.

— Ah ! mon pauvre Guy-Eder, s'écria-t-il, plein d'attendrissement, que ne donnerais-je pas en ce moment pour pouvoir te serrer sur mon cœur ! Cher enfant, voilà au moins trois ans que je ne t'ai vu !

— Tu le reverras un jour, et peut-être cet instant n'est il pas bien éloigné ; que Sourdéac vienne à Douarnenez, nous l'attendons sans crainte... Ce n'est pas lui, Quilliec, qui nous chassera de ce fort, que, par nos habiles travaux, nous avons su rendre inexpugnable. A ta santé, mon hôte !

— A la vôtre, seigneur lieutenant, répondit le tavernier en choquant avec force le verre de De Romar.

— A propos, reprit celui-ci, j'oubliais de te demander maintenant si je puis boire à la santé de ta femme ? Allons, voyons,

réponds-moi, tu dois être marié sans doute à quelque jolie fille de ce pays ?

— Non, je regrette vivement de ne pas pouvoir vous faire raison à ce sujet ; je suis toujours resté garçon ; je n'ai pas voulu, sur mes vieux jours, perdre mon indépendance et prendre un maître.

— Je le vois, Quilliec, dit en souriant De Romar, tu veux me cacher ta femme, et en vrai sournois, dans ta jalousie, tu crains que je ne la voie.

— Moi, sournois ! lieutenant, ah ça ! mais vous m'insultez gravement. Prenez garde que, comme ce sergent des piquiers, je ne vous provoque au combat pour vous montrer que si je n'ai plus pour arme que le couteau de cuisine, je n'ai pas encore tout-à-fait oublié à me servir de l'épée et de la rapière. Mais non, laissons de côté ces idées belliqueuses, ajouta-t-il en se versant une ample rasade ; ce soir, il n'y aura pas plus de sang répandu ici que de vin versé à terre ou sur la nappe, car le lieutenant De Romar et Thomas Quilliec sont là pour boire jusqu'à la dernière goutte des flacons qui sont sur cette table. Je vous le répète donc, et

vous parle sérieusement, je ne suis point marié et n'ai jamais eu l'idée de prendre femme.

— C'en est assez, je te crois parfaitement bien, mon pauvre ami, et t'applaudis beaucoup d'être ainsi resté fidèle au célibat.

---

## CHAPITRE XXXII.

---

### LE VIN D'ESPAGNE.

---

En ce moment, comme le souper touchait à sa fin, Quilliec appela son garçon et lui commanda d'aller à la cave chercher un flacon de vieux vin d'Espagne, qu'il ne servait qu'à ses amis dans les grandes occasions.

Pendant ce temps, les deux convives, étendus nonchalamment dans leurs fauteuils, reprirent la conversation en ces termes :

— Depuis que tu nous a quittés, dit le lieutenant, il y a eu bien des changements parmi nous. Plusieurs de tes anciens amis sont morts de maladies ou ont péri dans les différents combats que nous avons livrés;

mais à présent notre vie n'est plus aussi vagabonde qu'autrefois ; nous ne courons plus de châteaux en châteaux. Nous avons pris domicile à l'île Tristan, où nous avons bâti un fort qui, comme je te l'ai dit, est jugé imprenable par tous les hommes de guerre qui l'ont examiné. Aussi donc, il est bien possible que Sourdéac et les capitaines ses alliés ne retournent jamais chez eux, et qu'ils soient pendus au haut de nos fortifications, pour dégoûter à l'avenir les autres Royaumes de vouloir les imiter.

— Oui, seigneur lieutenant, vous avez raison, s'écria impétueusement l'hôtelier à demi-ivre en s'élançant de table, et saisissant la main de son ancien officier ; j'en suis certain maintenant, Sourdéac, tout brave qu'il est, ne réussira pas dans son expédition, et, comme vous l'avez dit, il sera pendu, oui pendu ! pendu !

A ces mots, il se versa une nouvelle rasade, l'avala d'un seul trait, puis retomba lourdement dans son fauteuil, comme un homme qui va bientôt céder au sommeil.

— Maître Thomas, reprit De Romar



dont la physionomie n'avait nullement changé d'expression malgré la grande quantité de vin qu'il avait bu, es-tu capable de me donner les renseignements qu'il me faut, et peux-tu me dire à quelle époque nous devons être attaqués ?

A cette demande, l'hôtelier sembla sortir de sa torpeur et n'avoir plus aucune envie de dormir.

— Personne encore, répondit-il, ne peut vous faire connaître l'époque de l'attaque des Royaux. Seulement, il paraît positif que dans très-peu de jours ils se mettront en route avec leur infanterie, et qu'ils marcheront sur Douarnenez en battant bravement le pays. Plus tard, sans doute, leur flotte ira mouiller devant l'île Tristan.

— Eh bien ! peu nous importe, car malgré les défaites que les navires de Sourdéac nous ont fait essuyer dans plusieurs rencontres, nous possédons encore assez de vaisseaux pour le combattre et lui livrer bataille s'il ose venir dans la baie de Douarnenez.

— Je ne vous conseille aucune attaque ; désormais, croyez-moi, ne faites plus sor-

tir vos navires, car ils auront toujours un désavantage bien marqué avec la flotte de Sourdéac (1).

En cet instant, le garçon entra revenant de la cave et portant sous son bras un flacon d'une énorme dimension.

— Si par malheur, Yvon, tu t'es trompé, s'écria l'hôtelier avec un sourire cruel, tes épaules s'en ressentiront, je te le promets !

Le pauvre valet, tout tremblant, lui répondit qu'il avait eu beaucoup de peine à trouver ce vin, et que, craignant de faire erreur, il avait préféré être plus long dans ses recherches.

Le flacon fut débouché aussitôt, et Quilliec, après l'avoir flairé, sourit avec une sorte d'orgueil en voyant que c'était bien le vin qu'il avait eu l'intention de servir à De Romar.

— Est-ce bien là, Quilliec, ce que tu avais dessein de me faire boire ? demanda le lieutenant.

(1) La Fontenelle osa en effet se montrer dans les environs de Camaret avec une flotte, mais parvenu là, il fut poursuivi et canonné par les vaisseaux de Sourdéac. Il fut bientôt contraint de gagner le large, après avoir eu un de ses navires coulé à fond. (*Historique.*)

— Oui, c'est bien celui-ci..., et quand on a senti une seule fois ce bouquet, il est impossible de se tromper sur ce nectar ; on doit le reconnaître entre mille.

— Allons, voyons, verse-moi, mon bon Quilliec, pour que je m'assure par moi-même s'il vaut ceux que j'ai bus dans les caves des châteaux de Coëtfrec et du Granec quand La Fontenelle s'en empara.

En disant ces mots, De Romar tendit son verre, puis, quand il fut plein, en vrai gourmet, il ne le vida cette fois qu'à petits coups.

— Eh bien ! seigneur lieutenant, qu'en dites-vous ?

— Qu'il est vraiment parfait.

— Oui, parfait est le mot, s'écria Quilliec, en faisant claquer fortement ses lèvres, après avoir bu aussi avec plus de lenteur que de coutume, et je ne me rappelle en avoir goûté de semblable que chez mon ancien maître, le baron de Beaumanoir, un digne homme, ma foi... mais qui ne m'a jamais pardonné depuis que j'ai quitté son service pour suivre, avec quelques autres de ses serviteurs, son frère La Fontenelle.

A propos du baron, ne pourriez-vous pas par hasard m'en donner des nouvelles ?

— Non, aucune, et tu t'adresses mal. Seulement j'ai entendu dire que la santé du bon gentilhomme était chancelante et qu'il avait ressenti un grand chagrin à cause des faits et gestes de notre bien-aimé capitaine.

— Je le crois sans peine, car le baron Amaury, quoique plein de bravoure, a sans cesse aimé le repos et la tranquillité, au lieu que son cadet, dès son enfance, a prouvé qu'il était né pour la vie vagabonde et aventureuse ; enfin les goûts des deux frères ont toujours été bien différents.

— Que veux-tu, Quilliec, ce qui plaît à l'un déplaît souvent à l'autre ; celui-ci aime la ville, celui-là la campagne.

— Oui, l'homme est ainsi fait : le baron de Beaumanoir ne se trouve heureux que dans son château du vieux bourg de Quintin, tandis que La Fontenelle préfère le séjour de l'île Tristan.

— Puisque tu me parles de cette île, reprit De Romar, en présentant son gobelet à l'hôtelier qui lui offrait du vin, il faut absolument que tu me promettes de venir bien-

tôt nous rendre visite, si toutefois nous ne sommes pas tués dans ce maudit siège, ou bien encore si, faits prisonniers, nous ne venons pas pourrir dans les prisons du château de Brest.

— Vous pouvez croire que ce serait avec bien du plaisir que je me rendrais à votre invitation, si je ne craignais d'être remarqué dans votre île par les pêcheurs de Douarnenez, dont quelques-uns sont achetés par notre gouverneur. Si j'étais vu par ces hommes qui me connaissent, ma taverne serait perdue. Une fois de retour ici, on prendrait des informations sur moi et sur ma vie passée, et ce voyage me coûterait cher.... Oh! non, je n'irai pas vous voir, car il y aurait dans ce moment trop de dangers à courir.... Tenez, je vous aime tous, mes vieux compagnons, mais j'aime aussi ma taverne, et j'ai l'espoir d'y faire fortune. Quand je serai riche, alors j'irai vous serrer la main; mais avant cela, je ne m'absenterai pas de Brest. Lieutenant, croyez-moi méfiez-vous des poissonniers; s'ils vous reconnaissent, vous seriez sur-le-champ dénoncé au gouverneur, arrêté et pendu ou roué, sans plus

de forme de procès. Ainsi donc, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de faire vos remarques et vos observations le plus vite possible, et de mettre aussitôt à la voile, car je sais de bonne part que l'autorité a les yeux sur tous les étrangers qui abordent ici.

— Merci de tes avis, dit froidement le lieutenant, je partirai quand il le faudra, j'ai une mission à remplir et j'irai jusqu'au bout. Si je suis pris, je montrerai aux Bretois comment sait mourir le lieutenant de La Fontenelle.

— Oh ! ce que je dis n'est pas pour vous blesser, je vous ai vu à l'œuvre et connais votre courage ; mais pourtant il est inutile de braver la mort quand on peut la fuir.

— Tu la redoutes donc bien à présent, Quilliec, toi jadis l'un de nos plus intrépides soldats, puisque tu n'oses seulement pas venir visiter notre fort.

— Je n'ai pas peur pour moi, lieutenant, mais pour mon hôtellerie, dans laquelle j'ai rêvé de faire fortune, comme je vous l'ai dit ; et je tiens essentiellement à ce que ce



vœu se réalise. D'ailleurs, depuis que je suis établi dans cette ville, mes affaires vont à merveille; aussi j'espère bien, dans une dizaine d'années, me retirer et devenir l'un des gros bourgeois de Brest.

— Je n'en doute pas, Quilliec, tu as tout ce qu'il faut pour t'enrichir; seulement, au risque de te fâcher, je te dirai que j'ai remarqué que si tu étais avide d'argent, ce n'était pas pour le dépenser, mais bien pour le garder soigneusement; en un mot, tu es pour quelques-uns, un homme économe, et pour moi un véritable avare.

— Quelle que soit l'épithète que vous me donniez, je ne m'en fâche pas; cela ne servirait à rien, car je n'ai pas l'idée de changer mes goûts à mon âge, et vous n'avez pas non plus, je pense, la prétention de me corriger de mes défauts.

— Non, Quilliec, je n'ai pas cette prétention, tu es trop vieux pour cela; mais ce que je veux, ce soir, c'est t'empêcher de boire davantage pour que tu ne sois pas malade, ce qui arriverait bien certainement si je te laissais encore fêter ce délicieux vin d'Espagne.

Ayant prononcé ces paroles, De Romar



se leva de table et retira le flacon des mains de l'hôtelier au moment où il allait encore remplir son verre.

— Oh ! par exemple , s'écria celui-ci , est-ce que vous me prenez pour un enfant ou pour une demoiselle ? Par-la-mort-Dieu ! j'ai soif et je boirai !

— Alors, tu boiras tout seul. Pour moi, j'ai besoin de sommeil ; il faut que je sois levé demain de bonne heure, et je ne veux pas, comme toi, laisser ma raison au fond des bouteilles ; j'en ai trop besoin pour mon compte d'abord, et ensuite pour celui de notre capitaine, le brave La Fontenelle.

— A ce nom, l'ivresse de l'hôtelier qui allait croissant d'instant en instant, parut vouloir se dissiper tout-à-coup.

— Oui, j'avais tort, s'écria-t-il, il faut conserver notre raison pour la cause de Guy-Eder, et je comprends très-bien que ce n'est ni le cas, ni le moment de faire une orgie ; mais rassurez-vous, ce que j'ai bu ne me rendra pas malade. Cependant, avant d'aller nous coucher, je vous demanderai encore à boire un dernier coup, et je suis bien certain que vous ne me le refuserez pas.

— Allons, explique-toi ?

— Eh bien ! je veux boire avec vous à la santé de monsieur de La Fontenelle.

— Je ne puis te refuser, Quilliec.

Bientôt les verres se choquèrent, et l'on but à la santé du jeune ligueur. De Romar et Quilliec eurent la précaution de ne pas trop élever la voix en portant cette santé, de crainte qu'en entendant le nom de leur capitaine, les soldats qui n'étaient pas encore couchés ne descendissent pour venir trinquer avec eux. En effet, par leurs cris ils pouvaient réveiller les étrangers dont l'hôtellerie était pleine, et compromettre leur propre sûreté en répétant le dangereux nom de La Fontenelle, plus haut qu'il ne le convenait en pays ennemi.

— Maintenant, dit l'hôtelier en bouchant avec soin le flacon de vin d'Espagne, allons dormir puisqu'il le faut, et demain, seigneur De Romar, soyez prudent dans les examens auxquels vous voulez vous livrer, en visitant le Château.

— Bonsoir, mon cher Quilliec ; et surtout, sois tranquille à ce sujet.

En disant ces mots, le lieutenant présenta

sa main à l'hôtelier, qui la pressa avec force pendant quelques instants. Sur ce, celui-ci conduisit De Romar à une chambre fort propre donnant sur le rivage.

Les soldats, en entendant leur officier monter l'escalier, cessèrent aussitôt leurs jeux et leurs conversations, sachant très-bien que ce qu'ils avaient de mieux à faire c'était de se séparer et de se coucher dans le plus grand silence.

Quant à Quilliec, après avoir éteint ses lumières et s'être assuré si toutes ses portes et ses fenêtres étaient bien fermées, il se jeta sur son lit et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Quelque temps après, onze heures sonnaient à l'horloge de la petite église des Sept-Saints.

---

## CHAPITRE XXXIII.

---

### LE CHATEAU DE BREST.

---

Le lendemain, c'était un dimanche. A sept heures du matin, les pêcheurs qui avaient accompagné De Romar avaient déjà vendu tout leur poisson à des marchands de la ville avec lesquels ils étaient depuis longtemps en relation d'affaires. Aussi, à peine leurs marchés avaient ils été conclus, qu'ils étaient entrés avec leurs pratiques se rafraîchir au cabaret de maître Thomas Quilliec.

Depuis six heures l'hôtelier était levé, et, lorsque les poissonniers pénétrèrent dans la taverne, il s'occupait avec ses garçons à servir les nombreux buveurs

qui, malgré l'heure matinale, se trouvaient attablés dans la salle basse que nous connaissons.

En ce moment même, De Romar, revêtu du grand costume national de Douarnenez, se promenait sous les tours gigantesques du château. Le lieutenant, de crainte d'être reconnu, avait endossé le gilet noir, avec la camisole de dessous bleue et la ceinture rouge.

Il avait la culotte en bragou, et ses jambes étaient recouvertes de guêtres ne rejoignant pas les souliers, suivant la mode du pays. Sa tête, si martiale et si énergique sous le casque, était coiffée d'un chapeau à cuve ronde, à petits bords, tout chargé de chenilles de différentes couleurs.

De Romar considérait surtout avec attention le beau bastion que faisait construire le gouverneur Sourdéac, lequel était alors presque entièrement achevé. Puis son œil exercé et connaisseur en pareille matière se portait sur les autres fortifications, et jugeait de quelle difficulté serait la prise de cette magnifique forteresse à laquelle il cherchait le côté faible sans le trouver. Pendant

qu'il regardait ainsi ces ouvrages , il ne put s'empêcher d'écouter attentivement la conversation de plusieurs étrangers qui , tout près de lui , s'extasiaient sur la hardiesse de ces constructions. Il sut par eux que la petite tour qui touchait le bastion dont nous venons de parler s'appelait Azénor (1), et que plus loin l'énorme tour dont la base est un rocher, se nommait la tour de Brest (2). Le lieutenant , en examinant ce colosse de granit, sourit en songeant au fort de l'île Tristan ; mais s'il en rit en lui-même, ce ne fut qu'à cause de sa petitesse comparée au château grandiose qu'il avait sous les yeux, car il était loin de dédaigner les ouvrages élevés par La Fontenelle, dans la force desquels il avait une grande confiance.

Arrivé en cet endroit, De Romar ne put aller plus loin. En effet, au bas de cette tour, un poste de soldats avait été établi, et il était défendu aux habitants de prolonger au-delà leur promenade.

(1) La tour Azénor et le bastion Sourdéac sont situés en face de la mâture.

(2) C'est celle qui est en face de la chaîne.



La véritable entrée du château était à cette époque où elle est encore aujourd'hui, c'est-à-dire du côté qui regarde la ville actuelle.

Il apprit des gardes que le pont-levis de la citadelle ne serait baissé qu'à dix heures, et que, comme c'était un dimanche, l'entrée serait libre pour tout le monde. Ce jour-là, seulement, Sourdéac permettait aux habitants de circuler dans l'intérieur de la place et de venir entendre la messe dans la chapelle du château. Cette nouvelle combla de joie De Romar, car, sans attendre plus longtemps à Brest, il pourrait savoir au juste à quoi s'en tenir sur les forces et les ressources du gouverneur.

Huit heures sonnaient quand il rentra pour déjeuner chez Quilliec. Là, il trouva ses soldats, auxquels il avait défendu de sortir sans sa permission.

Deux heures après, au moment même où le pont-levis s'abaissait pour livrer passage aux Brestoises, un jeune gentilhomme, monté sur un magnifique cheval qui paraissait tomber de lassitude, pénétrait avec la foule dans l'intérieur du château. Son manteau et



son élégant justaucorps de velours, tout couverts de poussière, indiquaient qu'il venait de faire une bien longue route. Tous les traits de son visage altérés par la fatigue montraient assez qu'il devait avoir un grand besoin de repos et de rafraîchissements. La physionomie belle et régulière de l'étranger parut s'émouvoir à la vue des deux grandes tours féodales (1) dessous lesquelles il lui fallut passer pour entrer dans la citadelle, et avant de le faire, il demeura quelque temps immobile à les regarder. Une fois arrivé dans la vaste cour du château, il demanda au sergent de garde si le lieutenant Treffilis était visible en ce moment. La réponse ayant été affirmative, sur-le-champ il fut introduit dans une seconde forteresse, nommée le Donjon, où étaient les logements du gouverneur et de ses principaux officiers.

Parvenu devant la principale entrée du Donjon, le gentilhomme descendit de cheval pendant que le sergent allait prévenir Treffilis qu'on le demandait. En attendant le

(1) Ces tours servent maintenant de prisons.

retour de l'homme d'armes, l'inconnu, qui n'était autre que Du Granec, se mit à considérer avec étonnement l'énorme masse de pierres qu'il avait devant lui, et il retrouva dans la porte d'entrée de ce bâtiment colossal, ce qu'il avait souvent remarqué dans les différents châteaux où il avait été : que cette construction avait tout-à-fait le style moresque.

Au-dessus de ce portail étaient sculptées les armes de Bretagne. Du Granec n'attendit pas longtemps, car le sergent revint bientôt suivi de monsieur de Treffilis.

Aussitôt que les deux amis se reconnurent, par un élan rapide et spontané ils s'élançèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'était un bel et vaillant officier que Hugues de Treffilis, le camarade d'enfance de Du Granec. Depuis deux ans, il était lieutenant de Sourdéac, qui l'aimait comme son fils. La nature l'avait doué d'une noble physionomie, et ses yeux ainsi que les autres traits de son visage décelaient le courage dont il était capable dans le danger.

Il était haut de taille et portait le costume des arquebusiers de cette époque,

c'est-à-dire qu'il avait le grand chapeau, les chausses bouffantes et la bandoulière garnie des petits étuis destinés à renfermer les charges. Né à Quimper, il avait fait ses études au collège de cette ville avec le fils du comte de Pratmaria. Aussi sa joie fut extrême quand il reconnut son meilleur ami, celui qu'il attendait avec impatience depuis quelques jours.

— Quel bonheur pour moi de te revoir, mon cher Du Granec, s'écria-t-il; mes pressentiments ne m'avaient pas trompé... quelque chose me disait que c'était toi même que j'allais presser sur mon cœur!

— Merci, Treffilis, et sois bien persuadé que ma joie en ce moment est égale à la tienne.

— C'est que voici quatre ans que nous ne nous sommes vus! A cette époque, tu étais dans l'armée de Merceur, et moi je servais sous les ordres de l'illustre maréchal d'Aumont. Depuis, j'ai été mandé à Brest par monsieur de Sourdéac, dont je suis le premier lieutenant.

— Et en t'appelant à lui il n'a pas fait un mauvais choix... c'est sans doute la

bravoure que tu as déployée au siège de Crozon qui t'a valu une aussi belle position.

— Oh ! mon Dieu, là, je n'ai fait que mon devoir et rien de plus que les autres Français, Anglais et Espagnols qui s'y trouvaient. Tous ont montré qu'ils avaient du cœur et qu'ils savaient se battre et mourir bravement à leur poste.

— Vraiment, mon cher Hugues, tu pousse trop loin la modestie.

— Allons, Du Granec, laissons de côté notre bravoure et réservons-la pour le siège de l'île Tristan où nous en aurons besoin bientôt. Mais, à ce sujet, j'ai à te remercier mille fois de ton empressement à venir à notre rendez-vous. Cette bonne volonté ne m'étonne pas de ta part, car, après la lettre que je t'avais écrite, j'étais sûr que tu te rendrais à mon appel, malgré ton échec de Plogastel.

Pendant cette conversation, un valet s'était emparé du cheval de Du Granec et l'avait conduit aux écuries.

Quant à Treffilis, il avait continué de causer avec son ami, jusqu'au moment où il arriva devant la porte de sa chambre.

Lorsque Du Granec fut entré, le lieutenant de Sourdéac lui fit savoir que le gouverneur était sorti pour aller entendre la messe à la chapelle du château, et qu'il était accompagné du baron de Molac et des autres capitaines bretons qui devaient prendre part à l'expédition contre la Fontenelle. Treffilis lui offrit ensuite les rafraîchissements dont il avait un pressant besoin. Tous deux prirent plaisir à s'entretenir des événements de leur enfance, en attendant l'arrivée de Sourdéac.

Il y avait déjà près d'une demi-heure qu'ils conversaient ensemble, quand ils entendirent le gouverneur et les autres officiers qui montaient les escaliers du Donjon pour se rendre à leurs appartements.

Presque aussitôt Treffilis, après avoir demandé la permission à Sourdéac de lui présenter Du Granec, pénétra avec cet ami dans la chambre de réception de son capitaine.

Sourdéac, en les apercevant entrer, se leva de son siège et courut avec beaucoup d'empressement au devant du fils du comte de Pratmaria, auquel il fit toutes sortes de politesses et de compliments.

## CHAPITRE XXIV.

---

### LE SEIGNEUR RIEUX DE SOURDÉAC.

---

C'était, comme nous l'avons déjà dit, un brave et loyal soldat que René de Rieux, seigneur de Sourdéac, gouverneur de Brest.

Le roi Henri IV, en l'élevant à ce poste, avait prouvé qu'il connaissait son monde et qu'il savait récompenser le mérite et le courage. Sourdéac avait été enfant d'honneur de Charles IX et avait fait ses premières armes à l'âge de quatorze ans. Plus tard il s'était distingué aux sièges de La Rochelle et de Saint-Lô et s'était signalé d'une manière toute particulière à la journée de Coutras. Après la mort de Henri III, Sourdéac s'attacha au parti du Béarnais. Pendant les guerres de la Ligue, il réduisit



un grand nombre de villes à l'obéissance et aida puissamment d'Aumont à faire rentrer dans le devoir les rebelles qui se soulevaient à chaque instant en Bretagne. Il avait succédé dans le gouvernement de Brest à son frère aîné, le sieur de Château-neuf, et toujours, depuis qu'il occupait cet emploi éminent, il avait continué à donner des preuves de fidélité et de loyauté peu communes.

Ainsi, la reine Elisabeth d'Angleterre qui, depuis longtemps, convoitait le port de Brest, avait tenté plusieurs fois de le corrompre. Désireuse de parvenir à ses fins, elle l'avait sondé pour savoir si, à prix d'argent, elle ne pourrait pas obtenir de lui qu'il ouvrît les portes de son château aux Anglais. Tous les moyens qu'elle employa furent inutiles, elle trouva cet officier incorruptible.

Sourdéac répondit à son député que Brest était au roi de France, et que du moment où cette place appartiendrait à un autre maître il quitterait sur-le-champ le service; il ajouta qu'il préférerait mille fois la mort sur le haut d'une brèche à la trahison.



Henri IV, ayant appris la belle conduite de son gouverneur, le combla d'honneurs et de distinctions, et l'honora depuis de son estime particulière.

Quelque temps après ces événements, Sourdéac se distingua au siège de Crozon. Là, il ne démentit pas sa réputation militaire et fut blessé dans l'un des assauts.

A l'époque où nous le voyons dans cette histoire, il pouvait avoir près de quarante ans. Sa mise était celle des officiers supérieurs de ce temps. Il avait la taille élevée et bien prise ; sa physionomie, quoique dure, était distinguée et pleine d'expression.

— Que Dieu soit loué du secours qui nous arrive, s'écria-t-il en pressant vivement les mains de Du Granec. J'en suis certain, puisque notre cause trouve des défenseurs tels que vous, dans peu nous serons possesseurs de l'île Tristan, et ce repaire de brigands n'existera plus.

— Je me dois trop à mon pays, seigneur Sourdéac, repartit Du Granec, pour rester à l'écart dans une semblable circonstance.

— Eh bien ! monsieur Du Granec, dit Sourdéac, je le crois, c'est à nous tous

qu'il appartient de délivrer la Cornouaille de son plus terrible fléau. Il n'est pas possible de supporter plus longtemps les crimes et les scélératesses de La Fontenelle. Quant à vous, il vous reste encore à venger la prise du château du Granec enlevé si traîtreusement au comte de Pratmaria.

— De plus, s'écria douloureusement Du Granec, j'ai sur le cœur la malheureuse défaite que j'ai essuyée à Plogastel, et je brûle d'en tirer une éclatante vengeance !... Mais ce qui m'afflige dans tout ceci, c'est que, fait prisonnier moi-même et conduit à Douarnenez avec plusieurs de mes gens, je dus la vie à La Fontenelle qui me renvoya sans rançon.

Du Granec se mit ensuite à raconter à Sourdéac et à Treffilis sa dernière entrevue avec Guy-Eder et leur donna connaissance des paroles que celui-ci avait prononcées en le mettant en liberté.

— Est-ce qu'à cause de sa conduite en cette occasion, reprit Sourdéac, vous croiriez lui devoir de la reconnaissance ? Eh bien ! à votre place, j'agirais comme vous, car il n'y a aucun ménagement à garder avec un pareil scélérat.

— Je mentirais cependant, seigneur gouverneur, si je disais que je n'ai pas pour mon libérateur une sorte de reconnaissance. Si ce n'est pas pour moi qu'il a conservé mes jours, du moins, en le faisant, il n'a pas brisé le cœur de mon vieux père, qui n'aurait pas eu la force de supporter ce dernier malheur... Aussi, si je désire la mort de La Fontenelle, ce n'est pas sur un honteux échafaud que je voudrais le voir finir ; je vénère trop pour cela l'illustre famille à laquelle il appartient. Je préférerais qu'il tombât sur un champ de bataille frappé d'un coup mortel, ou encore que s'amendant enfin, il reçût son pardon du Béarnais.

— Les vœux que vous venez d'exprimer, monsieur Du Granec, font honneur à votre noble cœur, et, je le répète, je suis fier de voir marcher sous ma bannière un gentilhomme tel que vous.

— Et moi, seigneur Sourdéac, répliqua Du Granec avec beaucoup d'exaltation, je m'estimerai heureux de mourir à vos côtés pour la noble cause que vous soutenez si dignement ; mais, comme je vous le disais tout-à-l'heure, une pensée me chagrine et

m'exaspère : je frémis en songeant que je dois la vie à un monstre aussi cruel !... J'ai beau faire, je trouve qu'il y a une sorte d'ingratitude à aller le combattre, et cependant, quand je réfléchis aux malheureuses Communes massacrées par lui, il me semble que toutes ces victimes restées sans sépulture sur nos bruyères demandent vengeance à grands cris.

Cet entretien se prolongea jusqu'au moment où on vint avertir Sourdéac que le dîner était servi dans la grande salle basse du Donjon.

Lorsqu'ils furent descendus, avant de se mettre à table, Du Granec s'empressa d'aller saluer les seigneurs bretons et les capitaines qui s'y trouvaient réunis.

C'étaient, comme nous l'avons dit, le baron de Molac, les sieurs de La Bastinaye, La Tremblaye et quelques autres de leurs amis. Ceux-ci accueillirent avec beaucoup d'empressement le jeune Pratmaria, et pendant tout le repas la conversation qui s'engagea entre eux ne roula que sur le siège prochain de l'île Tristan.

Le dîner étant terminé, Sourdéac demanda

à Du Granec, après que les autres chefs se furent retirés, s'il désirait visiter le château et les fortifications. Celui-ci n'étant jamais venu à Brest ne manqua pas d'accepter l'offre qui lui était faite, malgré la fatigue qu'il ressentait de son voyage.

Treffilis voulut aussi être de la partie. Ils commencèrent donc tous trois par visiter l'intérieur du Donjon. Le Gouverneur, tout en leur faisant remarquer que cet énorme bâtiment n'était pas aussi ancien que les autres tours du château, les mena dans les appartements mêmes qu'occupaient les ducs de Bretagne quand ils venaient à Brest (1). Il fit ensuite descendre Du Granec dans de ténébreux souterrains qui servaient de prisons. Telle était l'obscurité de ces horribles lieux qu'ils étaient obligés de se faire précéder dans leur marche par un soldat muni d'une torche allumée.

Du Granec éprouva un sentiment d'horreur indicible en considérant ces affreux sépulcres ouverts par la barbarie des hommes.

(1) Il paraîtrait que la première pierre du Donjon n'aurait été posée que sous le règne de François II.

— Maintenant, monsieur, dit Sourdéac, êtes-vous curieux de voir les *Oubliettes*? car ces prisons que nous venons de parcourir ne sont rien en comparaison de ces dernières.

— Je le veux bien, répondit Du Granec.

Malgré le sentiment de répugnance qu'il éprouvait pour de semblables lieux, sa curiosité était aiguïlée par l'air singulier qu'avait pris le gouverneur en lui parlant des *Oubliettes*.

Tous trois passèrent alors sous une voûte basse qui les conduisit à un passage incliné. C'est là qu'était le gouffre auquel on avait donné le nom effrayant d'*Oubliettes*.

---

## CHAPITRE XXXV.

---

LE SEIGNEUR RIEUX DE SOURDÉAC (Suite).

---

— Nous voici arrivés, dit le gouverneur, en montrant à Du Granec une sorte d'abîme béant devant eux, lequel ne recevait l'air et la lumière que par un tuyau fort étroit, de trente pieds de hauteur.

— Y avez-vous encore des prisonniers, monsieur le gouverneur ? demanda Du Granec avec un sentiment d'effroi involontaire.

— Non, ce cachot est maintenant vide ; mais quand je pris le commandement de cette citadelle, j'en trouvai quelques-uns. Par pitié pour ces malheureux, j'ordonnai qu'on les arrachât aussitôt de cette tombe anticipée. Vous le voyez, cette affreuse prison se ferme au moyen d'une énorme pierre



glissant dans une coulisse, et les prisonniers qui étaient condamnés à y mourir de faim ne pouvaient être descendus dans leur dernière demeure qu'à l'aide de cordes ou d'une échelle.

En entendant ces mots, Du Granec serra vivement la main de Sourdéac.

— Vous avez un noble cœur, seigneur, s'écria-t-il, vous qui n'avez pas permis que de pauvres créatures restassent se consumer dans une lente agonie dans ce gouffre plus effrayant que le tombeau.

Après ces paroles, Du Granec, à l'aide d'une échelle de corde dressée à cet effet, descendit dans les Oubliettes.

Sourdéac et Treffilis refusèrent de le suivre dans un lieu qu'ils avaient vu tant de fois.

Du Granec remonta bientôt plus indigné que jamais contre les hommes qui avaient eu la cruelle pensée de cette construction (1). Il dit qu'un semblable cachot était digne

(1) On voit encore aujourd'hui sous le Donjon le cachot des Oubliettes. On remarque dans la muraille un trou assez profond creusé par les malheureux qui y furent renfermés.

des inventions barbares sorties des têtes en délire des empereurs Néron et Caligula.

Du Granec monta ensuite sur les tours de Brest et d'Azénor, les mêmes qui avaient attiré l'attention du lieutenant de La Fontenelle pendant sa promenade du matin.

Sourdéac lui fit remarquer également le beau bastion qui, plus tard, devait porter son nom.

— Monsieur de Sourdéac, dit Du Granec, si le Béarnais avait mis dans toutes les places qui lui appartiennent des hommes aussi capables et aussi fidèles que vous, son royaume serait en sûreté, et il pourrait demeurer à Paris faire tranquillement son métier de Roi, sans s'inquiéter de ce qui se passe dans les provinces.

Bientôt ils arrivèrent à la tour de César.

Sourdéac avoua qu'il ignorait pour quel motif on avait donné à cette tour le nom de l'illustre conquérant romain ; car il était bien prouvé que ce général n'était jamais venu jusqu'à Brest.

De cette éminence, il leur fit admirer la rade dont le coup-d'œil était alors vraiment magnifique. Elle était sillonnée en tout sens

par une multitude de bateaux dont les rames traçaient partout des sillons de feu en se plongeant dans la mer, et le soleil en donnant en plein sur ce superbe lac faisait resplendir des milliers d'étincelles. A leurs pieds se tenaient une foule de promeneurs occupés à regarder cet admirable point de vue.

De là, Du Granec se rendit aux tours de la Madeleine et des Anglais, superbes constructions qui dominant au-dessus des grèves qui sont sous la citadelle.

— Seigneur Sourdéac, s'écria-t-il quand il eut visité tout le château, cette place que vous commandez est la plus forte et la plus imposante de toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent. Que sont à côté Quimper, Morlaix, Concarneau et Guingamp? Je ne crois pas me tromper en disant que Brest est imprenable.

— J'ai cette conviction, Monsieur; du reste, nous voyons dans l'histoire que Brest soutint plusieurs sièges célèbres, et que la force des armes ne put rien contre ses murailles.

En ce moment Du Granec aperçut le

baron de Molac et les autres chefs qui sortaient du Donjon et venaient à eux en traversant la grande cour. Lorsque Sourdéac eut réuni tous les gentilshommes qui devaient faire partie de l'expédition contre Guy-Eder, il les mena voir son parc d'artillerie qui était parfaitement bien approvisionné ; puis il les conduisit à un quart de lieue de la ville sur une vaste plaine où étaient campées les troupes qui devaient être dirigées sur Douarnenez.

Cette petite armée qui provenait des garnisons des principales villes de la Bretagne pouvait s'élever à quatre mille hommes. Sourdéac profitant du beau temps qu'il faisait, après les avoir passés en revue, les harangua et leur fit savoir que, sous peu de jours, ils devraient se tenir prêts à partir. Il leur rappela la bravoure des Royaux au siège de Crozon, et ajouta que pour lui, il était bien certain que, devant l'île Tristan, leur valeur égalerait celle des soldats du maréchal d'Aumont.

Après ce discours, Sourdéac tint conseil, et il fut décidé que dans deux jours les troupes royales se mettraient en marche.

## CHAPITRE XXXVI.

---

### RETOUR DE BREST.

---

Le lendemain de grand matin, par un excellent vent et par une belle mer, De Romar et ses gens sortaient de Brest faisant voile vers Douarnenez.

Avant de partir, le lieutenant recommanda à Quilliec de ne pas manquer de lui faire connaître tout ce qu'il pourrait apprendre au sujet de l'expédition projetée, car, malgré ses recherches, il n'avait pu découvrir au juste l'époque où La Fontenelle serait attaqué. Profitant de la liberté accordée aux Brestoïses d'entrer dans l'intérieur du château, De Romar avait tout vu et tout observé. Mêlé aux curieux, il était entré

dans le parc d'artillerie de Sourdéac, et avait suivi la foule jusqu'à l'endroit où les troupes étaient campées. Il avait donc, par conséquent, assisté à la revue, et s'était assuré par lui-même du nombre des ennemis ; mais ce fut tout ; en vain chercha-t-il à pénétrer les projets des chefs alliés. Bien qu'à moitié satisfait, cependant il s'éloigna de Brest, jugeant qu'il serait peu prudent à lui de séjourner davantage dans une ville où sa présence pouvait être découverte par les agents de Sourdéac.

Ce soir-là, quelques heures avant le coucher du soleil, un homme paraissant absorbé dans ses pensées se promenait le long des petites maisons bâties sur l'île Tristan. Ce personnage tenait en mains une lettre qu'il venait de recevoir. Son front paraissait chargé d'ennuis et d'inquiétudes. C'était La Fontenelle. Arrivé à l'un des sommets de l'île qui regarde la baie, il jeta un coup d'œil attristé vers la haute mer ; puis, après l'avoir observée quelque temps, ses yeux se reportèrent sur le papier dont nous venons de parler. C'était une missive du baron de Beaumanoir.



Amaury, après l'avoir remercié de sa clémence envers Du Granec, le suppliait encore d'évacuer l'île Tristan, de congédier ses soldats et de renoncer à la vie dangereuse de partisan. Loin de chercher à irriter La Fontenelle par de nouveaux reproches, il employait le langage de la douceur, faisait appel à son cœur et à l'amitié qui avait toujours existé entre eux. Il l'informait aussi de la prochaine arrivée en Bretagne de leur cousin le maréchal de Lavardin, qui y venait pour essayer de ramener Mercœur au parti du roi. Il finissait par ces mots :

« Nous espérons tous ici, mon cher  
» Guy-Eder, que tu rendras enfin ton épée  
» à notre cousin, et que tu renonceras à  
» soutenir le parti de la Ligue. Tu es jeune ;  
» il te restera encore, grâce à Dieu, de  
» longs jours pour expier tes fautes pas-  
» sées. Oh ! j'en suis certain, cette fois tu  
» réfléchiras mûrement ; tu entendras ma  
» voix et celle de ta conscience ! Tu revien-  
» dras ensuite habiter avec moi et Clara,  
» en attendant que Lavardin t'ait procuré  
» un grade honorable dans l'armée royale.  
» Une pensée me rend heureux et me fait



» espérer que tu cèderas : c'est que j'ai  
» l'assurance que tu n'as jamais cessé de  
» m'aimer ! »

Et c'était en vain que La Fontenelle pliait cette lettre ; à peine avait-il jeté les yeux sur l'éblouissante nappé d'eau de la baie de Douarnenez, qu'aussitôt il se remettait à sa lecture et ne pouvait s'en détacher.

— Pauvre frère ! s'écria-t-il tout-à-coup plein d'émotion. Oui, tu me connais et tu dis vrai : Je t'aime et t'aimerai toujours, car tu m'as servi de père, et jamais je ne saurais oublier tous les soins dont tu as environné mon enfance... Mais, hélas ! je ne puis renoncer à la vie de partisan. Pour moi, l'existence tranquille est devenue impossible. Il me faut la guerre, les courses périlleuses, les sièges, le pillage, l'incendie. Désormais, rien ne peut attendrir mon âme implacable ; j'aime à me repaître de sang et de carnage, et il m'est doux d'entendre les cris des blessés et des mourants. Les remords, je ne les connais plus !

Et La Fontenelle souriait en pensant à Merceœur, dont il dédaignait les ordres et les avis.

Comme il commandait en maître en Cornouaille, il aurait rougi d'aller implorer la protection de son cousin Lavardin. Il sentait parfaitement que pour le moment il n'avait besoin ni de son appui ni du pardon du Béarnais. Aussi se promettait-il bien de n'évacuer Douarnenez que par la force, et d'attendre que le maréchal vînt le voir le premier. Et cependant il n'était pas heureux, bien qu'il eût eu une puissance presque royale. Toujours un soucieux nuage obscurcissait son front, et des passions violentes ne cessaient de remuer profondément son âme. Parfois il comprenait qu'il avait besoin d'une affection véritable et qu'il lui eût fallu une femme qui l'aimât et à laquelle il pût confier ses pensées et ses projets d'avenir.

Depuis qu'il avait quitté son frère, son cœur endurci n'était plus capable de s'ouvrir à aucun homme. Il n'existait pour lui au monde qu'une seule créature qu'il jugeât susceptible d'un amour ardent et sans bornes, et il pensait que sa présence pourrait apporter le bonheur dans l'île Tristan. Cette femme c'était mademoiselle de Loquevel.

Combien de fois dans ses nuits sans sommeil, au milieu de ses projets d'attaque et de pillage, n'avait-il pas songé à Clara ? Oh ! bien certainement, si cette jeune fille n'eût pas été la consolation du baron de Beaumanoir, La Fontenelle l'aurait enlevée et l'eût forcée de partager son existence aventureuse. Mais non, malgré la fougue et la perversité de son caractère, il avait su combattre ses désirs et il n'avait pas eu la cruauté d'arracher à son frère celle qui était devenue son ange consolateur.

La Fontenelle, ayant enfin serré sur lui sa lettre, porta ses regards sur la baie couverte alors de plusieurs bateaux de pêcheurs. Tout-à-coup sa figure parut se rasséréner. Il crut apercevoir dans l'éloignement une grande barque qui s'approchait, et aussitôt il songea que ce pouvait être celle de son lieutenant De Romar. Il resta ainsi près d'une demi-heure absorbé par ses pensées, les yeux tournés vers le bâtiment qu'il supposait venir de Brest. Il ne s'était pas trompé ; c'étaient bien De Romar et ses gens.

Comme la mer était haute en ce mo-

ment, les prétendus pêcheurs, après avoir attaché leur bateau dans le petit havre construit dans l'île, rentrèrent dans l'intérieur du fort.

Quant à De Romar, il alla à la rencontre de La Fontenelle, et après s'être incliné militairement devant lui et lui avoir serré la main, il se mit à lui raconter son voyage, en lui faisant part de tout ce qu'il avait vu et observé. Il l'entretint longuement des forces de leurs ennemis, de leurs munitions, de la nombreuse artillerie qu'il avait remarquée dans le château, et avoua que sans avoir pu au juste découvrir l'époque de l'arrivée de Sourdéac, il croyait être à peu près certain que l'île Tristan serait assiégée dans peu de jours. Il ajouta qu'il avait la certitude que d'abord ils seraient attaqués par terre, et que Du Granec était un des premiers officiers qu'il avait remarqués dans les rangs des alliés.

---

## CHAPITRE XXXVII.

---

### SIÈGE DE L'ILE TRISTAN.

---

En entendant ce nom, la physionomie de La Fontenelle changea tout-à-coup et devint affreuse à voir, car la fureur lui avait enlevé tout ce qu'elle avait d'humain.

— Quoi ! s'écria-t-il, agité d'un tremblement nerveux extraordinaire, encore Du Granec ! encore ce misérable que j'ai épargné à Plogastel ? Insensé que j'étais de lui avoir rendu la liberté. Soyez donc bon et clément avec les hommes, et une fois libres, les ingrats, incapables de reconnaissance, se liguent avec vos ennemis pour tramer votre

perte ! Voilà comment ils vous récompensent ! Ah ! si jamais Du Granec retombe en mon pouvoir , il saura ce que c'est que la vengeance de Guy-Eder ! En vain alors son père essaiera-t-il de m'éblouir en m'offrant une forte rançon, je serai implacable !

— Les forces des Royaux, dit De Romar, s'élèvent à quatre mille hommes, et tous les renseignements que nous avait transmis Quilliec étaient parfaitement exacts.

— Je regrette de n'avoir pas ici cet homme, dit La Fontenelle, c'était un vaillant soldat, terrible dans l'attaque et impitoyable pour l'ennemi ; mais quoiqu'il me manque, ainsi que bien d'autres braves que nous avons perdus, Sourdéac ne tardera pas à connaître ce que valent les défenseurs de l'île Tristan !...

En prononçant ces paroles, il jeta les yeux avec orgueil sur les fortifications qu'il avait élevées, puis ses lèvres serrées et frémissantes murmurèrent encore le nom de Du Granec. Il demeura ensuite silencieux, les yeux tournés vers la baie, semblant regarder le coucher du soleil.

Deux jours après cette conversation , Sourdéac et les chefs alliés partirent de Brest avec toutes leurs troupes, traînant avec eux quelques pièces de campagne. Tous furent d'avis d'aller immédiatement attaquer les garnisons laissées à Penmarc'h par La Fontenelle, de peur qu'elles ne les inquiétassent pendant le siège de Douarnenez. Une fois devant Penmarc'h , ils investirent aussitôt les forts de Tréoultré et de Kerity occupés par les ligueurs. Après les avoir détruits entièrement, Sourdéac fit passer leur garnison au fil de l'épée.

Les troupes royales se portèrent ensuite sur Quimper, où l'évêque Charles du Liscoët vint les remercier, au nom de Dieu et du Roi, de la noble entreprise qu'elles avaient formée de délivrer la Bretagne de son plus terrible fléau.

Le lendemain, une assemblée se réunit à l'évêché. Là, les échevins et les notables de Quimper tinrent conseil avec les chefs de l'expédition, et il fut décidé que pour mieux resserrer les ligueurs dans leur île , on attaquerait d'abord le bourg de Douarnenez.

L'armée royale brûlant d'en venir aux



mains se mit en marche, et il était midi quand, avec ses enseignes déployées, elle se montra sur les collines qui dominant l'île Tristan.

La Fontenelle attendait ses ennemis plus tôt ; mais il était loin de songer à la destruction de ses forts. En apprenant le massacre de ses soldats, il jura de ne faire aucun quartier aux prisonniers qui tomberaient entre ses mains.

Sourdéac prit aussi possession de Tréboul, petit village situé en face du fort, et fit en sorte d'empêcher La Fontenelle de sortir de son repaire. Mais les chefs alliés, malgré tous les soins qu'ils prirent de se fortifier avant de commencer l'attaque, s'aperçurent aussitôt de la difficulté de leur entreprise, et reconnurent qu'il était impossible de faire un siège dans les formes à cause de la mer qui entourait l'île deux fois par jour. Ils se convinquirent enfin qu'ils ne pourraient essayer qu'un blocus.

— Allons ! mes amis, dit La Fontenelle à ses soldats : du courage ! voici les Royaux arrivés. Il s'agit maintenant de vous montrer aussi braves et aussi intrépides que

vous l'avez été jusqu'à ce jour ! C'est à vous qu'il appartient de chasser cette nuée de misérables qui sont venus s'abattre sur ces plages, comme les goëlands que vous voyez venir avant les grandes tempêtes ; mais comme ces oiseaux, ils ne trouveront pas ici un port où ils seront à l'abri de l'orage. Bientôt tous ces lâches seront en fuite, ou leurs cadavres seront étendus sur nos grèves !

— Vive le seigneur La Fontenelle ! vive notre capitaine ! s'écrièrent tous ensemble les Ligueurs.

Ce jour-là, Sourdéac ne tenta rien.

Le lendemain, l'isthme se trouvant à sec, il commanda à ses soldats de marcher sur l'île Tristan, et d'essayer d'approcher du fort, s'il était possible. Aussitôt cet ordre donné, on vit les Royaux s'élaner sur la grève. Leurs bataillons se déployèrent autant qu'ils le purent, et se mirent à attaquer vigoureusement le fort avec leur artillerie.

Les Ligueurs répondirent par une terrible canonnade qui tua beaucoup de monde à Sourdéac. Pendant cette attaque, La Fon-

tenelle était demeuré renfermé dans sa petite forteresse à l'abri des boulets qui tombaient presque tous dans la mer sans lui faire aucun mal. Et là, il riait de son rire perfide et cruel. D'un coup d'œil il jugea que ses ennemis échoueraient, et qu'avant peu de jours ils seraient contraints de lever le siège. Tandis que, la tête penchée contre une meurtrière, il dirigeait son regard exercé sur tous les points de l'attaque, il reconnut Du Granec à cheval qui, de la voix et du geste, excitait les combattants. A cette vue, il eut peine à maîtriser sa rage, et il trembla qu'une arquebusade, en venant atteindre son plus cruel ennemi, ne l'empêchat de se venger de lui plus tard.

Quels que furent les efforts de Sourdéac, il ne put parvenir à endommager les fortifications de l'île, et à marée haute il fut forcé de se retirer derrière ses retranchements, après avoir éprouvé des pertes sensibles. Malgré ce peu de succès, il fit jouer le canon pendant toute la nuit contre le fort, et résolut de tenter le plus tôt possible un assaut général.

Le lendemain, à la pointe du jour, tous

les chefs de l'armée royale étaient réunis dans la tente de Sourdéac pour délibérer sur les moyens d'assurer l'attaque qui allait avoir lieu. Les avis différaient. Quelques-uns prétendaient qu'il fallait surprendre de nuit l'île Tristan quand la marée serait favorable. D'autres conseillaient de ne tenter l'assaut que lorsque les vaisseaux que l'on attendait seraient arrivés de Brest ; qu'alors on aurait de grandes chances de réussite, car le siège se ferait à la fois par terre et par mer. Mais le baron de Molac, la Bastinaye et la Tremblaye, qui étaient de véritables hommes de guerre, déclarèrent que l'île Tristan était imprenable et que tous les efforts qu'on pourrait faire pour en déloger Guy-Eder seraient inutiles.

Treffilis et Du Granec étaient loin de partager cette opinion ; ils pensaient que les Ligueurs capituleraient ou qu'ils céderaient devant une attaque vigoureuse et habilement dirigée.

Quant à Sourdéac, quoique fort indécis, il déclara aux autres chefs de l'expédition qu'il espérait prendre les assiégés par

famine, et que sous peu, malgré la difficulté de ce siège, il était certain que l'étendard royal flotterait sur les fortifications démantelées de Douarnenez.

Après quelques instants de discussion, les alliés décidèrent qu'on ne tenterait rien de décisif avant l'arrivée des navires attendus.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

---

### SIÈGE DE L'ILE TRISTAN (Suite).

---

Quelques jours après, à l'heure de midi, on vit la flotte de Sourdéac poindre à l'entrée de la baie. Bientôt quatorze bâtiments de guerre, bloquant La Fontenelle, l'empêchaient de sortir de l'île Tristan et de recevoir aucun secours du dehors. En vain plusieurs petits navires armés essayèrent-ils de repousser les Royaux, ils furent foudroyés par l'artillerie de Sourdéac et forcés de rentrer dans le port de l'île Tristan, sous la protection du fort. Cependant, malgré ces nouveaux renforts et l'activité que déployaient les alliés, le blocus n'avancait pas et tirait en longueur.

Presque tous les jours, à marée basse, de vives escarmouches avaient lieu sur le sable, mais sans aucun avantage pour l'un ou l'autre des deux partis. C'était inutilement que les troupes royales suivaient le sillon pour chercher à arriver jusqu'à la forteresse, car aussitôt elles étaient abattues sur la grève par les arquebusades des assiégés. Les fortifications élevées par La Fontenelle étaient si dangereuses et si bien défendues qu'il était à peu près impossible de parvenir jusqu'à lui.

On ne peut se figurer quelle colère Sourdéac et les autres capitaines ressentirent de leur impuissance.

De son côté, Du Granec frémissait de rage, en songeant que cette fois encore sa vengeance serait sans effet, et que tôt ou tard les alliés seraient obligés de se retirer, n'emportant avec eux que la honte de leur échec. Les jours et les semaines se succédèrent sans que rien fît changer l'attitude des assiégés qui continuaient à répondre par de vives canonnades aux attaques de leurs ennemis. Sourdéac avait beau faire battre le fort depuis la pointe du



jour jusqu'au coucher du soleil, il n'arrivait à rien avec son artillerie. A mesure qu'il détruisait quelques pans de murailles ou de fortifications, le lendemain il était tout étonné de voir surgir à leur place d'autres murs construits pendant la nuit avec une promptitude vraiment féerique. Quant aux vaisseaux qui croisaient devant l'île, ils avaient des canons à bord, mais ces pièces étaient si mal servies que leur concours devenait presque inutile. Ajoutez à cela, que bien souvent ils étaient contraints de rentrer dans le port de Douarnenez, à cause du gros temps qui les exposait sans cesse à être brisés contre les rochers de la côte.

La Fontenelle, malgré l'inquiétude où il était au sujet de ses vivres, qu'il voyait chaque jour diminuer sans espoir de les renouveler, ne pouvait s'empêcher de se réjouir des efforts impuissants des troupes royales.

— Oh ! se disait-il, un soir, en regardant le camp des assiégeants, vous aurez beau faire, monsieur de Sourdéac, vous ne rencontrerez pas ici le capitaine Praxède avec ses Espagnols ; vous n'emporterez pas ce

fort d'assaut et vous ne passerez pas au fil de l'épée les soldats qui le défendent, comme ceux de Penmarc'h ! Le jour où vous ferez prisonnier Guy-Eder et où vous livrerez sa tête au Parlement de Rennes n'est pas encore arrivé !...

Puis, l'on voyait l'impitoyable ligueur sortir du fort et aller visiter les postes nombreux établis autour de son île. Il se portait sur tous les points où sa présence était nécessaire, ayant l'œil partout et s'occupant de redoubler l'ardeur et le courage de ses soldats. C'était l'aigle debout sur son aire, le regard terrible et menaçant, s'apprêtant à soutenir un sanglant combat et à défendre ses aiglons jusqu'à la mort et jusqu'à l'épuisement de ses forces. Tel était La Fontenelle depuis le commencement de ce siège. Son courage, son activité, son énergie n'avaient pas faibli un seul moment. Aussi les féroces soldats qu'il commandait étaient-ils pleins d'enthousiasme et avaient-ils juré de s'ensevelir avec leur capitaine sous les décombres du fort plutôt que de se rendre.

Sourdéac, furieux du temps qu'il perdait

devant ce rocher, résolut d'attaquer les Ligueurs par terre et par mer, et d'essayer enfin d'emporter le fort d'assaut, comme le conseil l'avait décidé. Donc, quelques jours après, par une belle matinée et par un temps calme, les troupes du roi descendirent des hauteurs qu'elles occupaient et se développèrent sur l'isthme qui, en ce moment, était entièrement à sec.

Le gouverneur de Brest, Treffilis, le baron de Molac et les autres chefs de l'expédition, tous montés sur leurs chevaux de bataille, parcouraient les rangs, excitant les soldats à combattre par leurs paroles chaleureuses. Mais personne n'était alors plus animé que Du Granec. On le voyait aller, venir sur la grève, portant des ordres, et cherchant par mille moyens à enflammer l'ardeur de ses compagnons.

— Allons, mon cher Treffilis, disait-il, plein d'animation, à son ami, il s'agit aujourd'hui de déloger le tigre de la Cornouaille de son antre et de mettre fin aux malheurs de ce pays. Il faut montrer à monsieur de Molac et autres qu'il n'existe pas de places imprenables pour des hommes de cœur.

Vengeons-nous aujourd'hui des massacres de Plogastel et du château du Granec !

— Personne, répliqua Treffilis, ne partage plus vivement que moi la haine que tu as vouée à La Fontenelle, et, bien que dans une occasion il t'ait fait grâce, tu ne lui dois pas de reconnaissance. En effet, je le demande, le loup qui, une fois, a dédaigné le faible agneau, parce que ce jour-là il n'avait pas soif de sang, doit-il pour cela être épargné par les chasseurs qui sont à sa poursuite ? Oh ! non, car bientôt sa férocité naturelle le reprenant, il deviendra la terreur du troupeau qu'il égorgera sans pitié. Quel bonheur pour moi si le sort des combats pouvait envoyer de mon côté le perfide Guy-Eder ! Alors, je le jure, soutenu par la bonne cause que je défends, je suis certain qu'il tomberait sous mes coups ou que je le mènerais pieds et poings liés devant monsieur de Sourdéac.

— Je souhaiterais plutôt, comme je te l'ai dit, pour l'honneur de sa famille, qu'il fût tué dans l'assaut que nous allons livrer.

— Tiens, Du Granec, s'écria Treffilis, regarde donc, déjà le ciel semble presque

vouloir exaucer mes vœux; voilà les Ligueurs qui se préparent à faire une sortie. Ah! si La Fontenelle osait aujourd'hui se montrer sur le sable !

Pendant que les deux amis échangeaient entre eux ces paroles, les assiégés se disposaient à sortir de leur île et à repousser leurs ennemis dans leurs retranchements.

C'eût été un beau spectacle pour un observateur placé dans le petit village de Tréboul ou sur quelque hauteur de cette côte sauvage que de voir tous ces gens prêts à en venir aux mains. Il était facile de s'assurer, en examinant le visage des soldats, qu'ils désiraient tous en finir et que ce siège commençait à les fatiguer.

Le soleil qui, en ce moment, donnait sur les troupes de Sourdéac rangées en bataille sur la grève, faisait étinceler les casques, les armures et les épées déjà sorties du fourreau. On n'entendait sur la plage que le piétinement dur et sec des chevaux. A ce bruit se mêlaient les cris des chefs, le son des trompettes et le murmure de la mer, dont les flots venaient mourir contre les ro-

chers. Là, on eût pu étudier parfaitement bien les costumes militaires de cette époque.

— Ainsi, on y distinguait les piquiers avec leurs brillants casques de cuivre, leurs corselets munis d'épaulières, leurs brassarts et leurs tassettes ; puis, les cheveu-légers ; les carabins lestes et pleins d'élégance armés de leurs longues carabines ; les arquebusiers à cheval, les hallebardiers, les argoulets et les mousquetaires. Ceux qui n'avaient pas de salades pour coiffures portaient de petits feutres coniques ou le grand chapeau aux bords gracieusement relevés et ornés de plumes.

Tous ces hommes d'armes étaient revêtus de justaucorps de buffle ou de pourpoints. Ils avaient de larges haut-de-chausses, de courts manteaux et de grandes bottes de couleur fauve.

---



## CHAPITRE XXXIX.

---

### LE LIEUTENANT HUGUES DE TREFFILIS.

---

Bientôt les vaisseaux de Sourdéac commencèrent l'attaque et firent pleuvoir toutes leurs bordées contre le fort ; mais cette fois encore, comme les canons étaient mal pointés et mal servis, un très-petit nombre de boulets atteignirent les assiégés.

Pendant que le fort ripostait de son artillerie, La Fontenelle, monté sur son superbe cheval noir et recouvert d'armes brillantes, apparut tout-à-coup à la tête des siens prêts à charger les Royaux. De Romar ne l'avait pas suivi ; il avait été chargé de défendre l'île et de diriger le feu de la place. Le cruel La Boule, son autre lieutenant, était à ses côtés.



Quand Sourdéac et les autres capitaines du roi aperçurent La Fontenelle, ils furent surpris de la beauté et de l'air de noblesse de ce fier partisan, que la renommée, si menteuse parfois, avait peint comme un monstre de laideur ou comme un géant difforme et horrible à voir.

— Oui, c'est bien lui ; c'est Guy-Eder, s'écria Du Granec tout ému, en le désignant du doigt à Sourdéac et à Treffilis, près desquels il se trouvait alors.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que La Fontenelle s'élançant comme la foudre sur les assiégeants, les força à reculer par une de ces attaques furieuses que lui seul et ses soldats savaient faire.

L'air retentissait toujours du bruit des arquebusades qui venait se mêler à celui plus imposant des canons du fort et des vaisseaux qui continuaient d'échanger leurs bordées.

Malheur aux soldats qui osèrent résister à La Fontenelle ! A peine essayaient-ils de se défendre qu'aussitôt ils tombaient morts sous sa terrible épée.

Dans les rangs de l'armée royale on n'entendait que ces mots :

— Mort au Brigand de la Cornouaille !  
Mort à La Fontenelle !

Celui-ci frémit de rage au bruit de ces clameurs menaçantes. Une expression de colère anima ses traits mâles et fit trembler sa lèvre hautaine. Soudain il se détourna, et voulant rallumer l'ardeur de ses gens, il se contenta de jeter sur eux un de ces regards qui avaient le pouvoir de les rendre invincibles. Mais il ne put contenir sa fureur quand, tout près de lui, il aperçut Du Granec. Son visage devint livide, et du fond de son orbite son œil laissa échapper un éclair effrayant.

— Traître ! s'écria-t-il , en se précipitant sur le fils du comte de Pratmaria et en lui portant un grand coup d'épée. As-tu donc déjà oublié mes paroles et la lande de Plogastel Saint-Germain ?

Sans Treffilis , qui alors était à côté de Du Granec et qui para adroitement le coup, c'en était fait de son malheureux ami. Du Granec avait été si troublé de cette attaque et des paroles de La Fontenelle , qu'il était resté comme pétrifié sur son cheval sans avoir pu même se mettre en défense.

Treffilis , tout joyeux de voir devant lui

le redoutable antagoniste qu'il désirait combattre, déchargea son pistolet sur Guy-Eder; mais il le fit avec tant de précipitation, qu'il le visa mal, et que la balle, au lieu de l'atteindre, alla frapper mortellement un des principaux officiers de la suite du capitaine ligueur.

A cette vue, La Fontenelle, plus agile que le tigre, s'élança sur Treffilis, et soudain son épée étincelante s'enfonça dans la gorge du lieutenant de Sourdéac. Ce malheureux, quoique blessé à mort, essaya de riposter; mais il ne le put..... Il poussa comme une sorte de gémissement et tomba renversé sur les galets de la grève, étouffé par le sang qui sortait de sa large blessure. Une seconde après cette chute, Treffilis, foulé sous les pieds des chevaux, se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie. On ne saurait peindre de quel désespoir fut saisi Du Granec, en voyant mourir sous ses yeux celui qui venait de lui sauver la vie, son ami le plus cher!

Dans sa rage, voulant le venger ou périr à ses côtés, il se disposait à s'élançer sur son meurtrier, quand le baron de Molac,

craignant pour ses jours, fondit à la tête des siens sur La Fontenelle, et par cette attaque impétueuse empêcha celui-ci de rejoindre Du Granec.

Pendant ce temps, ce dernier fut entraîné bien loin de l'action par son cheval qui s'emporta tout-à-coup et qu'il ne put retenir.

Les Ligueurs, sortant alors du fort en poussant des cris effroyables, se précipitèrent sur les assiégeants qui ne purent soutenir ce choc furieux et commencèrent à plier. En vain Sourdéac et de Molac essayèrent-ils de résister à cette vigoureuse sortie, tous leurs efforts furent inutiles ; jamais ils ne purent venir à bout de rallier leurs soldats épouvantés et de les arrêter dans leur déroute.

En même temps, une terrible mousqueterie partant de l'île balayait les Royaux, de sorte qu'il leur fut impossible de résister à ces deux attaques faites à la fois. Et puis, il faut le dire, les soldats de La Fontenelle faisaient aussi beaucoup de mal à leurs ennemis avec leurs espringales et leurs fauconneaux dont ils se servaient très-adroitement.

Cependant Sourdéac , à l'aide de sa cavalerie , fit une très-belle retraite , et, quoiqu'en fuite, il tint tête aux Ligueurs qui ne purent arriver jusqu'à ses retranchements. Par son sang-froid et son habileté il les empêcha de poursuivre plus loin son infanterie qui, sans lui, eût été inévitablement taillée en pièces.

En vain, dans cette affaire , les Royaux cherchèrent-ils à s'emparer de Guy-Eder ; toutes leurs tentatives furent inutiles. Partout où le partisan dirigeait ses pas , il semait le carnage et la mort sur son passage , sans qu'aucun coup pût l'atteindre. Mais , malgré ses efforts et ses recherches , il ne put parvenir à retrouver Du Granec ce jour-là. Celui-ci, entraîné comme les autres dans la déroute , arriva à Douarnenez le désespoir et le découragement dans l'âme. C'est qu'il avait perdu dans cette malheureuse journée ce qu'on ne rencontre souvent pas dans toute une vie d'homme : un véritable ami , Hugues de Treffilis. Et Du Granec , inconsolable de cette perte affreuse , s'épuisait en inutiles lamentations , faisant retentir le rivage de ses cris et de ses plaintes.

Avant que la marée fût tout-à-fait haute, Sourdéac fit enlever ses morts. Quatre cents des siens environ étaient restés couchés sur la grève. Quant à ses vaisseaux, bientôt on n'entendit plus le bruit de leur artillerie. Leurs munitions étaient épuisées, et ils avaient été obligés de gagner le large à moitié désemparés.

La Fontenelle et les siens rentrèrent triomphants dans leur fort.

Sourdéac, humilié d'un semblable échec, se retira dans ses retranchements, succombant sous le poids de la honte et du profond chagrin que lui avait fait éprouver la perte de son lieutenant. Le lendemain, il s'empressa de faire célébrer les funérailles de Treffilis dont le corps fut enterré à Tréboul. L'ami de Du Granec fut sincèrement pleuré et regretté des chefs et des soldats de l'expédition, car depuis le peu de temps qu'il était devant l'île, tous avaient pu apprécier sa vaillance et son noble cœur. Sourdéac le regretta comme son fils et parut inconsolable d'une mort à laquelle il était si loin de s'attendre. Aussi, dans sa douleur, combien d'imprécations ne vomit-il pas



contre celui qui avait arraché ce jeune homme à son affection ? Oh ! que n'aurait-il pas donné pour tenir entre ses mains La Fontenelle ? Lorsqu'il réfléchissait aux moyens qui lui restaient pour en finir avec son ennemi et qu'il cherchait à imaginer quelque nouveau plan d'attaque pour s'emparer de l'île , il ne trouvait rien..... alors il ressemblait à un insensé , tant sa rage était grande et tant il frémissait de sa déplorable impuissance.

C'est que le brave capitaine, qui s'était signalé dans un si grand nombre de sièges et de batailles , comprenait qu'il allait être forcé de décamper de Douarnenez sans y avoir absolument rien fait. Il allait être contraint de rentrer dans son gouvernement de Brest, couvert de honte et voué au mépris de toute la Cornouaille.

Quelle tache pour la vie militaire de ce vaillant soldat !

---



## CHAPITRE XL.

---

### RETRAITE DES ROYAUX.

---

Depuis ces événements Du Granec était toujours demeuré inconsolable. Malgré son désir de venger son ami, il entrevoyait que malheureusement Sourdéac serait obligé avant peu de lever le siège et de renoncer à s'emparer de l'île Tristan. En proie à ses tristes pensées il sentait augmenter son indignation en songeant que la mort de Treffilis resterait sans vengeance et que La Fontenelle, devenu encore plus fier et plus implacable après leur retraite, redoublerait de cruautés et ferait peser sur tout le pays un joug plus lourd qu'auparavant. Du Granec avait aussi d'amers regrets : il se repentait souvent d'avoir quitté le comte

de Pratmaria et de s'être éloigné de Beaumanoir-Eder où il avait laissé Clara, la femme qu'il aimait le plus au monde. Et au milieu de son chagrin, chose étrange, parfois il croyait voir devant lui la douce et belle physionomie de mademoiselle de Loquevel.

Dans ces moments l'illusion le rendait heureux. Il lui semblait qu'elle avait consenti à leur union et qu'il était l'époux de la charmante fille avec laquelle il avait passé les beaux jours de son enfance. Alors mille songes dorés remplissaient son esprit. Il s'imaginait tout-à-coup être transporté au château du comte de Pratmaria, et là, assis sous de verts ombrages, entre sa chère Clara et son vieux père, il voyait celui-ci, plein de joie, sourire au bonheur de son fils. Mais soudain ces images délicieuses s'effaçaient quand, s'arrachant à ses douces rêveries, ses yeux se portaient sur le sinistre rocher de l'île Tristan, tout hérissé d'impôsantes fortifications. Et alors son abattement le reprenait, ses larmes coulaient plus abondantes que jamais.... il pleurait son ami Treffilis perdu désormais pour lui !

Les jours qui suivirent n'apportèrent aucun changement dans la situation des deux partis. Il y avait déjà quarante jours que les Royaux avaient commencé leur blocus quand un matin Sourdéac reçut des lettres de Quimper. Cette ville qui, depuis le commencement de l'expédition, supportait à elle seule presque tous les frais de la guerre, déclarait être à bout de finances et se refusait désormais à subvenir aux dépenses occasionnées par ce siège.

Aussitôt Sourdéac, après avoir donné connaissance de cette missive aux chefs alliés, leur dit :

— Puisque Quimper nous refuse son assistance et que nous n'entrevoions pas l'espoir de déloger La Fontenelle de son île, je pense que maintenant il y aurait folie à nous de rester plus longtemps devant Douarnenez ; ce serait vouloir la destruction complète des braves garnisons qui nous ont suivis dans cette expédition. Que nos ennemis nous taxent de lâcheté, ils le peuvent... mais nous aurons pour nous notre conscience et la consolation d'avoir fait bravement notre devoir !...

Après ces paroles, qui furent applaudies par tous les chefs, il fut convenu d'un commun accord qu'on décamperait le lendemain. Les plus braves, malgré la sourde colère que cette retraite éveillait dans leurs cœurs, sentirent bien qu'il fallait céder devant la nécessité.

Du Granec était au désespoir d'être contraint de partir sans avoir pu venger la mort de son ami.

Pendant ces événements la situation de La Fontenelle était loin d'être rassurante ; menacé par la disette, il avait été forcé de réduire la ration de ses troupes, et n'ayant aucun espoir de se procurer des vivres il avait résolu de faire prochainement une vigoureuse sortie pendant la nuit. Il voulait brûler le village de Tréboul avec les autres maisons qui restaient encore debout à Douarnenez, puis, à la faveur de l'incendie, se ruer sur les assiégeants et les tailler en pièces. Qu'on juge de son étonnement quand le lendemain il aperçut les vaisseaux ennemis, les voiles déployées, sortant de la baie, et qu'il vit les retranchements élevés sur la côte entièrement abandonnés par les Royaux.

Les Ligueurs pouvaient à peine croire à un départ aussi précipité. Dans la crainte de quelque ruse, ils hésitèrent même pendant quelque temps à sortir de leur île ; mais bientôt, convaincus de la retraite définitive de leurs ennemis, ils se répandirent sur les terres de Douarnenez, faisant éclater leur joie par des cris d'allégresse. Ils tournaient en ridicule cette expédition et prodiguaient les épithètes les plus outrageantes à Sourdéac, au baron de Molac et aux autres chefs qu'ils regrettaient beaucoup de n'avoir pas pu pendre au haut de leur fort.

Le soir même où décampa l'armée royale, Guy-Eder et De Romar étaient assis sur les rochers de l'île Tristan, causant ensemble et regardant la baie dont les eaux calmes et azurées semblaient dormir dans leur magnifique bassin.

— Eh bien ! de Romar, s'écria tout-à-coup La Fontenelle, me reprochera-t-on encore de me faire appeler monseigneur et d'avoir donné le nom de Guyon à cette île ? Qui désormais sera assez hardi pour venir ici m'assiéger, quand Sourdéac et les plus fameux capitaines de la Bretagne sont obli-

gés de fuir devant moi et de retourner chez eux cacher leur honte et leur déshonneur ?

— Maintenant, capitaine, repartit De Romar, l'île Tristan que vous avez su si bien défendre est devenue votre royaume, et il n'existe en France qu'un seul homme qui puisse vous en chasser.

— Et quel est donc cet homme ?

— Le Béarnais, capitaine.

— Qu'il vienne ! je l'attends ici de pied ferme, s'écria La Fontenelle avec fierté ! Mais auparavant je voudrais mettre à exécution ce que j'ai résolu depuis longtemps. Je désire comme je vous l'ai dit rendre visite au duc de Mercœur et aller le voir dans sa bonne ville de Nantes. Puisqu'il paraît m'avoir oublié, je lui montrerai que celui qui exposa pour lui sa vie à la bataille de Craon se souvient encore du chef de la Sainte-Union en Bretagne.



# TABLE

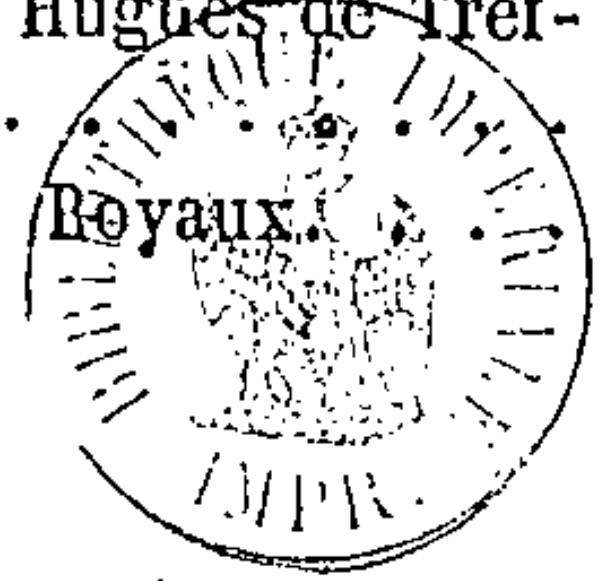
|                                    | Pages. |
|------------------------------------|--------|
| Avant-Propos. . . . .              | 5      |
| La Bretagne sous la Ligue. . . . . | 9      |

## PREMIÈRE PARTIE.

| CHAPITRE |   |     |
|----------|---|-----|
| I.       | Le Château de Beaumanoir-Eder.                              | 17  |
| —        | II. Guy-Eder. . . . .                                       | 29  |
| —        | III. Guy-Eder (suite). . . . .                              | 42  |
| —        | IV. Le Messager. . . . .                                    | 53  |
| —        | V. Le Château du Granec. . . . .                            | 60  |
| —        | VI. Le Combat. . . . .                                      | 72  |
| —        | VII. Le comte de Pratmaria au Granec.                       | 82  |
| —        | VIII. Le Refus. . . . .                                     | 92  |
| —        | IX. Le duc de Mercœur. . . . .                              | 103 |
| —        | X. Incendie du Château du Granec.                           | 114 |
| —        | XI. Corlay. . . . .   | 123 |
| —        | XII. Le maréchal d'Aumont. . . . .                          | 129 |
| —        | XIII. Le maréchal d'Aumont (suite).                         | 138 |
| —        | XIV. Prise de Douarnenez. . . . .                           | 144 |
| —        | XV. Les Communes. . . . .                                   | 153 |
| —        | XVI. La Paysantaille à Plogastel-Saint-<br>Germain. . . . . | 158 |
| —        | XVII. Du Granec prisonnier. . . . .                         | 168 |
| —        | XVIII. Le capitaine Duprez. . . . .                         | 178 |
| —        | XIX. Penmarc'h. . . . .                                     | 184 |



|   | Pages. |
|---|--------|
| CHAPITRE XX. Penmarc'h (suite). . . . .                   | 196    |
| — XXI. Du Granec en liberté. . . . .                      | 206    |
| — XXII. Du Granec au château de Beau-<br>manoir. . . . .  | 215    |
| — XXIII. Clara et Ursule. . . . .                         | 224    |
| — XXIV. L'agréable surprise. . . . .                      | 231    |
| — XXV. Deux amis d'enfance. . . . .                       | 240    |
| — XXVI. La déclaration. . . . .                           | 249    |
| — XXVII. La Fontenelle dans son île. .                    | 258    |
| — XXVIII. Brest en 1595. . . . .                          | 269    |
| — XXIX. Le cabaret de Thomas Quilliec.                    | 276    |
| — XXX. Le cabaret de Thomas Quilliec<br>(suite). . . . .  | 283    |
| — XXXI. Le Lieutenant et l'Hôtelier. .                    | 291    |
| — XXXII. Le vin d'Espagne. . . . .                        | 302    |
| — XXXIII. Le Château de Brest. . . . .                    | 314    |
| — XXXIV. Le seigneur Rieux de Sourdéac.                   | 323    |
| — XXXV. Le seigneur Rieux de Sourdéac<br>(suite). . . . . | 331    |
| — XXXVI. Retour de Brest. . . . .                         | 336    |
| — XXXVII. Siège de l'île Tristan. . . . .                 | 343    |
| — XXXVIII. Siège de l'île Tristan (suite). .              | 351    |
| — XXXIX. Le lieutenant Hugues de Tref-<br>filis. . . . .  | 359    |
| — XL. Retraite des <b>Royaux.</b>                         | 367    |



FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

